

Mémoires de voyages

1.	AVANT LE MARIAGE.....	2
1.1.	La khâgne et la Sorbonne.....	2
1.2.	Voyage en Orient.....	3
1.3.	Tunis (1934-1935).....	12
1.4.	La Roumanie (1936).....	14
1.5.	Poussière de voyage 1937-38.....	18
2.	MARIAGE.....	23
3.	MEMOIRES DE VIE.....	26
3.1.	La guerre.....	26
3.2.	Péguy et la Thèse.....	27
3.3.	Professeur de khâgne.....	30
3.4.	La vie paisible d'une famille nombreuse.....	32
3.5.	Le plaisir de camper.....	34
3.6.	La montagne.....	35
3.7.	Evolution religieuse.....	36
3.8.	Mes emballements.....	38
3.9.	L'année « 1968 ».....	41
4.	LES GRANDS VOYAGES.....	43
4.1.	La Faculté d'Aix en Provence.....	43
4.2.	Irlande.....	44
4.3.	Premier voyage au Canada.....	45
4.4.	Stanford I et II (1967 et 1970).....	46
4.5.	Brésil, Recife, 1968 (16 septembre – 20 octobre).....	48
4.6.	Brésil, Porto Alegre, 1969 (25 août - 4 septembre).....	54
4.7.	Yale (1969).....	55
4.8.	Nouvelle Zélande (1974).....	56
4.9.	L'Australie.....	58
4.10.	HongKong et le Japon.....	59
4.11.	Deuxième voyage au Canada (1975).....	61
4.12.	La Jamaïque (1975).....	64
4.13.	Madagascar.....	65
4.14.	Dakar.....	68
4.15.	Afrique du Sud (Avril 1982).....	70
	LA MAREE DES SOUVENIRS.....	75

1. AVANT LE MARIAGE

1.1. La khâgne et la Sorbonne

Je m'étais fait inscrire en hypokhâgne à Louis le Grand. Mes parents, toujours soucieux de mon environnement, m'avaient trouvé une chambre à l'hôtel Jean Bart. Il suffisait de traverser le Luxembourg pour être au lycée et ces quatre promenades quotidiennes m'ont fait beaucoup de bien. A chaque instant le Luxembourg change d'aspect et je reprenais contact avec la terre, même avec la voile en louant un petit bateau près du bassin.

Ayant passé le bac latin, je ne savais pas un mot de grec. Mes camarades étaient une élite émergée de toutes les provinces. Il a donc fallu que j'apprenne le grec tout en restant à la hauteur dans les autres matières. Mais j'avais une bonne puissance de travail et je voulais réussir. Je me suis appliqué.

L'hypokhâgne est dans la vie une étape heureuse. J'en témoigne en tant qu'élève et plus tard en tant que professeur : c'est un moment magique. On découvre les « lettres » dont on n'avait eu au lycée qu'un aperçu scolaire et stéréotypé ! D'excellents professeurs vous apprennent à aimer, à admirer les textes. On se récitait des vers en grec, latin, français, anglais avec un plaisir gourmand. J'étais assis à côté d'Henri Queffelec qui me citait Eluard dont personne ne m'avait encore parlé ! Un autre voisin, devenu prêtre, me lisait des pages de Péguy et Claudel. La culture circulait partout et même les échos du Sénégal profond m'arrivaient par Léopold Sédar Senghor quand celui-ci consentait à s'éveiller de son mutisme et parlait de son village de pêcheurs, Joal près de Rufisque. On découvrait en lui, sous l'épaisse couche scolaire, un souffle épique respiré avec la Terre-Mère.

Il fallait évidemment apprendre beaucoup de choses. L'histoire avec un professeur, Roubard, qui dictait des cours parfaits mais qui n'a jamais fait réfléchir personne. En français, un brillant sectaire fasciné par Pascal, qui s'appelait Albert Bayet, en philo un parleur qui n'a pas laissé de trace.

L'année suivante, en khâgne, l'atmosphère est différente. Le concours est proche, chacun travaille pour soi, accumulant les « tuyaux » qui pourraient être décisifs. On ingurgite sans se poser de questions, en tâchant de connaître les manies et antipathies du jury. Parmi les professeurs, je mets à part René Canat, un passionné du romantisme à qui je dois beaucoup parce qu'il éveillait au lieu d'instruire et surtout notre professeur de grec, Mr Sayrou, qui nous faisait réciter du grec et nous mettait en garde contre le français glacial en usage dans les versions. A force de réciter du Démosthène en traversant le Luxembourg, la langue m'était devenue familière. En ce temps, le grec était ma partie facile. Je m'y sentais à l'aise et les barbarismes me déchiraient le tympan. Tout a changé depuis : paradoxalement je n'ai jamais eu l'occasion d'enseigner le grec.

Je ne fus pas admissible à l'ENS. Ma pensée n'était pas mûre, encore encombrée d'objets inutiles et de contradictions, peut-être trop timide ou méfiant. Ecœuré, je n'ai pas redoublé la khâgne et suis passé à la Sorbonne pour faire ma licence et ma maîtrise. Aucun de ces examens n'était difficile et j'y ai même pris goût comme au Moyen Âge quand on faisait la fête aux tournois. Un seul m'ennuyait : la philologie dont je ne savais rien. L'examen était en octobre. J'ai travaillé tout l'été en accumulant fiches et notes. J'apprenais par cœur et que d'heures passées à lire et relire la grammaire comparée du grec et du latin. De tout cela que m'est-il

resté ? Exactement rien ! Une connaissance formaliste qui n'effleure rien de réel et que je me suis empressé d'oublier dès que j'ai obtenu la note libératrice qui faisait de moi un licencié.

Restait la Maîtrise. Une année reposante et amusante. L'oncle d'un camarade était professeur de latin à la Sorbonne. Il s'appelait Constons. J'allais le voir à tout hasard et il me proposa une étude sur la correspondance de Cicéron avec Munatius Plancus. Je ne connaissais rien du personnage. S'en suivirent de longues heures à dépouiller les nombreux livres allemands qui décrivaient cette période. Plancus, riche romain, est fondateur de Bâle. Vous verrez sa statue en chevalier du Moyen Âge dans la cours de l'hôtel de ville. Bâle n'était encore au premier siècle qu'un poste militaire, un pont de bateaux sur le Rhin. L'homme n'était pas un personnage sympathique, il oscilla au cours de la guerre civile entre César et Pompée, en quête surtout de ses intérêts personnels. Cicéron tenta de l'amarrer au parti sénatorial pour éviter que ses troupes n'aident César. Il devint alors préfet de Lyon, ville clé dont il est d'ailleurs le fondateur. Un échange de lettres menteuses, mielleuses, où chacun s'efforce de dire ce que l'autre attend de lui. J'ai dû calculer le temps que mettait le courrier entre Lyon et Rome : c'était assez rapide, on avait la réponse quinze jours plus tard. Munatius Plancus a fini sa vie comblé d'honneurs par César, mais ce fut une vie de courtisan sans grandeur.

Me voilà donc prêt à affronter l'agrégation. Une carrière toute tracée qui rassura mes parents toujours inquiets. Et puis la littérature, c'est l'expérience humaine telle qu'elle s'est déposée dans les genres littéraires les plus variés, dans tous les pays, à travers les siècles. Pour connaître les hommes, il faut lire et relire cette immense confidence tissée de rêves, de cauchemars, d'émerveillements et d'amours.

Il fallait maintenant faire mon service militaire. Tout au long de mes années d'étudiant, j'avais suivi chaque week-end le cours de PMS qui me permettrait d'accéder au grade de sous-lieutenant. Cela comportait le montage-démontage de toutes sortes d'armes, des exercices de tir, des « manœuvres » dans les vieux forts aux environs de Paris, des textes à apprendre par cœur (le démontage se fait dans l'ordre inverse du montage !), des exercices de commandement d'une section, etc. J'ai rencontré là des amis mais j'ai aussi perdu beaucoup de temps. A Nice je fus affecté au 6^{ème} bataillon de chasseurs alpins. J'appris à faire mon lit correctement, à maintenir la chambrée en ordre et à ne jamais discuter.

Tout allait bien jusqu'à la visite médicale où un médecin galonné me découvrit un souffle au cœur, il me fit grimper quatre à quatre les étages de la caserne et me déclara finalement inapte au service. Une grosse déception que j'ai traînée toute ma vie. Mais ce cœur défaillant ne m'a pas empêché de grimper au Mont Blanc ! Peut-être ne s'agissait-il que d'une indisposition momentanée ? Mais adieu à St Maixent, l'expérience de l'armée et les galons. Décidément je resterai un civil et fut heureux de l'être.

L'année prévue pour le service se transforma alors en année de philosophie à la Sorbonne. Mais j'étais bergsonien par goût et l'étude approfondie de Hegel m'a laissé un souvenir d'ennui.

1.2. Voyage en Orient

En 1931, ce fut autre chose. Mes parents m'avaient inscrit au pèlerinage annuel en terre sainte des Assomptionnistes. Cela commençait par l'Égypte. Or le père d'un de mes camarades était juge au tribunal des « capitulations » au Caire. Le traité dit des Capitulations¹ réservait alors

1 Les capitulations furent abolies en Turquie par le Traité de Lausanne de 1923 et en Égypte par la Convention de Montreux de 1937.

à des juges internationaux toutes les affaires où un européen se trouvait impliqué. Une belle insolence imposée par les anglais à un peuple entré dans l'histoire 8000 ans avant eux. Je fis donc halte chez ces amis à Zamalek (district du Caire) dans leur palais à proximité du golf dans un cadre fort « colonie britannique ». A table on était servis par de grands nubiens d'un beau noir, mais gantés de blanc. « On voit comme cela, me dit Mme Peuch, s'ils ont des mains propres. » Il y avait là étalés des fruits et des légumes venus d'Afrique du Sud en surabondance. De quoi être ébloui et je le fus ! Le soir on se réunissait près des greens du golf pour le thé pendant qu'un détachement de la Garde jouait de la musique militaire britannique. Les habitudes victoriennes n'avaient pas bougé ! Un soir on a dîné à Mena House. Le crépuscule tombait et j'étais debout tout seul devant la plaine de Gizeh. On entendait au loin les aboiements des chiens de caravanes. J'étais en face de la Grande Pyramide ! Véritable montagne isolée dans l'espace. Quand la lune parut, mon émotion fut à son comble. Je m'assis par terre, les yeux mouillés de larmes. C'était vraiment trop pour moi, petit étudiant solitaire, c'était trop fort, trop lourd à porter, peut-être trop beau. Je me relevai et partis les yeux voilés, me promettant de revenir un jour avec celle qui serait la campagne de ma vie et de pouvoir alors laisser déborder mon cœur.

Hélas, je ne suis jamais retourné en Egypte !

Le voyage par train à Louqsor prenait toute la nuit, mais quel réveil ! L'hôtel dans un bois d'orangers, parfumé d'hibiscus, la traversée du Nil avec les hautes falaises rouges qui dominent Deir el Bahri, le palais de la reine Hatshepsout, la vallée des rois et ces tombes où l'on pénètre intimidé, le cœur battant, stupéfait par tant d'images pieuses, les grandes salles hypostyles qui ne sont pas à la mesure de l'homme. Puis il y eut l'inoubliable rencontre avec le grand épervier qui représente Horus à l'entrée de Karnak. Image modèle, une bête devenue divine, stylisée par un artiste de génie. L'oiseau est bien là, mais à travers lui s'exprime l'autorité, la domination, la conscience d'une puissance supérieure. On se retrouve à mi-chemin entre la nature et la mystique. Un homme, en copiant la nature, a su créer là une essence spirituelle, un dieu.

Le musée du Caire n'était pas à la mesure des trésors qu'il abritait. Les trouvailles de Carter et Carnavon n'avaient pas encore pu être exposées faute de place. Musée dans un désordre navrant. La ville en ce temps-là n'était pas surpeuplée. Il y avait tout un quartier de maisons mortes, en ruine et de tombeaux. S'y faufiler au clair de lune était une épreuve redoutable que je n'oublie pas. Par contre Héliopolis où logeaient des amis de mes amis était d'un luxe tapageur. Heureusement les pyramides sont sur la rive gauche, loin du trafic et dans un autre monde, un monde intemporel.

Je retrouvai les pèlerins à la gare du Caire pour prendre avec eux le train de nuit vers Jérusalem. J'ai traversé ainsi sans le voir le canal de Suez. Au réveil, nous étions au milieu de forêts d'orangers. Le travail fourni par les colons juifs pour mettre en valeur ce pays donne à réfléchir. Ils ne l'ont pas conquis, ils l'ont annexé. Et tout de suite on se rend compte de l'apport israélien : d'une steppe, ils ont fait, en y apportant de l'eau, une terre d'abondance. Près de Jaffa, il faut ajouter une seconde locomotive : la pente devient raide, on monte à Jérusalem. Des bois d'oliviers, quelques cultures en terrasse et voici, environné de vapeur, le petit coin de terre qui a bouleversé le monde.

Nous étions logés à Notre Dame de France, bâtiment austère, plein de pèlerins, mais à deux pas des remparts de la vieille ville. Ainsi, isolée par un mur crénelé, la ville sainte, la pouilleuse et tout à côté la ville neuve avec ses grands hôtels et ses avenues modernes. La frontière est évidente.

Le séjour ne m'a pas rendu plus pieux, plutôt moins. Le Saint Sépulcre abrite un conglomérat de cultes chrétiens. Tout au fond les Syriens avec à côté les Abyssins dont un groupe de moines vivant dans des huttes de terre offre gentiment le thé aux visiteurs. Dans les galeries du 1^{er} étage, Arméniens et Grecs orthodoxes. Les catholiques (un peloton de franciscains italiens) sont dans une sacristie d'où ils émergent l'air affairé. Il y a là une iconostase très épaisse : d'un côté (latin) la nef, de l'autre la coupole orthodoxe. J'avais trouvé le moyen de grimper sur l'iconostase où il y avait quelques tabourets. A gauche de l'autel, un petit escalier de marbre blanc donnait sur un étroit sous-sol où l'air raréfié alimentait difficilement une foule de lampes à huile. C'était le saint des saints, le tombeau du Christ. Autour du chœur, on rencontrait le Golgotha avec sa croix géante fichée dans une fente du rocher.

Tout ceci était plus ou moins l'œuvre de l'impératrice Hélène qui, au temps de Constantin, bouleversa les lieux par excès de piété. Un jour, c'était le samedi saint orthodoxe, j'ai suivi les gens qui grimpaient sur l'iconostase. Bien m'en prit car les assumptionnistes ne favorisent guère ces expériences et n'avertissent pas les pèlerins. Le chœur était bondé, dans les galeries les gens tenaient des bougies au bout de ficelles, c'était la fête du feu nouveau. Le grand prêtre orthodoxe descendit seul dans le tombeau. Un grand silence. Dix minutes plus tard, il en ressortait avec une bougie allumée par le ciel. Aussitôt tous les assistants se précipitèrent pour allumer leur luminaire. Du premier étage, d'autres bougies fixées à des ficelles descendirent pour se faire allumer. Un spectacle inouï, directement issu des cultes les plus antiques. Il paraît que le feu était jadis transporté de Jérusalem à Jaffa où l'attendait un bateau de guerre russe qui devait rallumer des lampes dans toutes les églises orthodoxes. Cette fête du feu avait des aspects frénétiques, je vis une femme promener sa bougie sur le corps de son bébé.

Cette scène m'a servi d'introduction pour comprendre les cultes délirants de la Grèce irrationnelle tel le culte de Dionysos. Ce peuple sage et modéré avait, comme nous, besoin de pythies droguées et de nuits de folie pour défouler ses instincts religieux.

Je suis sorti de là abasourdi et je n'ai plus guère fréquenté le Saint Sépulcre. Par contre je suis allé au monastère de St. Saba, à l'est de Bethléem dans le désert de Judée, sur le dos d'un petit âne, accompagné d'insupportables cigognes et très vite mourant de soif. Le Père Abbé, en ce lieu désert où poussaient à peine deux cyprès, me reçut à bras ouverts avec l'inévitable thé super sucré. Il parlait français, ne recevait jamais de touristes et possédait dans sa solitude escarpée une fabuleuse collection de manuscrits sacrés grecs. Lui-même était orthodoxe. Il apprenait par cœur tout ce qu'il lisait et se servait de ses mains pour copier les textes rares. J'y passai 3 heures. J'aurais pu y passer ma vie car les parchemins étaient tendus aux visiteurs. On pouvait les caresser avec vénération.

En descendant de Jérusalem vers Jéricho avec les pèlerins, on fit halte à Nabi Moussa, encore un monastère orthodoxe qui est un lieu de culte annexé par les musulmans : ils ont Moïse en vénération. Je m'aperçus ce jour là que les fils d'Abraham formaient une lignée unique et que leurs querelles étaient l'œuvre du diable ! J'étais content d'être moi-même fils spirituel d'Abraham et d'être ainsi un peu chez moi dans ce désert.

Les découvertes de Qumram n'avaient pas encore commencé, mais on poussa jusqu'à la mer Morte, une eau grise et chaude, dominée là bas par le mont Nebo. Pas un moment je n'ai pensé aux malheureux de Sodome et Gomorrhe, mais je me précipitai dans l'eau tiède. On m'avait prévenu, pourtant je commis l'erreur de mettre la tête sous l'eau : une douleur cuisante dans le nez et la gorge. Et pourtant dans cette eau épaisse, on ne s'enfonce guère. Il faut se forcer pour pénétrer dans la masse liquide. Heureusement il y avait à proximité une douche d'eau douce, sinon mon corps serait resté gluant de naphte, un bitume liquide qui interdit toute vie sur terre et dans l'eau.

La tentation était grande d'aller à Jéricho, une fraîche oasis avec force palmiers. Tout près de là, Jean baptisait dans l'eau transparente du Jourdain. Le pays est violent, on passe brusquement de l'enfer de l'asphalte aux délicieux jardins de Jéricho.

La verte et plantureuse Galilée m'a réjoui le cœur. Des anémones écarlates sur les collines (ce sont les lys dont parle l'évangile), de beaux champs de céréales et de somptueux vergers. Il y a pourtant de hideuses églises bâties et desservies par les franciscains qui mériteraient un châtiment pour avoir tellement enlaidi cette Terre Sainte (Nazareth, mont Thabor, mont des Oliviers, etc.), mais le pays a résisté à ces agressions. C'est vraiment un pays heureux, le pays où devait naître l'évangile.

J'ai aimé aussi St Jean d'Acre, une cité marine, construite sur des rochers que baigne la mer. L'air y est saint, la ville est propre. Les remparts évoquent tant de siècles, des Phéniciens aux Croisades...

Le pèlerinage s'achevait à Beyrouth, mais j'obtins de mes parents une petite rallonge financière, la vie au Liban ne coûtant rien. Je me souviens d'un déjeuner dans la vallée de la Qadisha où le bifteck piqué d'une rose coûtait un franc (ancien), soit aujourd'hui un centime ! D'autre part un de mes meilleurs camarades de l'hôtel Jean Bart était libanais et sa famille m'invitait dans leur belle demeure de Saïda (l'antique Sidon).

Je me souviens du repas très protocolaire. Sur le seuil, on m'a présenté un bassin, une aiguère et une serviette. Après quoi j'ai dû avaler une pincée de sel et un morceau de pain... J'étais adopté ! Cette vieille famille catholique possédait de précieux hectares d'orangers alors en fleurs. On les parcourut en voiture. Le maître de maison, commerçant, homme politique, bien versé dans le droit international voyait l'avenir du Liban comme un plantureux avenir :

« Depuis que les juifs se sont installés en Palestine, le pays a été mis en valeur. C'était un pays pauvre, c'est devenu un pays riche. Nous aussi au Liban, nous exploitons nos ressources. Nous avons les mêmes intérêts que les juifs et les mêmes goûts pour le commerce. Vous ne pouvez pas imaginer la formidable impulsion que produiront nos exportations et nos échanges. Les Libanais ne sont pas des arabes, ce sont des phéniciens, des commerçants depuis 20 siècles. Avec les juifs, nous ferons du Proche Orient un grenier d'abondance. »

Alors commença pour moi l'aventure. Je la dois, entre autres, à l' Autoroutière du Levant, une compagnie d'autobus qui sillonnait le pays à bon marché surtout en voyageant sur le toit. La première étape fut Byblos (Jbeil), cité intellectuelle où les Egyptiens faisaient transcrire leurs textes sur papyrus, lieu de passage obligé où la côte se rétrécit. Un site antique où le directeur des fouilles prit le temps de m'expliquer qu'il creusait chaque couche successive d'habitation après avoir pris tous les relevés et photos possibles. Il jetait les débris dans la mer et recommençait pour la couche suivante. Il en était à la septième.

Le sympathique autobus (bondé, j'étais sur le toit et j'aimais ça) parvint à Tripoli pour me permettre de rendre hommage à Mélisande et de visiter les ruines de son château, celui de Raimond de Saint Gilles encore bien conservé. De là, il fallait aller voir les fameux cèdres. Un taxi y consentit (les routes étaient dangereuses). On remonte la vallée étroite de la Qadisha qui sert aux maronites de refuge contre l'islam. Après les gorges, la vallée s'ouvre sur quantité de villages plus attirants les uns que les autres. Le chauffeur s'arrête à Eden (on n'oublie pas une telle adresse !) où l'aubergiste, solitaire mais français, s'empresse sans cesser de parler. Les cloches sonnaient dans les villages, le temps était radieux, on respirait bien à 2000 mètres et une sorte de bonheur était dans l'air. C'est ainsi que j'arrivai à ce petit, trop petit bois de vieux cèdres qui couronne le Cornet es Saouda. Des arbres qu'a caressés Lamartine et dont la légende s'annonce dans la bible :

*Les anges, le silence et la nuit écoutaient
Ce grand chœur végétal. Et les cèdres chantaient...*

Hélas des grands cèdres bibliques qui couvraient la montagne et ont servi à construire le temple de Salomon, il n'en reste que des vestiges. Ils sont vraiment sacrés !

Une autre excursion me conduisit au Krak des Chevaliers, énorme forteresse qui a résisté aux arabes jusqu'au bout. Image de force vaine, imprenable citadelle qu'il a fallu abandonner faute d'eau.

J'étais heureux, tout m'intéressait, tout était chargé de poésie. C'est dans cette ambiance que j'arrivai à Lattaquié, ancienne Laodicée, après m'être arrêté à Tortose. Comment expliquer que cette cathédrale de grès rose, si purement française ne soit pas plus connue ? Je suis resté là toute la matinée caressant les pierres de taille, m'enfonçant dans l'ombre des bas côtés. Tout à coup vous oubliez l'orient qui vous environne et les vieilles prières chrétiennes vous montent aux lèvres.

En arrivant à Lattaquié, on trouve une autre forme d'islam, celle aristocratique et noble des Ismaéliens. Ce sont des chiïtes pieux qui se réclament d'Ismaël dernier imam, imam caché ! Ils transcendent allégrement toutes les religions (dont l'islam) qui ne sont pour eux que des jalons.

A cette époque, Antioche appartenait encore au Liban (comme Lattaquié). Pas de frontière donc, mais une absence totale de transport. Or je voulais aller à Antioche, berceau des philosophes néoplatoniciens où les chrétiens ont commencé à construire leur théologie. Il me fallait respirer l'air d'Antioche sur la route. Un taxi entreprenant me prit à bord en criant dans les rues « Antakya ! ». Des clients se présentèrent. En une heure la voiture était pleine et les prix des places étaient tombés très bas. La route est longue, elle traverse la montagne puis c'est l'immense plaine ou plutôt l'oasis où s'étire la grande ville. Les vieux remparts montrent que c'était dans l'antiquité une ville immense, une vraie métropole. Elle a beaucoup rétréci ! On comprend que bien des croisés, comme Tancrede, en voyant Antioche, aient renoncé à poursuivre jusqu'à Jérusalem et se soient installés là avec le rang de prince.

J'ai aimé les bords de l'Oronte aux eaux vertes. Au pied d'une noria rafraîchissante, en pleine ville, il y avait un faux-poivrier géant qui profitait de l'humidité. A l'ombre de l'arbre, un café. Quel délice ! Un café turc hyper sucré. Je suis resté là à écouter la plainte de la noria, éclaboussé de temps en temps par l'eau. Soixante ans après, je suis sûr que la noria, en ce moment, gémit comme elle l'a fait depuis 20 siècles et que le poétique café existe toujours. Il y a comme cela des points minuscules sur la planète qu'on voudrait emporter avec soi dans « l'autre monde ».

J'étais logé à l'hôtel Fleur du Levant où les draps n'avaient jamais été changés et le restaurant était repoussant. Un heureux hasard voulut que je rencontre un architecte nommé Lassus qui dirigeait des fouilles à Daphné dans la banlieue d'Antioche pour en retirer d'immenses mosaïques, enterrées à 10 mètres par la sédimentation. Elles dateraient du IV^e siècle, l'apogée de la mosaïque antique, bientôt raidie par le style de Byzance. Daphné est une banlieue très irriguée, avec des lauriers roses comme son nom l'indique², où de riches familles romaines avaient construit de somptueuses maisons. Les mosaïques y faisaient fonction de tapis. Ajoutez que dans ce quartier, au temps de l'empereur Julien, des philosophes comme Libanios s'efforçaient de faire pièce au christianisme en pratiquant un paganisme profond et intelligent.

² Le dieu Apollon tomba amoureux de Daphné et, comme elle repoussait ses avances, il la poursuivit à travers bois. Elle pria le dieu des fleuves, son père, de l'aider et, alors qu'Apollon avançait vers elle, elle fut transformée en laurier (daphné, en grec). Désolé de sa métamorphose, Apollon fit du laurier son arbre sacré.

Lassus avait l'honneur de découvrir ces mosaïques dont plusieurs sont maintenant au Louvre. Vous imaginez mon excitation !

J'ai passé deux jours à sortir de terre un vrai tableau de pierres qui, mouillées, reprenaient leurs vives couleurs. La mosaïque meurt ou reste intacte, le temps ne l'use pas, sauf certaines pierres métallisées qui réagissent avec le sol. Lassus, qui sortait à peine de l'École, et sa charmante épouse formaient un couple heureux que j'ai envié ! Mon séjour en fut illuminé.

D'Antioche, je voulais aller à Alep, mais sur le chemin je tombai sur les ruines de Saint Siméon, le Stylite. Il fallut arrêter l'autobus. Aucune facilité d'accueil, une garrigue sauvage d'où parfois se dresse une gerboise ou s'envole une outarde. L'église à plan carré a été construite autour d'une large base où se dressait jadis (c'est à dire entre 400 et 450) la colonne sacrée sur laquelle Siméon s'est retiré du monde (pendant 34 ans !). Au V^e siècle, des sculpteurs inspirés par l'Asie ont adultéré la pureté de l'art grec : il y a un portail à cette église, flanqué de colonnes. Sur ces colonnes s'enroulent des sarments de vigne taillés dans la pierre en grandeur nature. Mais ce n'est pas tout : ce qui est saisissant, c'est que les feuilles (minutieusement sculptées) paraissent animées par un grand vent qui émane du sanctuaire. C'est évidemment le souffle de l'Esprit qui s'est figé dans ce lieu saint. Quel témoignage de foi que cette frise encore imprégnée de la vénération populaire !

Sur Alep, je serai bref. C'est d'abord une citadelle dans laquelle on entre par un grand escalier. A cette époque, elle avait été transformée en musée Hittite, ce peuple puissant qui a tenu tête à Ramsès II et qui possédait déjà sa forme d'écriture et ses stéréotypes sculptés. Mais d'Alep, j'ai surtout le souvenir d'un immense souk couvert où une foule d'hommes se pressait. Le soir tombait et je sentis dans cette foule un mouvement orienté vers l'est. Je le suivis et me trouvai dans le quartier chaud de la ville. Des deux côtés de la rue, des cellules masquées par un rideau. Tout se passait dans le calme et le silence. On se sentait bien loin de St Siméon.

Je pris le lendemain l'autorail pour Damas et fis halte à Hama où s'éternise le chant des norias. Il y en a des quantités, elles rafraîchissent toute la ville. Un restaurant au bord de l'Oronte n'est qu'une longue table. Un tuyau de cuivre la parcourt à 40 cm des assiettes, chaque client dispose de son robinet personnel. L'eau est savoureuse. Abasourdi par les belles norias toutes ruisselantes, je poursuivis vers Homs, bourgade insignifiante. Mais c'est de là que l'on va à Palmyre dont je rêvais depuis longtemps. Justement un garagiste annonce à grands cris un départ. Voiture surchargée, des soldats, des paysans. A midi, chacun sort ses provisions. La famille à côté de moi constate mon dénuement et avec l'amabilité orientale m'invite à partager. C'est ainsi que je fis la connaissance du pain local, mou comme une crêpe mais épais. On y fourre des morceaux de mouton bien abrités de la poussière. Conversation à bâtons rompus sur le protectorat britannique et les réglementations qui s'ensuivent. Ces gens parlent français par tradition. On franchit un col. Des deux côtés de la route apparaissent des inscriptions funéraires et de grands tombeaux. C'était une ville riche et peuplée. On descend doucement et voici l'éolienne de Mme d'Andurain³ qui émerge d'un bois d'eucalyptus. Cette femme courageuse (une des premières qui ait osé aller à la Mecque déguisée en homme) a construit là un improbable et surréaliste hôtel que je me permets de visiter. Confort minimum, exotisme, climatisation à l'occidentale : un autre monde ! Les nappes brodées (comme toute l'argenterie) portent les marques de la famille d'Andurain. Madame (qui reste invisible) a épousé morganatiquement un chef arabe, ce qui lui confère un statut légal. On aimerait vivre là mais

³ Marga d'Andurain séjourna en Orient de 1925 à 1938. Pour avoir voulu mener une vie libre, pour avoir cherché à devenir la première européenne à entrer à la Mecque, elle défraya la chronique. Aujourd'hui, son souvenir se mélange avec l'histoire du mandat français en Syrie et au Liban (1919-1946) mais aussi avec la cité de Palmyre en Syrie où elle créa l'hôtel Zénobie.

mes moyens ne me le permettent pas. Je continue jusqu'à l'auberge où s'arrêtent les routiers. C'est que nous sommes sur la grande route d'Asie centrale vers Deir ez Zor et Bagdad. Une connaissance me propose même de m'emmener à Bagdad, avec nuit à bord de son camion. Il y eut alors en moi un déchirement : ou bien j'acceptais et c'était le départ vers l'Iran, vers l'Asie avec ce vieux rêve d'aller me perdre dans quelque pays inconnu, blotti dans la Terre Mère, ou bien j'obéissais à mon plan. Je devais embarquer dans 8 jours à Beyrouth, j'avais mon billet, alors je suis revenu sagement en France. Je me demande encore si j'ai eu raison d'être tellement sage ? Ce fut un rude combat car il y a en moi un casanier et un vagabond. Si je m'étais orienté vers l'est, toute ma vie en aurait été changée. Sans doute suis-je trop prudent, je n'ai pas osé. Il m'arrive encore de le regretter.

Palmyre est une enfilade de colonnes qui longent d'anciennes rues pavées. Ville qui porte encore l'empreinte de marchands enrichis, ville qui a même tenté de tenir tête à Rome ! Opulence artificielle déposée dans un pays pauvre, sec, ne comportant qu'une seule source lourdement minéralisée qu'on ne boirait pas volontiers tous les jours. Ces colonnades font certes de l'effet par leur quantité, mais les tambours sont sculptés à la hâte, les temples posés n'importe où : une ville sans âme, un caravansérail sans passé, né du commerce.

Les environs de Damas sont un enchantement. Partout des ruisseaux d'eau claire coulent entre des jardins impeccablement soignés, ombragés d'orangers et de citronniers. Pas de pollution industrielle, d'usines : on ne voit même pas un rail ! Mais des ânes partout au travail dans la nature. L'air y était parfumé, le silence étonnant, un coin de paradis. Outre la célèbre mosquée, ancienne église chrétienne et le souk très animé, j'ai gardé le souvenir d'un accueil chaleureux, les Français étaient les bienvenus. Une excursion que je fis à pied (tant la campagne était jolie) jusqu'à Maaloula, seul habitat chrétien qui ait résisté à la pression de l'islam. Une gorge bordée de falaises, un lieu presque inaccessible où les gens ont vécu pendant des siècles sous la menace d'une persécution sanglante. Ils vivaient dans des niches taillées dans les falaises et sortaient à l'aide d'échelles de corde qu'ils rentraient la nuit. Il faut une volonté de fer pour vivre ainsi, assiégé dans un environnement hostile. Je me suis recueilli dans une chapelle rupestre aussi résistante que leur foi. C'est un coin très émouvant.

A Damas, il y a un passionnant musée avec la tombe de Hiram, premier exemple de l'écriture syllabique. L'écriture syllabique n'est pas évidente, on a d'abord préféré montrer directement les choses plutôt que des symboles. L'idée de ne consacrer qu'un signe par son est simplement géniale !

J'ai pris à Damas l'autobus pour Soueida en pays druze, à la fois pour mieux connaître ce peuple animiste, farouche et pour aller admirer les sculptures religieuses sur pierre de lave noire. Effectivement, dès qu'on attaque la montagne, le paysage de lave devient tout noir. De Soueida, je suis monté à pied à Qanawat, une bourgade accrochée à la crête, où m'attirait l'église en ruine et des sculptures d'un réalisme étonnant. Il n'y avait ni route, ni bus. C'était un chemin de montagne qui suffisait à tout. Comme à Saint Siméon, les chambranles des portes et les linteaux sont sculptés par de fins observateurs. On ne s'attend pas à trouver de tels artistes dans un pays aussi perdu. Mais il n'y avait pas ce souffle qui soulevait les feuilles de vigne comme à Saint Siméon. Le village était un peu mort, pas une femme n'était visible. On domine de là l'immense plaine de Kuneitra. Il y avait un banc de pierre où je m'installai pour me pénétrer de ce paysage que je ne reverrai plus. A l'ouest, le mont Hermon, dernier témoin du massif libanais, avec sa cime couverte de neige. A l'est une plaine sans fin qui rejoint l'Irak. Un bon vieillard vint s'asseoir près de moi, le menton appuyé sur sa canne. Après un long silence, il murmure « Allah

Akbar ». Je compris et répétai avec un sourire admiratif « Allah Akbar ». Nous étions unis dans l'émerveillement alors que tout nous séparait...

Je ne fais pas ici un exposé scientifique : qu'il me suffise de dire que les Druzes habitent une bonne partie du Sud-Liban, qu'ils ne sont qu'exceptionnellement fétichistes. Peuple très intelligent et laborieux, ils occupent des places de choix dans le gouvernement du Liban. C'est parmi eux qu'habitait l'archéologue originale Lady Hamilton.

Pour revenir à Beyrouth, il faut franchir l'Anteliban, traverser la plaine de la Bekaa et passer la crête du Liban d'où l'on descend à travers un pays florissant et surpeuplé. La plaine de la Bekaa est une faille privilégiée. Je me suis arrêté naturellement à Baalbek, mais sans m'y attarder. L'art grec a été atteint là de gigantisme. On parcourt de vastes stylobates. Quelques fûts de colonne ont été relevés avec leur frise. Leur taille est impressionnante et je me demande (comme pour les pyramides) comment fonctionnaient les appareils de levage indispensables. Enfin tout cela a été construit pour honorer le soleil et cela suffit pour rendre le site sacré. Le culte du soleil n'a cessé de s'imposer à moi. C'est le plus noble : celui de la lumière. La vie doit tout au soleil. Le geste d'adoration, qui ne demande qu'à renaître, a sur moi une prise intense.

Il est difficile de ne pas être ému quand on traverse les villages libanais. Les enfants parlent tous français, ayant fréquenté les écoles des frères et celles, innombrables des jésuites. Certains enfants récitent des fables de La Fontaine ou des vers de Corneille.

En ce temps là, Beyrouth n'était pas défiguré. La place des canons, la pinède près de l'université américaine, le souk, tout était en place. L'idée d'une guerre dans cette ville multiethnique et pluriconfessionnelle paraissait impossible. Il a fallu, pour jeter ces gens les uns contre les autres, une maléfique excitation venue de l'étranger.

Beyrouth ne se décrit pas, c'est une capitale. Dans le port, à l'ancre, mais loin du quai, mon bateau m'attendait. C'était un cargo mixte des Messageries Maritimes qui transportait plus de marchandises que d'humains.

Adieu donc au Proche-Orient où je ne retournerai jamais, mais où j'ai tant appris.

Les bateaux des Messageries avaient un énorme avantage, c'était leur lenteur. Ils faisaient escale dans des coins perdus pour charger des ballots de tabac ou débarquer des poutres métalliques. Même la date d'arrivée à Marseille demeurait incertaine. Il y avait à bord des archéologues, des historiens, des missionnaires, des commerçants et fort peu de touristes. On passait la journée en conversations instructives, inattendues. Tel ce savant chercheur qui venait de Suse et savait tout sur les Mèdes et les Perses. Le pont était un lieu d'échanges. Un jour au large de Chypre, une voix s'éleva : « Regardez bien la falaise blanche là-bas. Vous devez voir une frange d'écume. C'est Paphos où Aphrodite a jailli de la mer. A cet endroit il y a toujours des remous. » Nous regardions intimidés. A Chypre, une seule chose m'a passionné : la cathédrale de Famagouste parfaitement ogivale, toute blanche, premier signe de l'Europe. Or Famagouste a été conquise par les turcs lors d'une horrible guerre de prédation. La cathédrale est devenue une mosquée. Comment pardonner cela aux Ottomans qui ont maintenant l'audace de se prétendre européens ! Ce fut une vraie guerre de conquête, parfaitement illicite qui a sabré Chypre. Nicosie est actuellement coupée en deux parties créant ainsi une frontière scandaleuse au milieu du royaume de Lusignan. Situation intolérable. Les Anglais protecteurs de Chypre ont transformé l'intérieur de l'île en une forêt d'éoliennes qui déparent le paysage.

Adieu donc belle Cypre⁴, déesse de l'amour, environnée de roses et de myrte, toi au-dessus de qui s'envolent des colombes. Par contre Rhodes vaut le voyage avec son port profond, la rue des Chevaliers et ce bas relief étonnant d'un bateau grec toutes voiles dehors.

Dès que les chargements furent terminés, nous partons pour Smyrne, enfoncée elle aussi au fond d'un goulet. L'arrivée est grandiose dans ce fjord d'eau immobile. Avant d'atteindre le port, on longe une côte ravissante, celle de Mytilène : les jardins, les calanques, les bateaux de pêche, le linge aux fenêtres, tout y respire la paix antique.

Enfin nous voilà à Istanbul. Cette ville, j'y ai séjourné trois ou quatre fois. Le premier contact fut le plus impressionnant. L'aube se levait, le Bosphore était encore noyé de brume lorsque peu à peu les dômes et minarets de la ville apparurent. Trois jours d'escale pour visiter 18 mosquées, aller par barque jusqu'à Eyüp, au fond de la Corne d'Or et visiter sur la côte d'Asie la mosquée Verte à Brousse.

A Sainte Sophie, transformée en mosquée, je fus choqué. Les tapis, au lieu de se diriger vers le sanctuaire, étaient en position oblique afin que le priant se tourne vers La Mecque. D'énormes panneaux en arabe masquaient les angles de la coupole. Plus d'autel, pas le moindre vestige chrétien. Cet énorme mensonge n'était pas supportable. Par contre j'ai adoré une petite église byzantine, Kariye Djaimin, transformée en musée. Elle avait une nef décorée de fresques du XIV racontant des épisodes de la vie de la vierge. Art byzantin de fin de parcours, délicieusement réaliste et familier. Quant au musée, c'était une suite de miniatures décrivant des palais, des jardins, des chasses, images d'un certain bonheur de vivre aristocratique. Je me demande si cette petite merveille existe encore. J'y ai passé des moments merveilleux.

En me promenant dans le souk, je restai fasciné par une icône, la vierge et l'enfant. Le marchand s'en aperçut. Il m'a suivi longtemps l'icône à la main, baissant le prix à chaque carrefour, si bien que je me laissai tenter. Ce n'est pas une icône hiératique, mais il en rayonne beaucoup de tendresse. Je l'ai placée dans ma cabine. Elle est toujours présente dans la salle de séjour du Tamayé.

Il n'y avait pas alors dans le Bosphore l'intense trafic qui désormais en rend la traversée dangereuse. On pouvait louer une barque et s'arrêter ça et là : le rivage est un vrai musée d'architecture où chaque époque a voulu laisser une trace de sa magnificence. A l'approche de la mer Noire, les courants deviennent dangereux.

La ville est mal tenue, mais cet endroit est magique. C'est le genre de ville où la promenade se renouvelle sans cesse, multipliant les surprises.

La prochaine escale était Volos. J'eus le temps de prendre le train et de traverser la triste plaine de Thessalie où désormais les sorcières ne se laissent plus voir. Arrivée tardive à Kalampaka au pied de ces énormes blocs de basalte surmontés de petits monastères. Ce sont des communautés de stylites : ces gens se condamnent au silence perpétuel. Ils croient avoir pris un raccourci pour aller au ciel. Rien de tel que de s'installer à quelque endroit inaccessible à l'abri des tentations. Jadis on montait là-haut à l'aide d'une nacelle suspendue à une corde qui s'enroulait sur une poutre mobile à 150 mètres au-dessus de vous. Cette installation sert encore pour hisser les marchandises, mais les gens montent sur des marches taillées dans le porphyre noir, aidés par une rampe. Le sommet est plat comme il arrive dans les coulées de basalte. De l'humus s'y est déposé pour permettre un petit jardin de moine. Les besoins sont faibles : une tomate, un oignon... L'essentiel n'est-il pas de voisiner avec le paradis ? J'étais seul, inoffensif,

4 « Vœu à Venus, pour garder Cypre de l'armée du Turc » Pierre de Ronsard — Amours Diverses

on me laissa monter. J'offris du pain et du sel. Mais je n'ai décidément pas ce genre de vocation. C'est tricher. C'est gagner le paradis par des voies déshonnêtes. Il faut prendre la vie dans son droit fil.

Il régnait dans ces misérables habitats un ordre remarquable. Tout était propre et reluisant. Je fis la connaissance de deux solitaires venus de France et qui avaient trouvé là le havre qu'ils cherchaient. On y lisait, on y écrivait, on parlait peu, on s'exprimait par signes. Encore un endroit magique où j'aurais pu demeurer toute ma vie.

Volos est au pied du Pélion, l'Olympe n'est pas loin. Ce sont des pays où souffle encore le vent de l'esprit, non pas celui que j'allais respirer à Paris et qui m'apporterait l'agrégation, mais un tout autre souffle puissant et lointain, capable celui-là de me remplir la vie.

Me voilà au bout de ce long voyage. J'ai retrouvé le ciel de mes aïeux à Rome (le bateau faisait encore une escale à Orki) où je tentai de rencontrer le proviseur du lycée français qui devint plus tard un ami. Mon rêve était alors de devenir professeur dans ce lycée, au milieu des musées, des œuvres d'art, des fouilles antiques, au cœur de la capitale de la Méditerranée. J'adorais l'Italie. Mais ce projet échoua.

1.3. Tunis (1934-1935)

Nous étions au Bürgenstock près de Lucerne dans un immense hôtel suisse par une matinée pluvieuse d'août (on ne voyait même plus le lac) quand me parvint ma notice du ministère : j'étais reçu 12^{ème} sur 28 et j'étais nommé à Tunis (j'avais demandé Nice !). A la fin d'octobre, je reçus mon premier salaire. Ma vie allait encore changer d'allure...

Je ne connaissais rien de la Tunisie à part les souvenirs classiques et je n'avais jamais lu le Coran. Ce fut un choc culturel violent mais fécond. J'avais trouvé une chambre dans un hôtel de Carthage sur la hauteur, près du tombeau de St Louis. Il y avait une immense terrasse avec vue sur la mer. J'étais relié à Tunis par le TGM, des vieilles voitures de bois du métro parisien qui ont fini ici leurs vieux jours. On longeait le lac de Tunis plein de flamands roses, le canal de la Goulette et la côte sacrée où se devinent encore les ports de Carthage, jusqu'aux merveilleuses villes de Sidi-bou-Saïd et de La Marsa. Mon arrivée au collègue Sadiki tout en haut de la Médina fut un moment inoubliable. Devant la porte de la salle, quarante babouches bien rangées m'attendaient. Quand j'entrai, tout le monde se leva comme il convient. Ces élèves de première bien stylés étaient nettement plus âgés que moi. Respect total, paroles reçues comme des oracles, sensibilité éveillée quand il s'agissait de religion (la Chanson de Roland !) et mémoire incrustée du souvenir des croisades. Les premières dissertations m'affolent : aucune ne traite le sujet ! Interrogés, ils montrent qu'ils n'ont même pas essayé de le comprendre, ils ont écrit n'importe quoi. On ne leur a jamais appris à tenir un raisonnement, à réfléchir. Il me faudra user de patience et, peu à peu, essayer de centrer et d'organiser leur réflexion. Mais ce ne sera jamais parfait : la mentalité ne s'y prête pas.

« C'est pourtant bon ce que j'ai écrit là »

« Oui, c'est même très subtil, mais cela n'a aucun rapport avec le sujet... »

Difficile de discipliner ces esprits confus.

Je sortais de l'agrégation et je débarquais d'un autre monde, mais que de bons souvenirs ! Les excursions, les chênes de Kroumirie, l'exploration du djebel Zaghouan, les ruines gréco-romaines, les bains de mer sur la plage où, après un jour de tempête, la mer faisait émerger quelque pièce de monnaie antique (un palmier et un cheval, symboles de Carthage). J'avais

acheté d'occasion et par emprunt une très vieille Citroën C6. Une des portes tenait avec un fil de fer, on voyait défiler les pierres de la route entre ses jambes. Je l'appelai Euphrosyne, la plus charmante des grâces parce qu'elle était toujours de bonne humeur. Au cap Bon, elle s'est enlisée dans une coulée de sable. Heureusement j'avais une pelle et j'ai un peu dégonflé les pneus.

Et puis il y a eu l'explosion printanière des amandiers, l'huile d'olive du vieux moulin de La Marsa avec son chameau aveugle attelé à une poutre pivotante. Il y a eu aussi la descente vers les troglodytes de Matmata et surtout, même plus que tout, la révélation du désert à El Oued, les merveilleux sous-bois de palmiers dattiers, les pieds dans l'eau fraîche à Nefta et la journée dans la solitude immense du désert au sud de Tozeur. La voiture répondait joyeusement à l'épreuve.

J'avais retrouvé cinq camarades de promotion au lycée de Tunis : c'était une bande de rescapés de la Sorbonne qui, pour la première fois, se permettaient de n'être pas sérieux. Aucun travail productif à part quelques poèmes, mais la volonté de jouir de la vie et d'une toute nouvelle liberté ! Que dire des couchers de soleil dans les dunes rouges de Gammarth où l'on skiait dans le sable jusqu'à la mer, les piques-niques à Hammamet au milieu d'un champ d'asphodèles. Bref ce fut une seconde naissance, à l'abri des livres dans une atmosphère permanente de détente et d'ivresse, des explosions de vitalité.

C'est aussi l'époque où j'achetai un tourne-disque et commençai à constituer une collection de musique classique que je découvrais au fur et à mesure. J'avais loué une petite maison aux flancs de la colline de Carthage. Son toit était tout à fait plat. Quand venaient les chaleurs, je grimpais avec une corde à nœuds. J'avais installé là une chaise longue, un parapluie au-dessus de moi et un tuyau d'arrosage : aucun prince dans sa jeunesse n'a été plus heureux, entouré d'un rideau de pluie, un livre à la main dans le silence sacré d'une ville morte.

J'avais un chien, Mabrouck, ce qui veut dire « heureux ». Il m'avait été donné par des voisins qui vivaient dans une antique citerne avec un troupeau de chèvres. Pour le ménage, une vieille fille de Lyon, Louise, me faisait une excellente cuisine... lyonnaise !

A Carthage, je donnais parfois des « réceptions » à mes collègues. On s'étendait sur des matelas arrangés comme pour un tridinium. Au milieu, un espace ouvert où Louise déposait les plats. Chacun tendait les bras pour se servir, confortablement soutenu par des oreillers. Au dessert, Louise a une fois apporté une corbeille pleine de pétales de roses et nous a noyés dans le plus naturel (et le plus sensuel) des parfums. Finalement cela manquait peut-être de confort, mais pas d'ambiance. Quand le crépuscule descendait sur Carthage, on se sentait projeté hors du siècle.

A Pâques, ce fut la grande escapade en Algérie avec Euphrosyne qui ne se mettait en panne que le soir, juste à temps pour être en forme le lendemain. Visite des vestiges grecs avec mon camarade Journet, puis plongée dans les Aurès en mémoire de la Kahena (et de Massinissa) par l'unique piste de montagne qui traversait un paysage de pierre et ces hameaux accrochés aux falaises, tel Roufi. Un escalier de maisons qui se surplombent et dominant les eaux de l'oued El-Abiod. Comment ne pas retenir ces noms ? Je n'oublie surtout pas la petite gardienne de chèvres en haïk noir qui nous gratifia d'un farouche sourire.

Nous nous sommes attardés en Kabylie, séduits par une population active, éveillée (les enfants venaient nous réciter les fables de La Fontaine). Pour ces gens là, la nature était aussi vivante qu'eux, il suffisait de la respecter. Journet fit l'ascension de Lalla Khadidja. En cours de route, il posa son sac à l'abri d'un rocher qu'il ne retrouvera pas à la descente. Il arriva de nuit en piteux état à Fort National où nous habitons. Trois mois plus tard, toutes ses affaires lui

furent adressées à Tunis : il ne manquait rien ! J'ai fait aussi plusieurs excursions tout seul, laissant la voiture au bord de la route, aucune voleur ne s'est présenté ! En 1934 la guerre d'Algérie était impensable et le pays pacifié.

De ce bref voyage, je retiendrai des images de Constantine avec les gorges de Rummel qui entourent cette ville imprenable. Je n'oublie pas non plus le marché aux moutons où les cervelles d'agneaux disparaissent sous les mouches. Il était temps de retrouver nos élèves en suivant le bord de mer. Ce qui m'a frappé, c'est le calme et la gentillesse de cette population, toujours aux petits soins pour réparer l'auto, nous loger, nous nourrir. On se sentait bien plus chez soi à Yakouren, gros bourg de Kabylie, que dans cette pension où mes parents m'avaient envoyé pratiquer l'anglais. La petite Kabylie, c'était comme un coin des Alpes Maritimes avec des villages perchés, des paysans acharnés au travail, des ânes et des troupeaux en transhumance. Je sentis que j'aurais pu vivre là heureux et sans histoire.

Au fond, de la Tunisie, je ne conserve que d'excellents souvenirs. J'étais en pleine jeunesse, curieux de tout, dans un monde nouveau où j'avais tout à éprouver pour apprendre. Mais la vitesse d'adaptation d'un être humain est stupéfiante. J'avais changé de costume, de nourriture, de culture et je me trouvais toujours chez moi parce que ces peuples sont comme moi des méditerranéens. Il me serait beaucoup plus difficile de m'adapter aux gens du nord. Le courant passe tout de suite avec les Brésiliens, les Italiens, les Roumains et même les Irlandais, mais il est moins direct avec les Anglais, les Allemands et même les Américains.

1.4. La Roumanie (1936)

L'année s'acheva mais j'avais pris le goût du changement. Une brève visite à Jean Marx le médiéviste, alors directeur des affaires culturelles au ministère, décide d'une nouvelle aventure. J'avais le choix entre Poznan alors ville allemande (Posen), l'institut français tout neuf de Téhéran (alors pays presque inaccessible) et l'institut français de Bucarest. Je choisis ce dernier. Il était temps, une année de plus en Tunisie m'aurait littéralement fondu dans les délices du néant. Ces sortes de pays sont si beaux qu'on y perdrait vite son âme.

Téhéran, c'était l'aventure, l'Asie Centrale, les princesses et les jardins magiques, mais je n'étais pas le moins du monde orientaliste. J'ai craint là encore de me perdre. Il est vrai qu'à Bucarest, il y avait déjà tout pour se perdre : l'extrême liberté des mœurs, peu de travail sérieux et tous les charmes d'un érotisme discret avec les beaux gars, le caviar à volonté, les nuits agitées et Thamar la belle Caucasienne. Toutes les femmes là-bas étaient belles et quand elles parlaient français, les « r » roulaient de leurs lèvres comme du cristal. C'était bien pire que Tunis. Si j'étais resté un an de plus à Bucarest, je me serais dissout comme du sucre dans un sirop. Or je ne voulais pas cela !

Le Simplon-express arrivait suant et soufflant à Bucarest à 10 heures du soir, après un voyage de deux jours. Il fallait le prendre à Milan dans la matinée. Wagon-lit à l'ancienne, un train magnifique avec voiture salle de bains et salon !

En fait, très vite dans la nuit une moitié du train partait pour Istanbul, une autre section pour Athènes. A Belgrade, la voiture pour Bucarest était rattachée à un express qui aimait s'arrêter, parfois en rase campagne.

Premier petit déjeuner excellent avec de la confiture de rose (prajitura de trandafir) : c'était déjà l'Orient. Les choses ne deviennent intéressantes qu'aux Portes de Fer où le Danube rétréci

franchit les Carpates en grondant. Il a fallu faire un canal latéral avec des biefs pour assurer la navigation. On entre alors en Olténie⁵, mais avec les souvenirs de Trajan, on est encore en pays romain.

L'institut français est un palais de boyard. Il existe toujours sous le nom de « Centre culturel ». Très beau bâtiment. J'habitais dans une aile avec mon collègue. Le directeur était dans l'autre aile avec sa famille. Au centre un vaste vestibule noblement meublé. Chacun mangeait de son côté, mais il y avait beaucoup de réceptions et la grande salle à manger était à l'honneur. Enfin une importante bibliothèque où l'on trouvait des livres sur la littérature, la philosophie et l'histoire de France et où je nme suis goulûment plongé. Le directeur occupait un poste important, il était chargé de la Mission française. Après la guerre de 14/18, la France, véritable créatrice de la Roumanie, avait obtenu que tous les professeurs dans l'ensemble du pays appartiennent au corps enseignant de l'Education Nationale, en général des instituteurs de valeur choisis en France et passionnés par leurs fonctions.

Je fis la connaissance de toute cette Mission dont les membres avaient été invités à Bucarest pour la rentrée. Mon principal travail fut de partir à chaque week-end porter la bonne parole à ces collègues très isolés et donner dans chaque ville une conférence, car dans ce pays tout le monde parlait français. J'ai sillonné la Roumanie en tous sens, de Cernoutzi en plein hiver où le Prout était gelé et où on se déplaçait en traîneau sous d'épaisses fourrures au son du grelot de la troïka, jusqu'à Constanza sur la mer Noire ou bien de Timisoara jusqu'à Cetatea Alba en Moldavie. Je suis allé, je crois, partout dans ce pays très divers.

Ma première grande conférence publique me mit dans un état d'émotion extrême. J'avais tiré mon sujet de mon concours d'agrégation. Il s'agissait de saint François de Sale, évêque de Savoie. Le prince roumain de Brancovan possédait là une maison⁶ près de Thonon. Du jour au lendemain, me voilà connu, invité par l'intelligentsia locale, accablé de demandes de conférences et très fier.

Je ne vais pas raconter tous ces voyages, mais je reviens sur Cernoutzi. Il faisait -40° mais le soleil était en pleine forme. Le traîneau glissait sans bruit dans la forêt. Un groupe de biches ne se dérangea même pas pour nous éviter. On était en train de découper le Prout à la scie : d'énormes blocs de glace partaient sur des camions pour être enterrés dans un ravin, seule réserve de sorbets pour l'été ! Depuis lors, cette ville roumaine est devenue ukrainienne après avoir été quelques années polonaise. Ce sont des pays où les barrières sont artificielles. En ce temps là, la ville appartenait à un prince évêque dont le palais brillait sur une colline. Il était très aimé, il secourait les malades et les pauvres. En disant cela je ne fais pas de politique, je demande seulement qu'on réfléchisse à la relativité des choses.

Il me fut impossible d'aller en Bulgarie à ce moment là. Aucun taxi n'accepta de prendre le risque par ces grands froids, les loups circulaient en bandes et étaient trop dangereux.

5 L'Olténie (en roumain : Oltenia) est le territoire du sud-ouest de la Roumanie délimité par la rivière Olt à l'est, le Danube au sud et à l'ouest, et par les Carpates au nord.

6 Sur la commune d'Evian, on trouve de nombreux terrains en bordure de lac dont le nom commence par Pré : Pré Riant, Pré Fleuri, Pré Lude, et Pré Curieux. Ils faisaient en fait partie à l'origine d'une grande résidence qui aurait appartenu au Prince de Brancovan, le père de la poétesse Anna de Noailles.

Une autre ville qui l'a ému, c'est Constanza, un port condamné et mort en hiver. Mais j'étais heureux de voir les lieux où Ovide traîna de longues années d'exil au milieu des Daces sauvages, sans espoir de retour dans la ville de ses amours. Le pauvre homme était désespéré. Ce n'était pas sans risque qu'il avait osé approcher une fille d'Auguste. Cet homme délicat, artiste érudit, a dû vivre ici dans quelque hutte à peine chauffée où il composa les Tristes et les Pontiques.

J'ai déjà dit que les bateaux étaient bloqués dans le port, le crivatz, ce vent du nord, soufflait en rafales. Pas un bipède. Il me fallait toutes les heures revenir à l'hôtel pour me réchauffer, mais je fis sur le rivage une expérience mémorable : je m'avançais sur la mer gelée, tout allait bien. Puis à un moment donné j'ai senti que la glace sous moi montait et descendait, obéissant au mouvement des vagues. Pas question d'aller plus loin !

Ces excursions du dimanche m'amènèrent à Cluj-Napoca, capitale de la Transylvanie. Une magnifique église ogivale (on émerge du Byzantin !) et la statue de Mathias Corvin, un grand rassembleur hongrois qui généra un foyer de culture et fut un grand guerrier. C'est là que j'ai rencontré un français maniaque des insectes cavernicoles, aveugles, qui se débrouillent si bien dans l'obscurité totale. Il avait un laboratoire fort intéressant.

La Transylvanie est parsemée d'anciennes colonies allemandes qui datent du XIV^e siècle. On se croit dans des bourgades germaniques et la langue roumaine dans ce décor devient un mensonge. Maisons à colombages, grands toits de tuiles, bretzel et kouglouf : c'est la Bavière en Orient. Telles étaient aussi Brasov, Sibiu et Târgu-Mures, villes occidentales resserrées sur soi pour se protéger de l'inconnu et séparées de la Valachie par la chaîne sauvage des Carpates.

A propos des Carpates, un groupe de skieurs s'était formé à l'ambassade. Nous partions par le train de Paris à 16h. Arrivée à Sinaïa⁷ vers 17h. C'était le point de départ de belles excursions. On entourait les skis de cordes pour pouvoir monter et on partait à l'aventure sur les pentes boisées. Un soir en montant au refuge, une meute de loups nous a environnés et il fallut se réfugier dans les sapins. Rien de plus lugubre que les hurlements des loups dans la nuit. Il y avait des refuges construits par des allemands résidant à Bucarest. On y passait de chaudes veillées à chanter des chants populaires. Ces montagnes (les Monts Bucegi) étaient à peine explorées. Il y avait encore des ours (une battue tous les ans). Une seule cime était dégagée de la forêt grâce à son altitude, c'était l'Omul (2505). On avançait alors à la boussole dans des champs de neige inviolée. Les retours étaient souvent difficiles dans des forêts denses. Je compris alors l'utilité du slalom, mais il m'est souvent arrivé d'embrasser un arbre.

Je suis allé, bien entendu, avec un ami français de passage visiter les églises de Bucavie⁸, extraordinairement décorées à l'intérieur et à l'extérieur. Décorations très stylisées, qui allaient du jugement dernier sur la face ouest aux plus abstraits symboles de Dieu. Le jugement dernier montrait des Turcs dévorés par les flammes de l'enfer et à droite la série des rois civilisateurs dont le plus célèbre, Etienne le Grand⁹. La nef enseignait une leçon de théologie avec quatre

7 Sinaïa (en roumain : Sinaia) est une ville du județ de Prahova en Roumanie dans la vallée de la Prahova, vallée dans laquelle se trouvent les stations les plus renommées pour le ski en hiver. Elle est souvent nommée la perle des Carpates pour les beautés naturelles qui l'entourent.

8 La Bucovine ou Bucovina en roumain est le territoire adossé aux Carpates du nord-est et des plaines avoisinantes. C'est le Pays d'en Haut de la Moldavie, aujourd'hui séparé en deux parties nord et sud, qui appartiennent respectivement à l'Ukraine (oblast de Tchernivtsi) et à la Roumanie (județ de Suceava).

9 Le voïvode Étienne III le Grand fut prince de Moldavie de 1457 à 1504. Il est célèbre dans toute l'Europe pour sa résistance contre l'Empire ottoman, et a été appelé Champion du Christ par le Pape. Étienne III le Grand est un membre de la famille des Mușatini. En 1472, après la chute de Constantinople, il prit Maria de Mangop pour femme, une des dernières princesses de la principauté grecque de Theodoro, descendante de Asan et Paléologue, avec laquelle il eut 4 enfants. Des nombreux Grecs vont se réfugier en Moldavie et en Valachie à partir de son règne, pendant l'âge d'or de la Moldavie qui va produire plus de 40 monastères uniques.

rangées d'images. En haut, protégés par une énorme avancée du toit, les symboles les plus désincarnés : chevaliers, séraphins prêts au combat et sur l'abside, tout en haut, un triangle surmontant un œil, car Dieu n'était à ce niveau qu'un œil ouvert sur l'abîme. En dessous des processions d'anges, d'apôtres et de saints. A l'intérieur les iconostases étaient rutilantes, entretenues avec soin par des moniales vêtues de longs voiles noirs. Je résume ici un peu vite car chaque église a son originalité, ne serait-ce que par son site. L'une était au cœur d'un ensemble de bâtiments entourés par un grand mur : Sucevita. A Voronet et à Humor, on était vraiment perdu dans la forêt. Nous avons visité tout cela à pied faute de moyen de transport. J'ai toujours pensé qu'une longue marche préalable aiguise l'attention, mais faute de restaurant nous mourions de faim. La journée s'est achevée dans la grande plaine, à une station de chemin de fer qui n'était qu'une halte dans le néant : Gura Humorului. On était assis dans l'herbe, ma compagne attendait l'express du nord en direction de Paris, moi j'attendais le train du sud vers Bucarest. Ils devaient se croiser à cet endroit. C'est effectivement ce qui eut lieu et je ne fus pas fâché de me retrouver tout à coup installé sur une couchette.

Dans une toute autre région, au sud de la Dobroudja, à la frontière avec la Bulgarie, ce fut un bref séjour dans la station balnéaire de Balcic au printemps. Un grand cap s'avancait en mer sans habitation ni culture, le cap Kaliakra. Je marchai jusqu'à la pointe quand mon attention fut attirée par un vieillard à barbe blanche qui soufflait dans l'eau au pied de la falaise. Je mis longtemps à reconnaître un gros phoque. Nous nous sommes dévisagés, mais le regard du phoque était triste comme si sa race était condamnée à disparaître dans ces mers trop chaudes.

Aux vacances de Pâques, une croisière fut organisée dans le delta du Danube. Quel étrange pays ! Nous sommes descendus par la branche Sulina jusqu'à la mer. Le rivage était ponctué de huttes de pêcheurs et de filets mis à sécher : c'est la région de l'esturgeon, cet étrange poisson préhistorique producteur de caviar. Les gens vivent ici de cette pêche car la terre est partout noyée dans l'eau. Ce sont des Lipovènes, une secte orthodoxe. La petite ville de Vilково est bâtie sur pilotis, les trottoirs sont des ponts de bois. Partout des barges poussées avec de longues perches. Un silence impressionnant. Je n'aimerais pas habiter là : trop d'eau, une humidité pénétrante. Mais en hiver, quand le Danube est gelé, les clairs de lune doivent être magiques. Les Lipovènes, ayant refusé d'appliquer les réformes religieuses du tzar Nicolas, se sont enfoncés dans ce bout du monde. On y voit que des hommes à longues barbe, les femmes sont invisibles.

Je suis plusieurs fois retourné dans cette région fascinante, surtout quand j'étais en relations amicales avec l'attaché de l'air français qui disposait d'un vieux Morane monoplane et biplace. Ce fut un plaisir toujours neuf de survoler ce delta inaccessible où des myriades d'oiseaux vivent tranquilles. Le bruit du moteur les faisait à s'envoler en groupes serrés avec force cris. Un pays qui semble échapper à l'emprise humaine.

Plus tard je suis retourné dans la Dobroudja. Ce pays m'attirait par son étrangeté. Il était rempli de petits monticules qui étaient d'anciens tombeaux de princes Daces. Une péninsule où l'on pouvait marcher des heures sans voir personne. Je me vois encore sur le quai de Tulcea, assis tout seul sur un amas de cordages, l'œil sur le Danube, ce fleuve immense et lent qui se divise là en deux branches.

J'attendais un bateau probable mais dont l'horaire était flou. Une longue attente dans la nuit commençante. Je m'interrogeais : « Que suis-je venu faire ici ? » J'étais partagé comme d'habitude entre le désir d'étreindre la terre, toute la terre, et celui de m'effacer, de me fondre dans ces immensités. Il était temps que je me marie parce que ma solitude me déracinait. Je me vois encore immobile sur ce paquet de cordages, accablé d'un désir de néant et d'une passion de vie. L'écartèlement que j'ai subi à Deir ez Zor¹⁰ m'obsédera jusqu'à mon mariage.

C'est avec beaucoup de peine que je quittai finalement cette chère Roumanie où j'avais été très heureux. Avant de partir, je retournai voir ces immenses forêts de sapins où j'avais circulé à ski. Il est certain que les sapins autour de Prédeal introduisent dans un monde préhistorique dont la mémoire nous hante tous encore. Atteindre une clairière est un moment délicieux, la forêt si sévère se met à sourire, on retrouve la lumière, on y fait halte. J'ai découvert là à quel point la grande forêt est magique, créatrice de légendes, de solitude, d'angoisse. Les branches cachent le soleil, on s'y perd aisément, la personne se défait, on se fond dans l'immensité des arbres, on existe vraiment dans et par ces choses que l'on rend intensément vivantes. C'est une purification, un allègement. Dormir sous un grand sapin, c'est retrouver l'imaginaire primordial qui a si profondément labouré nos consciences. Plus l'arbre devient grand, plus on se pelotonne dans l'immensité cosmique.

1.5. Poussière de voyage 1937-38

Puis-je évoquer ici ces multiples voyages, voyages trop rapides. Il ne m'en reste que des souvenirs touristiques, c'est à dire pas grand chose. Avec le recul je constate que ces jolis souvenirs d'excursions et de rencontres improbables ne sont que de la poussière. Cela encombre la mémoire et n'édifie rien sinon quelques curiosités et surprises qui aident plus tard à prendre conscience de la relativité de toute chose.

Dès mon arrivée à Nice, je fis la connaissance de mon collègue immédiat et voisin de classe, Antony Musso. La sympathie fut immédiate. Célibataire endurci (effet d'une mère abusive), les amitiés masculines l'enchantaient. Je déjeunais chez lui. Grand amateur d'aventures, il m'entraîna dans les villages de montagne qui pullulent dans la région ainsi que dans la Ligurie italienne. Nous avions les mêmes enthousiasmes, ce qui donne des forces et de la confiance.

Le Maroc

Nous décidâmes à Pâques de faire un voyage au Maroc. Débarquement à Oran, puis un immense circuit par Fez et Marrakech jusqu'à Taroudant et les limites du désert. Le verger d'orangers dans la rouge Taroudant reste gravé dans ma mémoire, ainsi que la visite de Marrakech où la température faisait alors des ravages, mais la ferveur du voyageur est un excellent antidote. Musso avait une vaste culture et sa conversation était passionnante. En fait, dans ce monde de barbarie savante, il fut mon introducteur en humanisme.

Fez est un tison de l'humanité. En y revenant quarante ans plus tard pour des raisons professionnelles, je constatai que rien n'avait changé. J'ai aussi apprécié les forêts de cèdres d'Azrou et la sauvagerie montagne de l'Atlas. Ce pays est saturé de poésie. Elle imprègne les nuits,

¹⁰ En Syrie. Voir [voyage en Orient](#).

le charme des habitants et jusqu'à la nourriture. L'incroyable variété des tagines, la puissante pastilla aux amandes, les fruits délicieux : pour qui n'apprécie guère les viandes, j'étais enchanté.

Le Spitzberg

Après cela, en été, nous sommes repartis ensemble avec la croisière qu'organisait la Transat pour le Spitzberg. Quel prodigieux voyage ! Commencé à Kirkwall dans les Orcades au milieu des églises en granit et des mystérieuses inscriptions runiques, il se poursuit par les Féroé, ces îlots de basalte aux bords abrupts, séparés par d'étroits chenaux. Le sommet est plat et rempli de moutons qu'on amène au printemps et qu'on redescend à l'automne à l'aide de grues.

Nous avons longé l'île de Jan Mayen. Je ne sais pourquoi le souvenir de ce grand cône de glace et de rocher s'est incrusté dans ma mémoire. Il était inhabité à part un poste de météo. Ses glaciers lumineux plongeaient dans une mer immobile. Un coin de la planète qui s'est chargé pour moi de fantasmes presque magiques. Je n'ai jamais oublié cet instant où la terre se repeuplait de fantômes.

Le Spitzberg est une chaîne de montagne noyée dans la mer avec quantité de fjords et de baies étroites. Ce qui impressionne, c'est la solitude, comme si on violait un site tabou. Nous accédons au Spitzberg par Magdalena Bay, à bord de chaloupes. Nous voici aussitôt attaqués, aveuglés par des nuages d'hirondelles de mer qui déferlent de leurs nids cachés dans des trous garnis de lichen. Il y a là une hutte : qui a bien pu séjourner là ? La table est presque servie, le froid conserve tout. Tout autour des glaces tombent à la mer en formant des vagues. Ne pas s'approcher ! Il ne fait jamais nuit et c'est le moment de la fonte. King's Bay est un plus grand fjord. Traces d'habitation et même d'une mine de houille. Un mât d'acier marque l'endroit où l'Italien Umberto Nobile a accroché son dirigeable, le Norge, avant de partir pour le pôle. Quantité de phoques s'agitent dans l'eau ou dorment sur les glaçons. Le soir, effet magique ! Des lichens se sont déposés sur les glaciers et prennent une teinte pourpre. J'ai senti ce jour là à quel point la beauté est un avantage biologique. Je crois à un principe esthétique dans l'Evolution de la vie. Les monstres disparaissent, les formes s'épurent, la planète toute entière se pare et jusque dans les pays extrêmes où la vie peine à survivre, il y a des jeux de couleurs et de formes dont la seule fonction semble être de rendre la vie plus belle. Je suis convaincu que ce paramètre de l'Evolution sera un jour reconnu, il fait partie du progrès !

En quittant Cross Bay, le bateau s'est dirigé franchement vers le nord dans une clarté éblouissante, reflet du pack tout proche. Impossible de dormir. Un ours blanc sur un glaçon semble effroyablement seul. Nous sommes sur Terre mais c'est une terre qui ne veut pas de nous. Ce n'est plus la Terre maternelle, c'est un paysage cosmique, comme il doit y en avoir dans les planètes extra solaires. C'est un prodigieux nettoyage intérieur : l'emprise du rien. Ce pays n'est vraiment pas habitable. Arrive le moment où le pack se densifie ; le bateau s'arrête, inutile de risquer une pale d'hélice. On revient avec regret vers les lieux habités.

Ce fut d'abord l'Islande où des excursions nous conduisirent dans la vallée où s'assemblait jadis le Thing, c'est à dire les hommes chargés de régler les affaires publiques. Premier exemple en Europe (à part la Grèce) de démocratie directe. Une charmante fille, Sigridur Claessen, nous servit de guide. Elle nous montra les énormes réservoirs d'eau chaude qui permettent de chauffer la ville. Lors du pique nique près d'une ferme isolée, nous avons mangé des bananes et des oranges. La stupéfaction des enfants qui nous regardaient était émouvante. Mais ce fut

surtout la grande bibliothèque nationale qui m'émut, il s'accumulait là les poèmes de l'Edda¹¹ dont beaucoup n'ont jamais été traduits. L'hiver est long dans ce pays, on se réunissait chez l'un ou chez l'autre et on passait les soirées à écouter ces vieilles légendes où on chante des vers improvisés. J'ai encore un volume de ces vieux textes traduits en anglais : on les regarde avec respect.

Plus tard je suis retourné en Islande pour l'Alliance française. La ville était toujours aussi propre et les maisons peintes de frais, et une fois de plus je fus impressionné par la haute culture et la créativité de cette population de 200.000 âmes qui a produit un prix Nobel et quantité d'écrivains. Un pays qui dispose de deux orchestres et d'un grand nombre de bibliothèques. Nous avons fait la connaissance de Mme Vigdis, présidente de la République d'Islande, qui nous a pris en affection et m'a fait éprouver pour ce pays difficile une vraie passion. Elle nous a initié à la cuisine au mouton et à la morue, mais nous avons surtout parlé des projets de développement du tourisme car c'est un pays de contrastes et plein de curiosités naturelles.

La croisière a ensuite atterri en Norvège, à Hammerfest, un village de pêcheurs qui font sécher leurs poissons sur des échelles après les avoir fendus en deux. Pays de brume et d'eau où se dresse le Cap Nord, noir rocher qui ne voit pas les couchers de soleil.

J'ai parcouru plusieurs fois les fjords. Celui qui m'a le plus ému, c'est celui des sept cascades qui tombent directement dans la mer. Il s'enfonce dans les terres et s'achève sur d'adorables prairies. Chaque fois que je vais là, je pense à Wittgenstein¹², cet homme à la pensée aiguë qui est retourné deux fois vivre dans une hutte au détour d'un fjord et inaccessible par terre. Je pense que sa philosophie en est restée marquée.

Le voyage s'achevait à Bergen, les belles maisons de bois des négociants de la Hanse, les somptueuses tablées de smoerebroed couvertes de délicieuses surprises.

Plus tard quand nous sommes retournés en Norvège, nous habitons dans un hameau de montagne (Over dal Setter) une maison de pierre avec un toit de terre où le propriétaire faisait pâturer sa vache. Il y avait un lac à proximité avec une barque et une ligne à pêche. Dans les montagnes, les refuges sont nombreux et confortables : il y a des draps et taies d'oreiller en papier sous les couvertures. Certains sont gardés et sont vraiment confortables. La peste, ce sont les moustiques. Ils forment un brouillard autour de vous et le seul remède est de marcher sans s'arrêter. En août, ils disparaissent brusquement.

J'ai trouvé pénible, surtout en Suède, les offices religieux, d'une froideur insensée. Même les chants vous réfrigèrent, sans parler de l'apparente tristesse des pasteurs.

Le bateau nous attendait à Stavanger, immense fjord au climat tempéré. Il nous conduisit à Stockholm, une ville qui m'a tout de suite plu. La mer pénètre partout, la côte est constellée de petites îles où parfois il n'y a qu'une maison de bois peinte en rouge et un bateau tiré à sec. C'est un jardin d'îles et cela doit, j'imagine, baigner l'imagination de poésie. Il y a dans ce pays très évolué un évident bonheur de vivre et une volonté d'organiser sa vie de la façon la plus confortable possible. Une promenade au Skansen le soir élimine tous les soucis. On chante, on boit, on s'amuse sans ivresse, ni scandale dans la joie communautaire de se retrouver tous

11 L'edda poétique est un ensemble de poèmes en vieux norrois rassemblés dans un manuscrit islandais du XIIIe siècle, le Codex Regius. C'est aujourd'hui la plus importante source de connaissances sur la mythologie scandinave. On l'appelle aussi ancienne edda ou Edda Sæmundar, en référence à Saemund Sigfusson dit Saemund le sage, à qui fut attribuée la rédaction du codex.

12 En 1913 Wittgenstein se retira dans une cabane placée dans une montagne reculée de Norvège, à Skjolden, qui n'était accessible qu'à cheval. Cet exil volontaire lui permit de se consacrer entièrement à sa recherche et il dira plus tard de cet épisode qu'il fut l'une des périodes les plus passionnées et productives de son existence. Il rédigea un texte fondateur de la logique intitulé Logik et dont sera tiré le célèbre Tractatus logico-philosophicus.

ensemble. Gaieté collective de toutes les villes du Nord où on se donne de la peine, on imagine des jeux, des déguisements de toutes sortes dans un débordement d'imagination. Le Nord est partout plus gai que le Midi, je m'en suis aperçu pour avoir animé des stages, des retraites en Picardie. Ces gens ont le don de s'amuser intelligemment.

La Russie

(...)

Nous arrivons enfin à l'étape la plus attendue : Leningrad.

On se rend mal compte aujourd'hui de la coupure qu'entraînait le rideau de fer. On ne savait pas grand chose de la Russie. En débarquant nous avons constaté partout négligence, crasse, laisser aller. Dans la rue, des femmes remplaçaient les pavés. Les façades des maisons étaient marquées par les intempéries, le pays manquait nettement de peinture fraîche. Mais tout cela n'enlevait rien à la grandeur architecturale de cette ville construite d'un seul jet avec ses multiples canaux et plans d'eau. La chaleur était extrême et les gens se baignaient dans la Neva tout nus dans un état d'innocence.

A la visite de la forteresse Pierre et Paul, je commis une gaffe : je photographiai un soldat ! Coup de sifflet, suivie par les mains à la nuque. On me conduisit dans une prison souterraine. J'ignorais que les photographies étaient réglementées. Par exemple la statue équestre de Pierre le Grand par Falconet ne pouvait être prise que d'un endroit marqué en couleur sur le pavé ! En photographiant ce soldat, j'avais ainsi commis un impardonnable crime. Au bout d'une heure, on me conduisit, les mains liées, devant un tribunal militaire. Une traductrice servait d'intermédiaire. J'expliquai que j'ignorais le règlement, que j'étais arrivé le matin même et que je faisais des images pour le tourisme. Il fallut dérouler la bobine photo photographique que je pris soin d'exposer à la lumière. L'appareil fut confisqué et je fus reconduit à ma prison. Une demi-heure plus tard une guide de l'Intourist entra et m'expliqua que j'étais libre. Elle me ramena à l'hôtel où mes compagnons de voyage, à table depuis deux heures, m'attendaient : ils avaient déclaré qu'ils ne quitteraient pas cette salle tant que je serais absent... Inutile de dire que ma réapparition fut fêtée. Plus tard un attaché d'ambassade m'expliqua la terreur qui régnait dans le pays (c'était en 1938). J'aurais pu disparaître discrètement, on aurait accusé une crise cardiaque, cela, paraît-il, était devenu courant.

L'après midi au musée de l'Ermitage me fit oublier cet incident. Je me demande si ce n'est pas le plus beau musée du monde. Cela commence par des accumulations d'or de l'art scythe avec une galerie d'animaux fantastiques. La visite est très pédagogique. Chaque groupe a son guide qui l'immobilise à des endroits précis et récite un texte sur l'œuvre présentée. Je n'avais jamais visité un musée de cette façon. Je m'en étonne : le guide me répond qu'un musée sert à cultiver le peuple, sans nous les gens sont perdus et ne savent que penser. Nous leur expliquons ce qu'il faut savoir.

Un train confortable nous amena en une nuit à Moscou. Cette ville était en reconstruction, des files de maisons étaient détruites afin de faire de deux rues parallèles une avenue. Le bruit était infernal, mais une musique encore plus forte couvrait ce bruit. C'était, me dit-on, pour l'éducation musicale des ouvriers et cela favorisait le travail. Je reconnus du Mozart vomi par d'énormes haut-parleurs.

On ne pouvait à cette époque visiter le Kremlin. L'église cathédrale sur la place Rouge était convertie en exposition anti-religieuse. Dans l'entrée une grande affiche montrait une foule enthousiaste, bannières au vent, qui montait une pente ardue. Tous ceux qui avaient atteint la

crête étaient ensuite précipités dans le néant en faisant une gigantesque culbute. Le musée était un chef d'œuvre de bêtise et de vulgarité.

Les repas dans un vieil hôtel de la « Belle époque » étaient horriblement longs et ennuyeux avec un étalage de victuailles qui ne m'a jamais séduit. Le caviar était distribué à la louche, mais les vins étaient excellents.

Bref nous avons regagné le bateau avec un soupir de soulagement.

Une halte à Dantzig me prouva à quel point cette belle ville hanséatique était viscéralement allemande. Les rues, les magasins, les librairies, les menus, les costumes et jusqu'aux chapeaux étaient imprégnés de vieille Allemagne. La Pologne était absente du tableau.

Autre halte à Copenhague, propre comme un sou neuf, brillantes de toutes les couleurs. On y retrouve la joie de vivre des villes du Nord et un talent pour s'amuser avec dignité. Du moins les apparences sont sauvées.

A Hambourg, dans ce port gigantesque plein de bruits et de fumées, un spectacle inattendu : le régent de Hongrie, l'amiral Horty, était en visite chez Hitler. La principale avenue était bardée de soldats alternativement face à la foule ou lui tournant le dos. D'immenses drapeaux rouges frappés de la croix gammée couvraient les façades. On ne pouvait plus avancer. Une rumeur s'éleva dans l'assistance, s'amplifiant jusqu'au hurlement. Hitler et Horty, en voiture découverte, passaient en saluant. Ce qui m'a frappé, c'est la passion adorante de tout ce peuple à la veille du désastre.

Amsterdam, où je suis retourné depuis plusieurs fois, est la ville de la liberté, bourrée de contrastes. Des femmes à demi nues en devanture vous font des signes : c'est le souk d'Alep assaini, devenu confortable mais plus cynique. La liberté absolue a des effets délirants. Si je parlais des musées, je serais intarissable. De l'art flamand à Van Gogh, c'est un hymne à la beauté du monde, à la joie de vivre. Ce peuple est heureux de revoir en peinture ce qu'il n'avait cessé d'aimer dans le réel. Des choses infimes, le frisson d'une brise traversant le port de Delft, une femme vidant une cruche de lait, ce peuple heureux savait que la beauté est partout si l'on se donne la peine de regarder et cette beauté intrinsèque, le génie du peintre la rend adorable, parfois grandiose. Ces musées, qui chantent depuis des siècles un hymne à la vie, sont une célébration de ce qu'il y a de sacré dans toute chose, témoignages d'un amour passionné du réel. C'est la même exubérance créatrice qui a suscité les admirables chevaux peints dans la grotte Chauvet. L'art actuel est souvent une négation, un refus du réel. Les galeries d'Amsterdam sont une consolation ou plutôt une adhérence à la joie de vivre, un immense geste de reconnaissance à Dieu créateur. C'est ce qui rend ces images à la fois sacrées et réalistes. Aucun art n'est allé aussi loin dans l'éloge de la plus humble réalité.

Amsterdam, c'est aussi cette immense digue contre la mer du Nord, qui abrite les vaches (noires et blanches) et les humains dans des champs plantureux où alternent les fleurs et les foins.

Ce fut tout de même une joie de retrouver la maison, le bon vin et les coups de chaleur du Midi. En vérité je ne sais pas s'il y a au monde un lieu qu'on puisse vraiment haïr, sinon peut-être les endroits infestés par la technique, là où seuls comptent le rendement et l'efficacité matérielle.

2. MARIAGE

Le mariage reste l'acte le plus décisif de la vie, il la transforme et la bouleverse à bien des égards, c'est un point de départ. Le mien n'eut rien d'un coup de foudre, ce fut une décision difficile, mûrement réfléchie et poursuivie avec constance.

L'irruption d'une femme, c'est à dire d'un être tout autre, imprévisible, avec une solide personnalité, dans la vie d'un célibataire qui a déjà ses manies et ses étroitesse ressemble à une intrusion qui est en fait un commencement. La vie habituelle est interrompue du jour au lendemain, il faut tâcher de le comprendre et faire avec. Cela suppose une formidable pression de l'instinct, quelque chose d'impétueux, d'irrésistible, une force presque étrangère et sauvage contre laquelle on ne peut pas lutter.

J'avais rencontré des filles en grand nombre, j'ai flirté comme tout le monde. C'était très agréable car ces filles éprouvaient un attrait certain pour un garçon un peu naïf, aux idées bizarres et surtout dévoré du désir de rêver intensément. Je ne parlerai pas d'elles, cela ferait de la peine à tout le monde. Cela commença à la Sorbonne où mon ingénuité, mon rêve romantique de poésie sentimentale faisait de moi un original d'autant plus séduisant qu'il n'était pas comme les autres. Et il est bien vrai que je passais sans cesse de déception en déception, car aucune de ces filles, si brillantes, laborieuses, intéressantes fussent-elles, n'égalait mon rêve. J'ai tenu à l'Echo de Paris une rubrique « Notre désillusion » qui était une critique drôle et désolée des étudiantes telles que l'université les déforme et les dessèche. J'avais besoin de fraîcheur et je ne trouvais que coquetterie, méfiance, étourderie... A croire que la jeune fille telle que je l'avais rêvée dans ma solitude de Cap d'Ail n'existait pas, n'était qu'un mythe. Cet idéalisme naïf ne faisait que me rendre plus « intéressant », mais terriblement fragile : elles sentaient qu'avec moi ce serait toujours sérieux et profond.

C'est alors, vers 1930, qu'arriva celle que j'appelle mon premier amour. C'était une étudiante parisienne, jolie, intelligente, laborieuse. Mais le malheur a voulu qu'elle soit tout à l'opposé de moi : pragmatique, organisée, terriblement prosaïque. Mes gesticulations enthousiastes et romantiques ne pouvaient que l'exaspérer. Je l'évitais tout en tournant autour, bourdonnant de poèmes qu'elle n'entendait pas, à la fois brûlant et sous la douche glacée. Cela ne pouvait durer longtemps, mon trouble ne fit que s'accroître. C'était insupportable. Un soir j'ai entrouvert un flacon d'éther et l'ai pendu au dessus de mon lit comme un goutte à goutte. J'espérais ne plus me réveiller. En pleine nuit, j'entrouvre les yeux, l'odeur est suffocante, je ne sais plus où je suis. C'était l'impasse, un choc violent qui laisse des traces. Il me rendit plus sage, plus résigné. Une peur de la femme subsistait et un intense besoin de solitude. J'étais en loque mais j'avais pris une sacré leçon de vie.

Après cela mes rapports avec les jeunes femmes ont toujours été distants, empreints de méfiance, sans cesse sur le qui vive. Mais le vieux rêve d'une vie en commun dans la confiance et l'amitié était toujours là, bien vivant. Cela s'est encore intensifié en Tunisie où j'éclatais de rêves et d'illusions. Mais je n'ai jamais franchi les limites d'une brûlante décence. Ce fut pire en Roumanie où un jeune professeur venu de France ne pouvait qu'être choyé. Ce fut un long combat et c'est ce qui a hâté mon départ car je repoussais l'idée d'épouser une roumaine. A mon retour à Nice en 1936, je n'y tenais plus : il me fallait une épouse, contrairement aux conseils de mon ami Musso qui détestait les femmes. Je cherchais désespérément l'âme sœur qui viendrait compléter mon existence. Mais aucune ne m'inspirait l'immense confiance que suppose le mariage. Seule peut-être une jeune enseignante agrégée de maths (quelle singulière idée !), très discrète, voire effacée, attire mon attention. Je n'ai jamais aimé les gens qui

s'imposent, ce font valoir et cherchent à briller. Marinette était toujours prête à disparaître comme si vivre c'était déjà de trop.

Marinette était comme moi, un peu sauvage, réservée, méfiante, solitaire. Elle s'était refusée au mariage jusqu'à l'âge de 27 ans. J'en avais trente. J'arrivais au bon moment. Enfant unique, elle était timide avec l'intention de peser le moins lourd possible dans l'existence et d'attirer le moins possible l'attention. J'ajoute qu'il y avait à Nice un ski club fréquenté par des jeunes. C'est là, au milieu de collègues de notre âge que nous avons connu nos premiers week-ends ensemble, aussi loin que possible de la caravane, sur ces neiges de printemps ou d'hiver, ivres de cette pureté extraterrestre que l'on respire en montagne. C'est un peu dans la neige, grâce à la neige que nous nous sommes aimés. La neige est un miracle, un de ces dons de la nature qu'on ne célèbre jamais assez. Blanche, brillante, imbibée de lumière, elle hausse les âmes en direction de ces régions où elles se sentent heureuses et peuvent planer. Le ski n'est pas seulement un sport, voire une acrobatie. C'est bien autre chose : c'est une occasion de quitter la terre. S'embrasser dans la neige, c'est s'embrasser dans un autre espace, sur une autre planète. Nous avons une passion pour les refuges du ski club et les balades à ski, toutes plus belles les unes que les autres. Nous aimions la nature, la solitude, les grands champs de neige et les joyeuses camaraderie de la montagne.

Et puis j'avais aussi un bateau, un « star », propice à l'intimité du grand large. Elle apprit vite à barrer et c'était un plaisir, après les régates, de tirer un bord vers l'horizon jusqu'à cet instant fragile où le rivage s'efface, où l'on se retrouve seuls entre l'eau et le ciel.

En nous voyant ensemble, on aurait pu penser que ce n'était pas le grand amour avec ses exubérantes démonstrations, ses déchainements et son cortège de rêves fous... Eh bien détrompez-vous ! C'était bien le véritable amour dans sa totalité humaine. Les amours délirants et démonstratifs n'ont pas cette solidité. Notre relation est vite devenue une évidence incontournable, quelque chose qui frôlait l'absolu. Aucun de nous ne pouvait désormais se penser séparé de l'autre. Notre union était un fait aussi massif et indiscutable que l'ombre de la nuit ou la lumière du jour. Pas besoin de longs discours, quelques jours plus tard nous étions mariés, c'était définitif. Un bref voyage à Port-Cros souligna cette ère nouvelle pour nous deux.

Nous avons gardé intacts nos projets, nous étions aussi libres qu'avant, mais d'une liberté plus grave et plus féconde. Nous n'avons éprouvé aucune aliénation mais plutôt l'évidence d'être plus pleinement nous-mêmes. Car le « nous » devient une 3^{ème} personne qui vient nous compléter chacun. Il n'y a jamais eu de doute sur le choix et la promesse. De ces évidences là, on n'a pas besoin d'en parler : nous étions engagés dans l'irréversible. Du jour où j'ai rencontré Marinette, j'ai complètement changé. Plus trace de flirt. Je me découvrais tout différent.

Un jour en remontant l'avenue des Arènes à Nice en voiture pour aller goûter chez des collègues amis, j'arrêtai brusquement la voiture dans un virage et je lui dis : « Et si on se mariait, qu'en pensez-vous ? » Il y eu un long silence et une voie timide, un peu paniquée, répondit : « Tout cela est terriblement grave. » Elle n'avait dit ni oui ni non mais j'ai senti qu'elle avait pensé à cela depuis peut-être longtemps et qu'elle s'y attendait.

Il était temps, après un hiver d'hésitations, de conclure. Notre mariage eut lieu le 3 juin 1939. Les accords de Munich avaient été signés en septembre 1938. La guerre approchait à grands pas mais nous avons évacué cela dans un coin perdu de nos consciences. Une première nuit sous la tente, au clair de lune, dans la forêt des Maures, puis le bateau pour Port-Cros. Un excellent hôtel, excellents poissons et de belles promenades à travers l'île.

Mais cela se passait vraiment à un mauvais moment : une pauvre année de joie avant la cataracte qui allait tout engloutir, nous laissant seuls avec un premier petit garçon. Notre

mariage c'était la vie, la guerre c'était l'Histoire. Nous n'avons pu y échapper. Quand le conseil de révision me déclara inapte à cause de mon cœur, j'avoue que j'ai poussé un soupir de soulagement.

La naissance de Jean-Pierre fut une grande joie. Je hisсай même un drapeau dans le jardin afin de faire part à la terre entière de notre joie. Je ne me lassais pas contempler ce bébé parfaitement achevé comme sait en faire la nature, ces bébés impeccables, véritables réussites qui vous jettent à genoux d'admiration. J'ai fini par m'habituer, mais cela reste une merveille. Toute vie n'est-elle pas d'ailleurs un miracle permanent.

Ainsi a démarré, humblement, modestement, cette grande famille qui fait le bonheur de mes vieux jours. Elle a démarré dans un climat d'angoisse et de mort : à mesure que surgissaient de nouvelles vies, des êtres chers disparaissaient et plus que jamais nous nous sentions seuls.

3. MEMOIRES DE VIE

3.1. La guerre

La guerre a été la période la plus difficile, voire douloureuse, de ma vie, la plus fatigante aussi. Tout s'en est mêlé : les soucis des bébés, le ravitaillement, la grave maladie de Marinette, les décès successifs de nos parents, âgés tous les quatre, angoissés par les événements et mal nourris. Nous nous sommes peu à peu trouvés seuls au monde, dans un monde de haine et de sang avec deux petits garçons, alors que nous ignorions tout de l'éducation des bébés ! Les ressources étaient à peine suffisantes, nous donnions des leçons mais tout était devenu fatigant, absorbant, ne serait-ce que les déplacements depuis Nice à bicyclette avec la montée au col de Villefranche. A l'heure du passage de l'autobus à gazogène, on attendait place Max Barel avec une cordelette et un crochet. On s'accrochait ainsi à l'autobus qui donnait des à-coups pour nous décrocher.

La villa des Bruyères, bourrée de souvenirs provenant des deux familles (Chine et Rambouillet) fut cambriolée. Il fallut porter l'essentiel au garde meuble à Nice et vendre aux enchères les plus beaux et anciens livres de mon grand-père. Tous les rouleaux rapportés de Chine, les belles céramiques, les albums de soie peinte, etc. (cadeaux provenant de clients de mon père à Pékin) furent vendus car nous ne savions qu'en faire.

Mon père, le premier, contracta une maladie infectieuse et disparaît en 1942. Puis ce fut ma mère, très affaiblie par tous ces malheurs. Elle ne résista guère à un phlegmon de la gorge. Le papa de Marinette n'a pas résisté non plus. Sa maman a vécu avec nous dans ces moments de disette et d'accablement et s'est éteinte en 1945. Brusquement nous nous trouvions seuls !

A Nice, le ravitaillement était devenu difficile. Il fallait des tickets pour tout, même pour acheter les poissons pêchés dans la rade de Villefranche. Une fois par mois je partais à l'aube en faisant mettre le vélo sur le toit de l'autobus Grasse-Castellane. Je descendais au Logis du Pin avec un sac plein de pièces d'échange car l'argent n'intéressait plus les paysans. C'était des chemises, des pantalons, etc. J'avais fini par constituer un réseau et les gens de La Bastide, La Roque Esclapon, Valderoure, etc. me connaissaient. Je rentrais le sac et les fontes du vélo pleins de fromages et d'œufs. Au retour par Thorenc et le Plan du Peyron, c'était d'abord plat, ensuite c'était la grande descente jusqu'au Pont du Loup où j'attrapai le train de 18 heures. Tout cela était fort bien, mais en hiver il y avait des congères au Plan du Peyron, immense plaine de neige sans le moindre humain. Il y avait aussi le retour à Nice : il fallait descendre à la halte solitaire de la Madeleine pour éviter la douane de Nice car il était interdit de se ravitailler à la campagne.

La maison de Marinette à Valbonne où j'avais entassé livres et literie fut réquisitionnée et devint une Kommandantur. C'était une vieille maison. Laissée sans entretien, elle était triste et fut cambriolée à son tour.

Ce n'était pas fini : nous habitions au col de Villefranche dans une maison louée, sise sur la crête du Mont Boron. Nous avons eu longtemps pour voisin une grosse batterie anti-aérienne. Cela ne pouvait durer : il fallut partir en laissant tout tel quel. Des allemands fort polis nous expliquèrent qu'ils surveilleraient la maison. Bon ! Mais où aller ? Des amis de la famille Bousquet possédaient une maison dans le village de Coursegoules. Ils nous la louèrent et nous avons vécu là en 1944-45.

C'était sympathique, on cherchait l'eau à la fontaine du village. J'aidais les paysans pour la moisson ce qui nous valut un sac de farine. L'un d'eux s'étant fait mordre par une vipère, j'ai pu lui rendre service parce que j'avais du contre poison. Cela intensifie les relations. La nourriture était austère, mais les trois enfants s'en contentaient. Ils aimaient vivre la vie du village.

Un jour un parti de résistants arrivèrent épuisés par une longue marche et chargés d'un blessé (une balle lui avait frôlé l'œil gauche). Ils venaient de Gattières où ils avaient tué des allemands. Panique dans le village : dans ces cas là les allemands surgissaient dans les trois heures et mettaient le feu à l'agglomération. Tout le monde se dispersa dans les recoins de la montagne. Les résistants se dirigèrent vers le pont du Lauze, mais le blessé était intransportable, à peine conscient. Je passai donc la nuit avec lui dans une bastide abandonnée appelée l'Escale parce qu'à la crête de la montagne. Je ne dormis guère cette nuit là, attentif au moindre bruit. Mais rien ne se passa.

Peu après une bande de jeunes en uniformes américains se présenta au village. C'était des Hawaïens et l'on organisa à l'hôtel (alors fermé) une soirée hawaïenne, avec danse de la hula et hymne à Waïkiki et Honolulu. Ce jour là je compris que la guerre était terminée.

Je descendis à Nice à bicyclette : la ville venait d'être libérée. Il s'était instauré un climat fantastique de communauté exaltée. Tout le monde se tutoyait. J'ai gardé de ces quelques heures un souvenir impossible à décrire, l'humanité paraissait métamorphosée. Plus de séparation entre individus, la matière humaine semblait être passée par un changement de phase. Une vraie communion comme je n'en verrai jamais plus. Hélas la porte de la maison était défoncée, celle du garage fracturée, l'auto avait disparu et pendant des semaines on déplora l'absence de literie, d'argenterie, etc. Je demandai à un voisin de réparer au moins provisoirement la porte et je remontai à Coursegoules pour préparer le départ.

La vie reprit et quand nous fûmes informés des supplices imposés à des millions de gens parce qu'ils étaient juifs ou tsiganes, nous avons cessé de nous plaindre. Nous sortions de cet enfer sains et saufs et il y avait maintenant un quatrième enfant.

Hélas la malchance nous poursuivait. L'après guerre fut une période de disette, presque de famine. On se nourrissait de rutabagas. Mais Marinette nourrissait une petite fille. Elle ne résista pas à ce régime, elle attrapa une broncho-pneumonie. Il fallut la porter à l'hôpital. Heureusement nous avions un excellent et noble ami médecin. Il la prit en charge et obtint pour elle ce nouveau remède qu'on appelait pénicilline. Une piqûre toutes les trois heures. Remède miracle ! la fièvre tombait, elle était sauvée.

Mais la famille se portait mal. Comment assurer nos cours avec quatre petits enfants à la maison dont l'un tétait encore, avec les incessants problèmes de ravitaillement, les cours particuliers et, plus que tout, l'absence d'essence. J'avais acheté un petit moteur qui s'adaptait au moyeu de la roue arrière. Les Américains avaient installé au château d'Eze un centre permanent. Je montais à Eze et sollicitais un demi-litre d'essence, avec parfois une boîte de conserve délicieuse appelée SPAM et c'était fête à la maison.

Il est dur d'être mendiant et parfois renvoyé les mains vides. La guerre nous avait humiliés.

3.2. Péguy et la Thèse

Pendant ces années vides et pesantes de la guerre, j'avais installé dans une tour à la pointe du jardin un bureau, c'est à dire une longue et large planche. C'est là que j'ai préparé un travail qui deviendra une thèse d'Etat sur un point délicat de la pensée de Péguy : le problème de l'incarnation. Là se rejoignent et interagissent le spirituel et le matériel et ce n'est pas facile d'y

voir clair. La philosophie traditionnelle en Occident (mis à part Spinoza) enseignait un dualisme rigoureusement statique. D'un côté l'esprit de l'autre le matériau, d'un côté le corps de l'autre l'âme, d'un côté le mal de l'autre le bien. Frontières commodes, bien balisées. On se rend mal compte aujourd'hui de cette muraille qui séparaient les valeurs et coupait les hommes en deux. Ce n'est pas que la conscience morale se soit atténuée : elle s'est élargie. Elle admet ce qui jadis était inadmissible, c'est à dire qu'elle s'est raffinée et complexifiée, gagnant en souplesse et en ouverture.

Quand on regarde les livres de piété de naguère, on y trouve des descriptions monstrueuses de la misère et de la culpabilité humaine. Ces livres, on les faisait lire aux enfants. De quoi, éteindre la joie de vivre et même le désir d'être. Tous les saints du Christianisme des plus anciens aux plus récents ont cherché à rompre avec le monde, à le rejeter autant que possible de leur existence. L'évangile porte la trace de ce pessimisme ascétique cher aux gnostiques de tout bord. Oui le monde est mauvais, on répète cela afin de valoriser le « salut » qui remettra le monde d'aplomb. Or aujourd'hui cette nécessité du salut s'efface et avec elle le vif de la religion : les choses sont ce qu'elles sont, toujours ambivalentes à moins de bien choisir. Mais il n'est plus question pour cela de quitter la vie civile, de faire retraite et de vilipender les joies de l'existence. On mesurera peut-être un jour à quel point ce qu'on a appelé « la bonne nouvelle » a terni l'existence d'une foule de gens, les incitant au retrait, à la fuite et parfois au choix délibéré de la douleur et du sacrifice. L'évangile, ce chant d'amour, a été retourné par les bonnes âmes en chant d'angoisse, une pauvre espérance née d'un désespoir.

Beaucoup de penseurs modernes avaient déjà réagi contre ce pessimisme inhumain : les révoltés de l'humanisme sont innombrables. Dans ma jeunesse, c'est dans Bergson que j'ai trouvé ce dont j'avais besoin : une remise en cause du matérialisme abstrait, une ouverture à l'expérience intérieure, une volonté constante d'épouser le réel d'aussi près que possible, avec ses contradictions et ses émerveillements. Je suis devenu bergsonien sans le savoir, mais profondément, au niveau exaltant où l'on prévoit ce qu'il va dire, où l'on a l'impression de penser, de créer avec son maître.

Mes relations avec Péguy sont complexes et même contradictoires. Péguy n'a rien d'un optimiste. Il voit la mort, la dégradation partout où est impliqué le temps. C'est encore un dualiste malgré tout ce qu'il a pu dire sur l'union intime du spirituel et du temporel. Sa religion lui apporte une espérance (plus poétique que vitale) qu'il célèbre à satiété. Mais en profondeur, il n'est pas un disciple de Bergson, il est un pascalien attardé qui est parti non de l'idée d'une Evolution et d'un progrès mais de la déploration du mal universel. Le monde est substantiellement mauvais, il ne peut être sauvé que par une Grâce surnaturelle. Le mal triomphe toujours, ne serait que par la mort. Le socialisme est généreux mais illusoire, les hommes sont inguérissables.

L'essence du péguysme, c'est encore le vieux dualisme. Il a beau se dire de gauche, son pessimisme le pousse vers la droite malgré lui. Il est décidément bien difficile de s'arracher à la problématique Augustinienne qui nous tient toujours en laisse. C'est le mal (le fameux péché originel) qui précède et commande. L'effort humain reste dérisoire et ce sera ainsi pour toujours, cela ne changera jamais. D'où ces alternances de vaines révolutions et de retours à l'ordre ancien qui marquent la misérable condition humaine plus inquiète et désespérante que jamais.

Etrange cette obstination à s'aveugler sur l'Evolution Universelle ! Elle demeure en nous et nombreux sont les peuples qui s'aveuglent en s'accrochant désespérément à un passé révolu.

Les hommes ont besoin d'immortalité pour vivre tranquilles, le changement exige un effort, l'effort vers autre chose, un effort créateur qui excite la défiance.

C'est ainsi que le socialiste Péguy a pu inspirer des politiques conservatrices, des morales conservatrices et des philosophies conservatrices. Le pessimisme absolu de Simone Weil était dans la ligne d'une vieille orthodoxie mystique tournée vers le néant. Quand on enlève à l'analyse métaphysique l'espérance religieuse, elle débouche nécessairement sur l'absurde et les philosophies de l'absurde pullulent. Notre seule protection contre l'absurde était jusqu'ici de nature religieuse. Avec la prise de conscience de l'Évolution Universelle, l'espérance a pu s'incarner dans le réel, s'objectiver et devenir même scientifique. Les philosophies du processus, c'est à dire de « l'être en devenir » ont ramené l'espérance sur la terre. On ne remerciera jamais assez des gens comme Whitehead ou Teilhard : ils ont commencé à soulever le fardeau du tragique et à donner une issue à l'espérance.

J'aurais été un témoin de cette conversion majeure qui est en train de changer non seulement notre vision du monde mais aussi notre façon de vivre dans ce monde. C'est un tournant essentiel qui a transformé l'ontologie, a fait craquer l'éducation traditionnelle, a allumé le feu de l'espoir dans la technique, a même inversé les normes de la sainteté et rendu impossibles les philosophies d'autrefois.

Sommes-nous bien conscients de cette réalité nouvelle ? Sommes-nous conscients de notre responsabilité dans l'intelligence de ce phénomène capital ? Cette nature en évolution, c'est Dieu lui-même, c'est à dire la vraie réalité. Il n'y en a pas d'autres !

Je constate avec étonnement à quel point les pensées neuves mettent du temps à développer leurs effets. Elles naissent petitement dans un coin de l'univers, elles secouent un moment mais il faut attendre des années avant qu'elles ne portent fruit. Darwin ne savait pas ce qu'il faisait quand il a pris conscience de l'origine et de l'évolution des espèces. Ce n'était pour lui qu'une forme de lutte pour la vie. Nous n'avons pas encore fini d'en tirer les conséquences. Spinoza pouvait-il prévoir l'impact d'une phrase comme « Deus sive natura »¹³ ? Les impatiences et paradoxes de Nietzsche ont fait long feu alors qu'en fait, ils ne cessent de se vérifier.

Si j'ose ici parler de moi, je dirais qu'il m'a fallu m'imprégner de Teilhard pour concevoir enfin le divin comme une forme d'énergie cosmique mobilisatrice. Elle reste encore dans les limbes, en marge de notre expérience objective. Pourtant sans elle, l'évolution serait devenue un monstrueux cafouillis : elle n'avancerait plus.

J'espère qu'on pourra un jour isoler cet instinct existentiel qui pousse la vie en avant, ce serait la clé de tout. Mais cela reste caché pour que nous ne l'abîmions pas. Il faut tâcher de comprendre cela ou au moins le sentir ! Sentir l'essentiel sans jamais le comprendre.

Péguy, grâce à Bergson, a compris que le spirituel est dans le matériel. Pour peu qu'on l'approfondisse, on rejoint partout l'esprit. C'était, à mon avis, un tournant décisif dans la métaphysique qui réintroduisait ainsi la liberté, la poésie, l'art dans la vie spirituelle avec le sentiment, l'amour, la joie du don.

Cette thèse, d'expression encore très gauche, fut soutenue en Sorbonne, en 1947, sous la présidence de Jean Wahl¹⁴ dont j'ai toujours aimé la pensée aventureuse.

¹³ Cette célèbre expression de Spinoza saisit en trois mots l'un des points essentiels de la pensée de l'auteur : la conception d'une divinité immanente et faisant un avec la nature. Il y a pour Spinoza unité de substance, ayant tous les attributs et non pas dualité.

¹⁴ Jean André Wahl (1888 - 1974) est un philosophe français. Il fut professeur à la Sorbonne de 1936 à 1967, sauf durant la Seconde Guerre mondiale. Il se réfugia aux États-Unis de 1941 à 1945 (où il enseigna), ayant été interné en tant que juif au camp de concentration de Drancy, d'où il s'échappa.

Du coup j'étais sacré péguyste, je rencontrais Auguste Martin qui devint un ami, je pus écrire des articles et des livres comme *Péguy et le mystère de l'Histoire, Introduction aux Trois Mystères selon Péguy*, etc. Je commençais à émerger et je participais à des colloques.

Au lycée de Nice, cette thèse (que personne n'avait lue) fut mal vue et l'on me persécuta pour m'être livré à un travail inutile. En effet les postes qui me furent proposés se trouvaient dans des universités étrangères et je refusai de quitter Nice où mes enfants poursuivaient leurs études et où nous avions beaucoup d'amis.

Mais on voit bien, dans ce qui précède, que si Péguy le poète m'enchantait, Péguy le philosophe ne me satisfaisait pas. C'était toujours la tragique opposition du mal et du bien, de la grâce et de la disgrâce. Je ne suis sorti de cette ornière que beaucoup plus tard grâce à Teilhard de Chardin : ma vision du monde jusqu'alors fixiste et déchirée a trouvé son équilibre dans la méditation du Devenir.

3.3. Professeur de khâgne

Un changement se produisit à Nice au lycée. On créa une khâgne. Je supportais mal, je l'avoue, la classe de première avec son programme national bien plus rigide qu'aujourd'hui et, donc, la nécessité tous les ans de commenter les mêmes textes. Quand la « première supérieure » me fut proposée, je dis oui tout de suite et commença alors les vingt années les plus heureuses de ma vie d'enseignant. Pas de programme : cela pouvait aller de la Cantilène de Sainte Eulalie¹⁵ à Boris Vian ou Saint John Perse. Mais pour moi, quel immense travail d'information et de découvertes !

Des élèves motivés, souvent brillants, avec qui on pouvait avoir d'intéressantes conversations, une majorité de filles, forcément admiratrices, dont la seule présence excitait mes facultés. Enfin une ouverture complète sur toutes les littératures : cela m'imposa de longues lectures et me sépara définitivement de l'enseignement scolaire, celui qui remplit les manuels. On travaillait certes, on réfléchissait ensemble, mais on s'amusait aussi beaucoup. Un enseignement qui amuse s'infiltrer mieux.

Par exemple pour les versions latines, je faisais appel à de très beaux textes latins du XVI^e siècle (dont on ne trouve pas les traductions dans les librairies !) à commencer par le *Livre des Baisers* de Jean Second¹⁶ qui sont une véritable initiation à la préciosité. Je m'amusais à dénicher ces textes de basse latinité (mais d'une langue sans défaut) parce qu'ils font du latin une langue moderne, presque courante. La littérature française en latin a proliféré au XVI^e siècle. Dommage qu'on l'ait oubliée. Il y avait durant toute ma jeunesse une querelle qui faisait rage à la Sorbonne : doit-on traduire si exactement les textes qu'ils deviennent presque illisibles ou au contraire accepter les variantes pour répondre au goût et à l'esprit de l'auteur ? Dans le premier cas, on ne traduit pas puisqu'on emploie un patois savant, dans le second on risque de s'écarter du texte en le recréant. Pour ma part, je n'ai jamais hésité : la version latine est le meilleur exercice pour apprendre à écrire en français, à condition de chercher l'expression juste et

15 La Séquence (ou Cantilène) de sainte Eulalie est vraisemblablement le premier texte littéraire écrit en langue française, alors nommé roman (ancêtre de l'ancien français et du français).

16 Jean Second (15 novembre 1511 à La Haye - 25 septembre 1536 à Saint-Amand (Fleurus)), est un humaniste et poète érotique néerlandais néo-latin. Son œuvre la plus connue, le Livre des baisers, a notamment été imitée par Ronsard et ses disciples, parmi lesquels Jean Antoine de Baïf, Jacques Tahureau, Olivier de Magny, Joachim du Bellay, Jacques Grévin. A noter que la traduction se trouve désormais facilement sur le web...

typiquement française issue d'un texte étranger. C'est une œuvre d'art qui exige un minimum d'inspiration, une pratique accomplie de la langue et un certain bonheur d'expression.

J'avais monté un système de plus en plus compliqué d'exercices et d'expériences. D'abord je m'étais procuré plusieurs reproductions d'œuvres d'art grec, égyptien ou moderne et contemporain. Je m'intéressais à l'art actuel sur lequel j'avais écrit des livres. En classe il y avait une présentation : l'image était affichée le lundi et le samedi chacun pouvait dire ce qu'il en pensait : vive discussion, sans aucune sanction ou note. De même je recevais le vendredi de très brèves pensées sur n'importe quoi, des choses infimes qui avaient frappé. Ceux qui n'avaient rien à dire ne subissaient aucun reproche, mais le samedi ces « haïkus » nous occupaient pendant une demi-heure. Les textes les mieux venus, les plus intéressants, les plus poétiques ou les plus drôles étaient lus par moi à toute la classe.

Je pratiquais aussi des confrontations contradictoires à la façon antique : deux volontaires prenaient partie pour des points de vue opposés. Formidable exercice de réflexion, de rhétorique vivante. La discussion, après éveil des consciences, pouvait devenir générale. L'idée de base était que je n'avais pas à instruire mais à animer, diriger, intensifier des expériences, éveiller des curiosités, etc. Bien entendu les dissertations tous les quinze jours (un gros travail de correction !) exprimaient souvent des thèmes qui avaient été discutés. Il y avait aussi les « Essais », facultatifs mais notés et commentés, sur n'importe quel sujet qui préoccupait l'élève. C'était une création toute spontanée qui plaisait beaucoup.

Les exposés oraux et même les « explications de texte » imposaient que l'on s'assoie à la chaire : c'était une manifestation importante, un rite. L'explication de texte n'a jamais été pour moi un travail « scientifique » mais l'expression de réactions personnelles favorables ou défavorables avec si possible un éclairage sur la genèse du texte. L'essentiel était de montrer, non pas qu'on avait compris un texte, mais qu'on l'avait senti jusqu'à y participer. Critique d'identification où je me suis retrouvé avec mon ami G.Poulet, cet immense lecteur avec qui on pouvait sans s'en rendre compte passer la journée entière à échanger. J'ai toujours été partisan de la critique d'identification. Elle seule permet de mesurer la pénétration d'un texte dans un esprit, les ravages ou les émerveillements qu'il produit, et généralement la culture du lecteur, presque sa personnalité. Et puis elle laisse des traces tandis que la critique objective et savante ne sert qu'à gagner des concours et éblouir le public pédant : elle demeure en surface et risque de laisser passif.

Quand un élève devait faire un exposé, il s'asseyait à la chaire comme s'il devait prononcer une conférence. Les discussions contradictoires se faisaient debout et j'insistais sur le rôle créateur et prolongateur des gestes. Quand on pense vraiment à ce qu'on dit, on l'accompagne nécessairement de gestes pour accentuer les effets de la voix.

Je ne sais si cet enseignement fut très orthodoxe. J'étais libre dans ma classe (avec de rares visites d'inspecteurs qui ne m'ont jamais rien appris d'utile). J'étais très heureux. Oui, ce furent les meilleures années de ma vie. Je préférais l'hypokhâgne où l'on s'adresse à des esprits tout neufs, avides de savoir et de réflexion personnelle, sans souci du concours. L'année de khâgne était plus terne et plus austère. Il fallait empiler du savoir et s'exercer à des règles immuables : le concours l'exigeait. Je n'ai jamais attribué beaucoup de valeur aux concours, c'est un mal nécessaire, mais tout l'essentiel se passe à côté.

3.4. La vie paisible d'une famille nombreuse

Ils ont tous attrapé la scarlatine en même temps malgré des isolements savants et successifs. Après ce fut la rougeole que je n'avais jamais eue et qui me rendit longtemps patraque.

Bien sûr elle veillait à tout, changeait les vêtements de nuit et maintenait un semblant d'ordre. Mais il n'y avait pas alors de machine à laver et la pauvre vieille dont c'était l'office s'épuisait au bassin derrière la maison.

Il y eut des nuits blanches.

Ensuite je contractai une méchante pneumonie et ne pouvais plus me lever. Enfin pour couronner le tout, elle tomba gravement malade, une infection des deux poumons. Fatiguée comme elle l'était (par la famille, ses cours, les difficultés du ravitaillement) cette broncho-pneumonie double prit méchante allure. Elle ne répondait plus aux médicaments. Chose à peine pensable et pour moi impensable : la vie de Marinette était en danger. C'est alors que le Dr Guiran, médecin à l'hôpital de Nice, un vieil ami et camarade en scoutisme, prit les choses en main. Il conduisit la malade à l'hôpital qui était encore tenu en ce temps là par des bonnes sœurs et obtint de l'armée américaine les premières doses de pénicilline (encore inconnue en Europe).

Le produit était donc tout nouveau et excitait le milieu médical. Une injection toutes les heures, jour et nuit : c'était beaucoup ! Cela fit chuter la température, le mieux ne tarda pas : elle se réveilla guérie mais dans un état accablant de fatigue. Le plus mauvais moment était passé et le bébé, Anne-Marie, pouvait naître quelques mois plus tard sans problème.

La voilà rétablie, son congé s'achevait, elle demanda instamment un demi-service. Mais en ce temps là le demi-service n'avait pas encore été inventé ! Sortant d'une très grave maladie, avec quatre enfants en bas âge et un bébé au sein, elle n'avait pas physiquement la possibilité de reprendre son métier qu'elle aimait et où elle réussissait admirablement. Elle demanda un congé de longue durée qui s'est prolongé en démission. C'est vraiment dommage mais les lois sociales étaient encore en germe.

Nous nous sommes débrouillés ! J'ai donné des leçons, j'ai vendu la propriété de Bantzenheim, nous avons eu la possibilité de rendre habitable la bicoque que Tante Marie nous avait léguée au Tamayé sur la commune de Valbonne. Il n'y avait encore ni eau, ni électricité, ni enlèvement des ordures, ni même de chemin goudronné. C'était la plus totale solitude, aucune maison alentour. Les enfants pouvaient aller faire des pique-niques dans les bois, on ramassait des mûres pour en faire d'excellentes confitures. Le village de Valbonne était encore rural, des poules divaguaient dans les rues, des ânes tiraient des carrioles, on laissait les clés sur les portes. Il ne s'était commis aucun méfait depuis des siècles et le gendarme ne se montrait jamais.

Village idyllique ? Certes le confort était précaire, mais tout le monde se connaissait. Pour les vendanges et la cueillette des olives, on pouvait compter sur l'aide des voisins. Mais l'huile était acide faute de machines modernes et le vin était différent selon le vigneron parce que certains s'y prenaient mal. La carriole de lait arrivait chaque matin de la Bégude. On allait prendre sa ration dans un seau. On achetait les provisions au village. Pour les ordures, je creusais chaque année un grand trou au fond du jardin et le recouvrais de terre quand nous partions à la rentrée.

La rentrée a toujours été pour moi, comme pour les enfants, un moment difficile, une sorte de choc, un changement de vie : horaires, corrections, cours à mettre au point, etc. Je ne m'y suis jamais habitué. A la Faculté, je redoutais encore plus cette première rencontre avec des étudiants inconnus. Il ne s'agissait pas de séduire mais d'imposer une discipline et d'habituer les jeunes à cette discipline. La pédagogie m'a toujours vivement intéressé, mais il n'y a pas de règles générales. Avec chaque classe, je prenais un ton différent selon l'atmosphère (confiance,

travail, curiosité, etc.) que j'y décelais. C'est une question d'intuition. Il y a vraiment des classes impossibles par la faute d'un ou deux crétins, il y en a où le courant passe tout de suite, où on peut dire des énormités en riant.

Au début des vacances je préparais le matériel de camping que je plaçais dans une remorque et on prenait la route, le toit surchargé, Anne-Marie devant avec sa maman parce qu'elle avait tendance à vomir. A l'intérieur trois enfants assis, chacun ayant son côté sans quoi les disputes étaient inépuisables. Devant eux, deux autres enfants sur des strapontins et se balançant au-dessus le hamac du dernier bébé. Cela faisait neuf personnes mais la vieille citroën onze chevaux munie de sa remorque franchissait allégrement les cols des Alpes. Au Grand Saint Bernard, le moteur tombait toujours en panne au même endroit, il fallait alors le laisser refroidir en jouant dans l'alpage. Parfois sur les étroites routes de montagne, il était impossible de prendre le virage avec la remorque. Il fallait la détacher, faire la manœuvre de recul puis la réamarrer, ce qui n'était pas toujours facile. Une simple pierre sous une roue était alors très utile.

Je ne vais pas raconter les longs voyages en Alsace, en Bretagne, en Suisse, etc. Mais avec le recul, je m'émerveille que nous ayons pu avec sept enfants risquer tant d'aventures.

Il y avait des endroits où nous aimions retourner, nous y avions nos habitudes. Nous sommes allés onze années de suite au Val Ferret, avant que n'existe le tunnel du Mont Blanc et que cette belle vallée soit devenue un « lunaparc », avec jeux de boule, pêche à la truite et collection de guinguettes. Nous y étions seuls, non loin d'une vacherie (lait, fromage) et surtout un bétail qui intéressait les enfants. De belles cimes tout autour (les Jorasses) et deux refuges : Frébouze (une longue caisse de zinc où l'on passait la nuit en écoutant s'effondrer les séracs) et le refuge du Dolent.

Je ne vais pas énumérer ici les cols et les sommets que nous avons gravis dans la région du Valais. C'est un pays que nous avons parcouru dans tous les sens, surtout lors de séjours à Evolène, dans la cabane de Pramousse. Ces montagnes apprenaient aux enfants à résister au vertige, à la fatigue et leur révélaient la beauté, la variété, la difficulté des marches sur glaciers, de l'escalade, etc.

Des Grisons au Mont Blanc, nous n'avons cessé de découvrir du nouveau. A la fin des vacances ces jeunes étaient aguerris, heureux, solides. Nous sommes montés au Mont Blanc sans problème mais nous avons vaincu bien d'autres difficultés : l'un est vainqueur du Cervin, d'autres grimpent sur la Bernina, sur le Finsterharhorn, l'Aiguille Blanche, le Münch, etc. Certains sont devenus des alpinistes chevronnés, mais tous se sont passionnés pour l'aventure alpine et cela m'a paru un bon signe. C'est ce qui les a aidés à mener une vie droite, saine et honnête.

Sur les vertus de la montagne, je ne tarirais pas. Je leur dois les plus beaux souvenirs qui traversent ma mémoire, les moments les plus intenses qu'il m'ait été donné de vivre. Je les passe en revue en écrivant ces lignes et cela m'émeut car je ne sais pas choisir. Ce qui est sûr, c'est que ces souvenirs, je ne les ai pas assez explorés ! Ce ne sont pas des souvenirs touristiques, mais des intensités de toutes sorte, depuis ce génépi ou cet edelweiss jusqu'à cette nuit d'orage sur l'Olan ou la rencontre avec ce petit lac près de Vens où nous avons connu un instant de vrai bonheur. Du grandiose au précieux, de la géode arrachée à la paroi à l'émotion des derniers mètres avant le sommet, de la trace que laisse sur la neige l'envol d'une bartavelle au réveil matinal dans un refuge perdu... C'est à travers la montagne que j'ai découvert l'inexprimable beauté des choses et les plus fortes émotions qu'inspire la nature.

3.5. Le plaisir de camper

Mes parents m'avaient donné dès l'âge de 10 ans une petite tente en soie sans double toit ni tapis de sol. Elle ne pesait rien et j'ai souvent demandé la permission d'aller dormir dans le jardin des Bruyères en été. J'aimais le réveil matinal à la montée du soleil, je revenais affamé de ces nuits à la belle étoile au bord de la mer. Cette tente m'a suffi pendant plus de 10 ans. Je l'emportais pour aller dormir sur les montagnes voisines tel le pic de Baudon. Un jour j'avais pris un disque « Variations sur un air montagnard » de Vincent d'Indy. Je l'ai fait tourner dans la nuit et la solitude : j'ai compris ce jour là que certaines musiques ont besoin de plein air et d'isolement. Mais le tourne-disque était lourd et je n'ai pas souvent recommencé. Il faut choisir une musique gaie mais profonde. J'ai écouté ainsi des lieder et des trios de Beethoven. La nuit est vivante, les constellations bougent, des brises passent, un oiseau s'éveille... On se lève plein de nostalgie.

C'est par les scouts que j'ai découvert le plaisir de camper : atteindre sa tente dans l'obscurité, se pelotonner dans son sac de couchage sans avoir besoin de lampe, s'abandonner aux rumeurs de la nuit et surtout écouter intensément le formidable silence du monde.

J'ai campé ainsi en Corrèze avec le 16° de Nice sous une pluie battante qui a duré trois jours. Plus agréables furent les camps des Launes, du col des Champs, d'Esteing, etc. Cette vie sauvage plaisait aux garçons. Ce sont des expériences qu'on réduit de plus en plus par peur des accidents et des assurances.

Plus tard, avec une famille nombreuse, je m'aperçus qu'on pouvait très aisément camper avec du bon matériel. Les séjours en Suisse, par exemple, coûtaient un prix dérisoire. Les règlements n'existaient pas encore : nous avons campé un peu partout sans autorisation spéciale.

Quand on campe, il faut éviter les campings qui sont de dérisoires accumulations d'habitats identiques dans une insupportable promiscuité. Je me demande si ce n'est pas devenu impossible. Il faut longtemps chercher pour trouver un terrain vierge, à moins de viser haut, à côté des grands alpages ou trouver des endroits originaux comme cette nuit sur un rocher au large de l'île Sainte Marguerite. Solitude garantie.

Ce besoin de camper n'est pas seulement lié à des vacances bon marché. Loin de là : les campings confortables, aménagés, ne sont pas des lieux de camp mais des centres de loisirs. Par contre, il y a en nous un besoin atavique de retrouver la nature et de s'y bâtir directement une demeure. Dresser en silence une tente dans une clairière, près d'une source, m'a toujours paru un luxe réservé aux initiés. C'est un retour, une renaissance, une fontaine de jouvence. Tout jeunes, les enfants éprouvent ce désir : se construire un nid dans les arbres, une cabane dans un coin du jardin comme nos plus lointains aïeux. Nous échappons aux prédateurs, nous nous sentons en sûreté et dormons d'autant mieux que les hommes comme les quadrupèdes n'ont pas l'habitude de regarder en l'air. Plus le lieu du sommeil est risqué, exposé, plus on s'y attache. Se voir dans un sac solidement chevillé dans une paroi peut être (mais pas toujours !) aussi confortable qu'un nid d'oiseau. Que d'oiseaux vivent ainsi dans une échancrure de rocher, mais ils peuvent compter sur leurs ailes !

Camper dans l'inconfort est un luxe inutile, mais quand sous le même arbre on retrouve la même tente, le même trou pour les hanches ajusté à votre corps, le temps passe sans repères. Au Logis du Pin, je faisais chaque matin une encoche sur le tronc d'un arbre. Elles y sont toujours mais presque effacées. C'est qu'au Logis du Pin les camps duraient longtemps et on finissait par perdre la notion des jours. Nous étions du reste dans cette clairière fort bien

organisés : le moulin voisin nous fournissait du pain et du fromage, il y avait des écrevisses dans la rivière, ...

Pour y aller, il fallait traverser un bout de forêt très dense. Les enfants n'ont jamais eu peur d'aller là-bas, même la nuit. Enfermés tout l'hiver dans la ville, nous voulions qu'aux vacances ils connaissent la vie simple où l'on se passe de l'inutile. Les expéditions trop confortables dans des pays sauvages ne sont que du théâtre : il faut vivre un peu de vie sauvage, au moins dans sa jeunesse, en marge des soucis de création, d'avancement et de réussite. C'est une question de santé morale et d'équilibre pour toute la famille.

3.6. La montagne

Je voudrais maintenant parler de la montagne que j'ai aimée en la découvrant vers 13 ans lors de ma première ascension au Mounier, mais que mes parents m'ont révélée quand nous allions en vacances en Suisse. Là c'était évidemment une montagne de crémaillère, puis de téléphériques. Plus tard je me procurais le guide du Dr Pasquetta sur les Alpes Maritimes et j'ai tenté systématiquement de faire toutes les balades décrites. Ce fut ensuite la Tunisie avec le vieux Bou Kornin, mais surtout les Carpates (la chaîne des Bucegi) à ski en hiver. Montagnes très sauvages où l'on entendait hurler les loups. On partait de Bucarest avec une bande d'amis par le train de 18h (Alberg express). On descendait à Sinaia ou à Busteni et on partait avec des cordelettes sous les semelles des skis. Chemins incertains, la nuit tombe mais on finit par trouver un de ces grands refuges construits par les bavarois : il fait chaud, on y chante des refrains allemands. Je n'y ai jamais rencontré un roumain ! Quantité d'excursions, telles que l'Om, point culminant qui a l'avantage d'être déboisé. Partout ailleurs il faut slalomer dans d'épaisses forêts de sapins où l'on a vite fait de se perdre et où le ski tient un peu de la virtuosité au détriment de la vitesse. Un jour nous avons atteint un étrange couvent construit dans une énorme caverne. Je ne sais de quoi vivent les moines mais aucune piste visible n'y conduit. Réception chaleureuse, thé, chant de bienvenue, une bonne partie de la nuit à écouter des psaumes. Là j'ai ressenti à quel point la solitude totale est propice à la vie mystique. Le matériel s'efface, l'humanité et ses agitations ont disparu. Les âmes sont seules devant l'infini et vivent de cette confrontation ininterrompue.

Que de montagnes ! Désormais aguerri, j'attaque des cimes respectables : l'arête des Ecrins qui fut ma première escalade un peu vertigineuse. La halte sur cette pointe exposée où on peut à peine poser les pieds fut mon baptême. Après cela, tout le reste paraît facile et d'abord le Pelvoux, les Bans, etc.

Que de refuges que j'aimerais décrire où j'ai laissé une bonne partie de ma vie. Chacun différent, certains si adorables qu'on peine à les quitter comme ces caissons de zinc où l'on s'étend à quatre en Italie ou ces refuges gardés luxueux avec draps et serviettes en papier qu'on rencontre en Norvège. Un très mauvais souvenir, c'est l'ancien refuge de la Vanoise surchargé, des pieds, des têtes partout dans un air irrespirable. Mais cela valait le coup : à l'aube nous attaquons le vaste couloir de la Grande Casse. Ici les souvenirs se pressent qui m'ont fait adorer cette planète. Le refuge des Vignettes encore d'où part la pente vers le Pigne d'Arolla et plus que tout, la cabane Bertol : d'un côté l'abîme qu'on vient de gravir, de l'autre un charmant glacier plat qui mène à Zermatt. Mais je me demande si le refuge le plus étrange n'est pas le refuge Margherita à proximité du Mont Rose. Il a été construit en bois autour d'un piton à 4000

mètres. La nuit, on voit briller toute la plaine d'Italie, le jour on y collectionne plusieurs 4000 et la nourriture y est excellente. Incroyable réussite.

Mais je m'arrête : l'énumération est illimitée... Je citerai tout de même la montée à la Jungfrau, au Munch, au Finsteraarhorn par le glacier d'Aletsch... Tout cela est trop beau pour être décrit.

Il y eut aussi notre montée familiale au Mont Blanc par Tête Rousse et le retour mouvementé par les Grands Mulets à cause d'une énorme crevasse qu'il fallait franchir.

Je veux seulement dire que la montagne est un monde à part dont on ne peut se passer quand on en a découvert la magie. Elle nous montre ce qui est un désir fondamental de nos consciences : voler, se séparer à force de hauteur ! Il y a en nous un besoin indélébile d'altitude. Mais l'altitude serait abstraite s'il n'y avait le changement progressif du décor et de l'air. D'abord la ceinture de forêts qui sépare, puis l'alpage exaltant par ses dimensions et ces tapis de fleurs, puis le roc sous toutes ses formes : du rocher solide au couloir de caillasse. Très vite apparaissent les étroites vires avec les petites ou grandes difficultés. Enfin la cime qu'on attaque à pied, à crampons ou par un ultime rétablissement. La cime quelle qu'elle soit est toujours un lieu sacré où l'on ne s'attarde pas car ce n'est plus la terre habituelle. La cime vous repousse si vous n'êtes pas digne d'elle : une dominance provisoire qui ressemble à une transcendance mal acquise. J'ai un faible pour les chemins de crête d'où l'on voit deux vallées, deux pays, invisibles l'un à l'autre, à moins qu'il n'y ait dans cette prédilection une part d'orgueil. Certes j'aime les vallées, mais il y a dans la marche de crête une ivresse d'espace, comme si on frôlait un interdit.

La montagne est évidemment plus variée que la plaine, les deux versants se connaissent mal et vivent leur vie propre, un autre soleil les éclaire, franchir un col c'est pénétrer à l'étranger. Par suite, la montagne multiplie les différences et donne à réfléchir. On se heurte à elle, même les grands tunnels alpins (route ou fer) n'arrivent pas à fondre deux régions géographiquement séparées. La montagne génère l'autre, c'est à dire un horizon différent : elle réveille.

Vivre au pied d'une montagne apparemment infranchissable a deux effets contradictoires : on se referme sur son domaine et on y trouve la sérénité, mais aussi on peut franchir l'obstacle. On se pelotonne dans son vallon ou bien l'on chausse ses crampons.

Les petites rides à la surface de la Terre abritent une vie intense, ne serait-ce que par l'eau qu'elles accumulent. Mais elles participent intensément à la beauté universelle : elles invitent à contempler. S'asseoir avant la nuit à la porte du refuge de l'Aigle est un instant sublime quand on descend de la Meije. Mais que d'endroits sublimes dont la seule fréquentation élève l'âme et porte les regards vers le ciel. Comment ne pas être ému en montagne par toutes ces merveilles ? Je me sens accordé aux montagnes, non pour en faire des exploits mais pour me retrouver enfin moi-même dans une sorte de plénitude et d'harmonie.

Quand on redescend fourbu commence la nostalgie : être de nouveau là haut ! Cela devient une intoxication, un puissant analeptique qui ouvre toutes grandes les portes de la perception.

J'ai eu besoin des montagnes pour vivre mieux. Ma femme aimait les montagnes et c'est là que je l'ai aimée. J'ai appris la montagne à mes enfants et dans la mesure du possible à leurs époux et épouses. C'est là que je me sens vraiment heureux et que mon être se met à chanter.

3.7. Evolution religieuse

J'avais déjà écrit beaucoup (trop !) de livres qui n'eurent guère de succès, mais qui m'ont permis de me connaître, de mieux savourer ce que j'aimais, ce que je détestais et d'introduire

une sorte de logique intérieure dans ma pensée. C'est, je crois, la meilleure façon d'approfondir, c'est à dire d'ébarber, le même thème de plusieurs côtés différents.

J'avais au départ eu une formation religieuse qui n'allait pas très profond. C'est la pratique de la poésie sous toutes ses formes qui m'a introduit aux joies de la contemplation. C'est une fonction essentielle que la vie en général ne favorise pas. La réflexion sur les grands textes littéraires, ne serait ce que pour les révéler aux jeunes, a maintenu en moi un état d'accueil (une caisse de résonance) qui est une profonde marque de jeunesse. J'ai toujours porté sur les vieux textes un regard naïf qui permet la participation et, presque, la participation parallèle. Je « deviens » bien plus que je ne comprends. C'est à ce résultat que tend l'analyse.

Ma religion était donc plus sentimentale qu'intellectuelle. Je répugnais même à analyser des évidences intimes que je risquais ainsi de détruire. Je n'ai guère prié dans les églises, mais tôt le matin ou à la chute du jour quand la nature se dématérialise et que la transcendance s'impose.

Ce qui m'a fait évoluer jusqu'à la gêne et parfois une douloureuse mauvaise conscience, c'est ma conversion tardive aux sciences. Je me suis plongé dans des revues comme Scientific America, La Recherche et dans des livres de cosmologie, domaines que j'ignorais. Je compris peu à peu que la religion telle qu'elle fonctionne est faite de mythes intellectualisés et frauduleusement sublimés et qu'il était grand temps de voir les choses comme elles sont. Ce fut une pénible rupture car le langage religieux me collait à l'esprit et je ne pouvais que le rejeter avec exaspération. J'ai voulu vivre cela sans scandale et progressivement : je ne craignais pas de me contredire car la contradiction était en moi, mais ce n'est pas une situation agréable.

La connaissance scientifique me mettait en présence d'un univers monstrueusement grand et complexe que semblait dominer une tendance vers toujours plus de complexité et donc d'esprit. Je sentais cette irrésistible évolution dans tout mon être et partout autour de moi. Je ne voyais de solide que cette persistance obstinée vers toujours plus de conscience et de logique.

Cette continuité m'a servi de point de départ. J'ai dû écarter les mythes et les constructions souvent dérisoires de l'imagination humaine. Je me suis trouvé nu, sans préjugé, devant l'Évolution universelle. C'était une toute autre religion, une foi dans la terre-mère, une espérance de conversion radicale vers une forme supérieure d'esprit et la conviction que nous ne serons heureux, comblés, que dans une chaude communauté d'entraide. Je n'avais plus besoin de péché originel (auquel je n'ai jamais cru) ni de salut, encore moins de rédemption. Le bien était évident : c'est tout ce qui accélère l'Évolution. Le mal est ce qui la fait dérailler, ce qui ne recouvre pas exactement les valeurs morales que j'estime toujours relatives et changeantes.

De là cet intense retour à l'évangile à condition de le débarrasser de sa chape théologique et de retrouver les vertus fondamentales de franchise, d'innocence, d'amour et de respect. Là, Jésus m'a paru très moderne, nous n'avons même pas essayé de vivre son rêve de communauté.

J'ai de plus en plus horreur des sectarismes qui sont source d'étroitesse et de sottises. Je suis de plus en plus désireux d'annuler des articles de foi complètement périmés et par contre de plus en plus orienté vers un sacré naturel qui agit partout comme une énergie créatrice, celle de la négentropie à laquelle je voudrais collaborer de toutes mes forces.

Oui ! Il me paraît évident que qu'il ne s'agit plus d'une affaire de croyances (par exemple en un Dieu désespérément anthropomorphisé), mais d'une ardente participation au progrès spirituel à travers et grâce aux progrès matériels. La religion subsistera, la nature même de l'homme l'exige, mais elle sera devenue une morale d'action accompagnée d'une célébration de tous les instants.

3.8. Mes emballements

J'avais créé dans le cadre de la Faculté des Lettres de Nice un « centre d'études » de la civilisation, pourvu d'un secrétaire, d'un début de bibliothèque et des quelques crédits. Le but était d'inaugurer les études transdisciplinaires dont je rêvais. Chaque année, un thème général était défini, autour duquel se regroupaient des spécialités de toute discipline. Il y eut ainsi la violence dans le monde moderne, ordre et désordre dans le devenir, problèmes de la ville, déterminations et incertitudes, etc. J'ai pu impliquer ainsi des spécialistes qui se révélèrent, dans l'intérêt de tous et de leur propre intérêt, des généralistes. Lichnerovitz parlait des limites et abus dans nos thématiques, Jankélévitch des relations entre la conscience intellectuelle et la conscience sensible à travers la musique, Nathalie Sarraute de la métaphysique concrète contenue dans l'analyse intérieure, etc. Le recueil de conférences était ensuite publié par les éditions DDS.

Cette entreprise ambitieuse intéressa plus de gens que je l'avais prévu et il fallut enregistrer les discussions, en particulier celle que suscita l'exposé de Jacques Monod sur l'homme et la nature.

C'est par le truchement de ces rencontres (les conférenciers étaient systématiquement invités à La Pinède) que j'ai fait la connaissance de Lanza del Vasto. J'avais lu avec émotion son livre « Retour aux sources ». Ce dépassement des problématiques occidentales, ce besoin de communier directement avec l'esprit, était devenu le souci de beaucoup de gens déçus les abstractions et les expériences « scientifiques ».

Lanza est venu habiter à La Pinède. Il voulait faire de moi le représentant de l'Arche sur la Côte d'Azur. Il s'installa dans la chambre d'Odile, libre depuis son mariage, avec son baluchon et sa magnifique guitare qui a fasciné nos enfants. En fait il en jouait en artiste et en contemplatif : un accord parfait de 3 minutes suffisait pour créer une ambiance de paix intensément suggestive. Les enfants s'asseyaient derrière la porte pour l'entendre chanter en accord profond avec l'instrument. Cette guitare donnait une nouvelle dimension à l'existence, on entraînait ainsi en contact avec tout ce qui ne se dit pas mais constitue notre être second, le poète, le mystique, le contemplateur. Ces relations avec Lanza m'ont rendu vivant, voisin, accessible au monde intense mais silencieux que la civilisation de l'utile a réussi à anéantir chez beaucoup de gens.

Avec Lanza, le problème c'était la nourriture : pas de viande ce qui n'enchantait pas les enfants, beaucoup de fromage blanc ou de lait caillé, des fruits (mais s'abstenir de boire après avoir mangé un fruit car c'est un sacrilège). Beaucoup de soupes diverses trempées de pain complet. On se sent léger. Le besoin de sieste s'efface.

Lanza m'a fait subir en quatre jours les exercices prévus pour un mois. J'en ai suivi la liste dans l'ordre organique. D'abord prendre conscience de « l'arbre » qui est votre colonne vertébrale et s'efforcer de la redresser de jour comme de nuit. La nuit, c'est le tatami qui s'en charge, le jour il faut y penser sans cesse et cette pensée même est salutaire : l'homme qui se sent droit a plus de chance de ne pas se tromper. Puis ce furent les (difficiles) exercices de yoga répétés pendant des heures. Entre temps il fallait chercher détente et repos dans une position inconfortable, la tête en bas. Lanza était très grand et ses pieds ont gravement menacé le lustre du salon. Expérience faite, j'ai longtemps pratiqué cet exercice qui fait rire tout le monde mais qui se justifie physiquement en orientant le sang vers la tête. Si des étudiants pratiquaient cela avant les examens, ils seraient immédiatement mis à la porte, et pourtant la méditation tête en bas est une attitude de « bon sens ».

Plus tard j'ai fait la connaissance de Chanterelle, cette charmante marseillaise devenue la compagne de Lanza. Elle avait épousé ses idées et sa musique, elle fut pour beaucoup dans le succès de l'Arche à Bollène en Provence. C'est au pied du village de Tourrettes sur Loup, dans un local ouvert sur un bois d'oliviers que Lanza m'a reçu avec une de ces salades au lait caillé qu'il aimait. Il aimait surtout ce pays : n'est ce pas sur les « Terrasses Lourmarin » que sa muse s'éveilla abandonnant l'Italie natale.

Après dîner, ce soir là, toute la bande alla s'asseoir au clair de lune sous les oliviers. Lanza était inspiré. Assis sur une souche, il enseignait à l'antique. Je me sentais revenu au temps du Lycée et du jardin d'Epicure. Sa voix de bronze, qui lançait des formules définitives, fit du bois d'oliviers un bois sacré. Les phrases se suivaient, séparées par de longs intervalles destinés à la méditation. Il nous parlait du Paradis Terrestre où Adam sculptait le bois et Eve peignait les arbres. Tous deux avaient été créés pour achever l'œuvre de Dieu, pour ajouter à sa beauté intrinsèque.

Le péché d'Adam c'était donc d'avoir transformé la nature en instrument. Au lieu de révéler la création, l'homme s'est mis à couper des troncs avec de méchantes scies afin d'en tirer des planches, à tailler les pierres, construire des ponts, des montagnes, etc. Voilà le péché originel : c'est l'exploitation cynique de la nature. Mettre en exploitation afin de fabriquer des objets artificiels, morts avant de pouvoir naître, tels le béton, la sciure de bois dont on tire des meubles à l'aide de moules et de colles, etc. Lanza était ici intarissable : l'homme prédateur et technicien est l'ennemi de la planète. Il était fait pour l'embellir, non pour l'anéantir.

Ces propos retentissaient sous les étoiles, on écoutait le maître, on se laissait convaincre, on vivait d'échanges sains en réduisant au maximum le travail des machines. Les femmes filaient et tissaient de belles étoffes blanches, on se passait de manches et de boutons et le temps ainsi libéré était voué au silence et à la méditation.

Il me devint vite impossible d'admettre ce pessimisme, ce retour à un passé révolu, cette radicale condamnation de ce que nous appelons le progrès ! Les relations avec Lanza s'estompèrent. C'était le moment où la pensée de Teilhard de Chardin allait totalement coloniser mon esprit.

C'est un élève devenu séminariste qui me fit passer ces feuilles polycopiées qui circulaient au Grand Séminaire de Nice. L'emprise fut immédiate et profonde. Elle n'a fait que s'approfondir car ce fut pour moi l'évidence de la vérité. Ce fut la découverte des dimensions de l'Evolution. Un bouleversement. Tout s'éclairait et prenait sens, le monde était en route vers cette transcendance dont j'avais toujours rêvée. Il y avait un sens, une vie, une force créatrice dans la nature. Mon regard sur moi-même, sur les tous les êtres, sur les idées, sur les croyances n'était plus le même, c'était devenu un regard créateur. Ce qu'on appelait vérité était perpétuellement en mouvement, tantôt vieillissement inepte, tantôt nouveauté qu'il fallait approfondir et sans cesse renouveler dans un cadre différent. Bref, tout était ouvert sur autre chose et chacun participait à cette croissance.

Car, comme l'assurait Bergson (mais ce n'était chez lui qu'une intuition géniale), l'Evolution était créatrice et les valeurs ne se classaient qu'en fonction de ce progrès. Un progrès vital, organique, universel qui commençait avec la vie, la conscience de soi et la recherche d'une plénitude absolue. Ce processus était une évidence indiscutable, il crevait les yeux, il suffisait d'en tirer les conséquences.

Mais la mutation introduite par Teilhard n'était pas assez profonde. Jusqu'ici les prophètes du devenir passaient pour des sceptiques. Dire que tout change, c'est exclure la vérité et même l'absolu, tout à l'opposé de la pensée occidentale ; c'est s'installer, entrer dans le précaire,

l'inachevé, le relatif. Or toute métaphysique se fondait sur l'Être, le devenir n'étant alors qu'une forme inférieure, indigente de l'être. On sait que Teilhard était parti de l'étude de certains coquillages quand il étudiait la théologie à Hastings. Cette évidence du devenir était pour lui si paradoxale qu'il n'en tira pas toutes les conséquences : elles l'effrayaient. Il ne put jamais évacuer le point Omega, la limite ultime du devenir : sa foi le lui interdisait. Il fallait quelque part un absolu : c'est le défaut de sa philosophie. Il n'a pas pu admettre un devenir illimité, qui est pourtant à l'évidence la loi universelle. Il lui fallait une réalité immobile surplombant le mouvement.

C'est une idée reçue qui lui permettait d'intégrer le Devenir à l'histoire du monde. Il récupérait ainsi ce qu'il avait évacué dans l'immédiat, il pouvait parler de Dieu, le prier, le célébrer. Le teilhardisme a secoué l'orthodoxie, les formules du catéchisme n'avaient plus cours, la religion reprenait sa place – primitive – dans l'histoire du cosmos, mais en même temps on pouvait parler avec assurance du vrai et du faux, du déterminé et de l'instinct. L'être était toujours là.

Il ne faut pas lui en vouloir pour ces incohérences, il lui était impossible de parler autrement. En mettant la « vérité » sous la coupe de la durée, il portait un coup définitif aux croyances toutes faites, aux traditions invétérées. Grâce à lui, le religieux entra dans le siècle et pouvait s'y incarner. Mais ce n'était qu'une étape que peu de gens ont encore franchie.

A vrai dire il n'y a pas de point Omega, mais un mouvement continu de la conscience en direction d'un mode d'être totalement nouveau et imprévisible. La foi en cet avenir, l'espérance d'une nouvelle mutation du vivant ne sont pas absurdes. Ce qui est absurde, c'est de parler de ce qui n'existe pas encore.

Un autre visiteur qui a changé ma vie, c'est Maître Deshimaru accompagné d'Arnaud Desjardin. Ou plus exactement c'est moi qui suis allé les visiter à Chamarande.

J'avais lu les admirables livres d'Alan Watts qui a su faire comprendre les subtilités du Zen aux occidentaux. J'avais lu nombre de livres sur la peinture chinoise qui est la meilleure introduction à cette philosophie japonaise. J'en avais ressenti à chaque instant des échos et résonances personnelles. Il y a même eu un colloque où j'ai pris la parole sur le silence ! Les exercices de méditation m'ont fasciné parce qu'on y prend conscience de ce qu'on est incapable de dire, on y approfondit, on y élargit sa conscience. A côté de cette poésie, de cette peinture, les cultures occidentales paraissent grossières, toutes extériorisées, donc faciles. L'Extrême Orient nous introduit dans l'intime, aux limites de l'inexprimable, des expériences libératrices qui transcendent nos moyens d'expression. Il paraît évident que nous aurons de plus en plus besoin de cette culture qui approfondit, personnalise et mobilise l'imagination. C'est le contre-poison rêvé. Mais comment faire apparaître le sérieux de telles expériences dans une culture pragmatique axée sur des résultats tangibles ?

Je crois avoir compris le rôle du « koan »¹⁷, cette inextricable énigme par laquelle on fait travailler des esprits dociles pendant des années. Il s'agit finalement d'intégrer l'absurde, de se libérer de l'étroite logique qui réduit la connaissance à si peu de chose. C'est un éclatement de l'esprit qui n'est après tout qu'une façon humaine, trop humaine, de comprendre le réel. Alors des barrages s'ouvrent, des digues éclatent de tous côtés et la présence au monde s'ouvre à toute transcendance.

¹⁷ Le *kōan* (japonais et chinois) est une courte phrase ou brève anecdote (littéralement : *arrêt faisant jurisprudence*) absurde ou paradoxale utilisée dans certaines écoles du bouddhisme *chan* ou *zen*. Le *kōan* est utilisé comme un objet de méditation ou pour déclencher l'éveil ou encore pour discerner l'éveil de l'égarement.

La connaissance telle que nous la pratiquons est spécifique à l'homme actuel, à ses possibilités de voir et de réfléchir. Cette connaissance n'est pas la seule possible. Il faut oser la dépasser par l'art, par la poésie, par la méditation, c'est à dire des instruments encore frustes qui nous limitent. Dépasser, dépasser : refrain d'un esprit créateur. Nul orgueil à cela comme le répètent les chrétiens, mais au contraire un sens aigu des limites et de l'impossibilité actuelle d'aller au delà.

Maître Deshimaru n'a pas été remplacé, mais la nécessité s'impose de plus en plus de se réserver au long des jours ces prises de contact avec l'autre réalité qui justifie nos existences.

3.9. L'année « 1968 »

Nous nous sommes trouvés à Yale au moment où se déchaînait dans le monde la folle révolution de mai 1968. Il m'est difficile de dire à quel point ce mouvement de toute la jeunesse m'a bouleversé et probablement transformé en donnant du poids à des intuitions, des aspirations que je sentais en moi sans en avoir compris la portée.

On a beaucoup écrit sur mai 1968, mais je n'ai rien lu qui me satisfasse. Pourquoi ? Parce qu'on écrit des chroniques, des analyses et l'on passe à côté de l'essentiel. Mai 68 a été un réveil, un « revival », une sonnerie de clairon à l'aube quand tout le monde dort. Cela ne relève d'aucune idéologie, les classements sont vains, les instruments pour dire cette réalité sont inutilisables. Les communistes ont tenté de récupérer ces désordres à leur avantage, mais cela n'a pas marché ! Il s'agissait de tout autre chose, apparemment différent selon le pays mais en profondeur unique, homogène. Les gens les plus opposés ont été pris, aspirés par ce puissant appel d'air.

Appel d'air ? Oui, car nous nous sommes brusquement sentis asphyxiés : il fallait briser les fenêtres, laisser le vent s'engouffrer et démolir, parce que ce vent, c'était tout simplement la vie qui voulait se forcer un chemin.

Beaucoup de livres ont paru sur mai 68, mais aucun n'aborde vraiment le sujet : il s'agit de quelque chose d'absolument différent dont les livres ne peuvent rendre compte. Là voisinaient des écologistes qui prônaient le retour à la terre, des naturalistes en quête de la société conviviale, des nihilistes qui voulaient repartir à zéro, des âmes exigeantes, écœurées par la société capitaliste, bref un immense raz le bol, un refus de la vie telle qu'elle est. A ce niveau, réactionnaires et rénovateurs convergent par la violence du refus. Plus question de raisonner, de réformer, de créer du nouveau comme l'exigerait l'Evolution : ce fut une sorte de retour à l'animalité (on faisait l'amour sur les bancs de la Sorbonne), un refus global d'une civilisation devenue asservissante, une mise en cause des lois élémentaires de l'esprit, de la décence, une méfiance à l'encontre de toute philosophie, de toute vérité enseignée, comme si tous les intellectuels de tous les pays prenaient connaissance des préjugés qui les écrasaient. Une gigantesque fugue qui a pendant quelques jours arrêté tout travail et par moments suscité une vraie panique : plus rien ne tenait debout, familles dispersées, unions saccagées... Mais en même temps, c'était merveilleux, tout redevenait neuf, tout était permis. Une crise de société comme il n'y en avait jamais eu ! Si les circonstances sociales et économiques se dégradent de nouveau, on verra sûrement renaître l'ivresse destructrice de mai 68.

J'ai alors mesuré, non l'impact des idées (elles venaient après), mais la formidable puissance de la vie lorsqu'elle se déchaîne. Des chaos analogues ont dû se produire lorsque des barbares ont affronté une civilisation à son déclin. Cela mène à un nihilisme de jeunesse, comme si

L'Evolution prenait un nouveau départ. Une fois de plus, le désordre donne naissance à un ordre nouveau, plus créatif et parfois scandaleux.

Les Eglises ne se sont pas relevées de ce bouleversement. Elles ont raccommodé, mais n'ont pas su assumer les pulsions déconcertantes de l'instinct de vie. Je continue de croire que mai 68 pèse toujours comme une menace sur le monde que nous construisons dans la mesure où ce monde s'éloigne délibérément des conditions naturelles et impose une vie artificiellement conditionnée.

J'étais à Versailles pour je ne sais quelle conférence quand tout s'est arrêté. J'avais déjà choqué au cours de cet exposé en disant que la morale n'était plus de la morale et que les exigences de la conscience prévalaient sur les lois. A Paris, plus de train, plus d'avions. L'aéroport vide. On me dit d'aller voir au Bourget où il y a des vols privés. En effet je trouve un petit avion pour Nice. Nous étions cinq plus le pilote et le voyage (de nuit) m'a vivement intéressé. Aucun aéroport ne répondait, mais le pilote avait en tête une foule de repères. L'aéroport de Nice, dûment requis, a refusé de s'éclairer, mais l'avion avait de bons phares. De retour à La Pinède, je n'ai plus bougé pendant quelques jours, sans électricité, ni téléphone.

Quand je revins à la faculté, je m'aperçus que personne n'avait prévu ni mesuré l'ampleur de la crise. Je me souviens d'une allocution où je disais aux étudiants « Vous n'avez pas pris conscience de l'élan qui vous entraîne, vous réduisez vos désirs à quelques réformes de détail. » Ce n'est pas de réformes dont il s'agit, mais d'une reconversion dont se dessinent encore mal les linéaments. Je sentais bien que les cours magistraux étaient périmés (d'ailleurs inutiles), que les relations avec les étudiants seraient maintenant d'homme à homme, plus du maître à l'élève, qu'il fallait ouvrir les enseignements trop techniques à des problèmes de valeurs, voire de raisons de vivre. Bref que l'universelle emprise de la technique violentait la nature.

Mai 68 a évidemment échoué. La civilisation, menée à mal, a su résister à l'aide de changements profonds. Mais la tyrannie technique n'a fait que croître. Nous nous y soumettons parce qu'elle se déclare rationnelle et qu'elle détient les clés d'un avenir difficile. Mais c'est loin d'être le bonheur. En 1968, les jeunes se sentaient asphyxiés par une société qui semblait figée pour toujours. De nos jours, les techniques ouvrent au lieu de clore, elles créent de nouveau et ce sont elles qui font évoluer la société : il y a moins de blocages, plus d'aventures et moins de préjugés !

La révolte humaniste, quand elle éclatera, prendra de toutes autres formes.

4. LES GRANDS VOYAGES

4.1. La Faculté d'Aix en Provence

Ma nomination à la Faculté d'Aix en Provence, que je dois au doyen Bernard Guyon dont m'avaient rapproché nos études communes sur Péguy, vint encore, en 1958, changer ma vie. Il est ridicule de dire à quel point l'enseignement supérieur accroît le prestige et l'autorité d'un enseignant. Ce que j'ai fait là bas à Aix m'a souvent ennuyé et a dévoré mon temps. Quand on parle d'une œuvre, si l'on est consciencieux, il faut avoir épuisé la bibliographie critique la concernant. Finies les excursions aventureuses qui reliaient Montaigne, Goethe et Gide, il fallait être objectif, informé et prudent. La classe n'était plus une création plus ou moins improvisée, c'était une information toute mâchée, voire ruminée, que les étudiants devaient régurgiter le moment venu... Rien de personnel mais des tombereaux de connaissances que j'étais obligé d'accumuler pendant les vacances d'été. J'apportais ainsi une nourriture prédigérée à des gens qui enregistraient tout passivement. Pas de discussion ou presque. Le temps presse, il faut traiter le programme. On se sent très savant, mais la communication ne passe pas. Je me souviens de cours à 500 auditeurs qui sont restés pour moi sans écho : un vide abyssal. Est-ce là enseigner ? Je tentai de créer une petite académie de poésie contemporaine, rien que pour illustrer mon cours : il ne vint personnes parce que mes textes et mes auteurs ne figuraient pas au programme ! Quant au travail personnel, c'est zéro. Très peu de gens me remettaient des dissertations qui là étaient un exercice indispensable à la réussite à l'examen. Tout cela ressemblait à un théâtre, une comédie que chacun jouait à l'autre, mais cette sorte d'enseignement n'avait, en profondeur, aucune prise. Je le sentais et je n'étais pas heureux.

Je ferais une exception pour les mémoires de maîtrise et les thèses parce que j'avais affaire alors à des personnes vivantes avec qui on pouvait discuter et réfléchir.

Je disposais (oh merveille !) d'un bureau. L'absence de bureau en khâgne est un terrible handicap, l'habitude est prise en France, après avoir fait son cours, de disparaître en hâte pour rentrer chez soi. C'est aux Etats-Unis que la nécessité d'un bureau me devint évidente. On affiche ses heures de réception et l'interview est souvent fort longue. L'étudiant expose ses problèmes, ses projets, etc. On finit par bien le connaître et l'aider utilement, c'est à dire sans le contrarier. Je prétends que si les professeurs de lycée disposaient ainsi de bureaux, l'enseignement redeviendrait éducatif et humanisant. Nous enseignons de telle heure à telle heure, mais ensuite l'essentiel reste à faire et nous l'ignorons. Une machine à enseigner, mais pas un être humain. Il fait son métier de façon étroite, il le fait bien mais il se défile. Recevoir un élève n'est pas de son ressort et peut être suspect. La réforme de l'enseignement devrait prévoir partout (et dès la 4^e) la création de bureaux, l'esprit du lycée en serait métamorphosé. Mes dialogues avec les thésards pouvaient durer des heures et n'étaient comptabilisées dans aucun emploi du temps, mais ce sont mes meilleurs souvenirs de la Faculté.

Je viens de le dire, le titre de professeur de faculté, avec une assez riche bibliographie, a d'énormes effets sur le style de vie. Avant la guerre j'avais pas mal voyagé, mais aux frais de mes parents et j'ai bien conscience de ces privilèges. Après la guerre une pluie d'invitations m'a rajeuni. Ces voyages étaient désormais très différents des autres. Les premiers n'avaient été que

des voyages touristiques. Désormais je retournais à ce que j'avais tant apprécié en Roumanie : un voyage qui atteint de l'intérieur le pays visité. Non plus un album d'images, mais des expériences de vies étrangères. Je ne pensais pas en choisissant le métier casanier de professeur que cela m'entraînerait au bout du monde. Et puis maintenant, j'étais accompagné d'une épouse intelligente, cultivée et les dialogues allaient bon train.

Seul obstacle, les enfants. Ils étaient maintenant sept et avaient absolument besoin de nous. D'où des solutions boiteuses, voyages accélérés, aide d'amis précieux. Je ne crois pas que nos enfants aient souffert de nos absences. Ils s'en sont à peine aperçus.

4.2. Irlande

L'un de mes premiers déplacements fut l'Irlande où un collègue spécialiste de Péguy m'invita à l'université de Cork. J'y suis ensuite retourné trois fois. Le petit avion d'Air-Lingus, avec une charge mixte de marchandises et d'être humains se posa à Cork au fond de la rade (ou fjord) avec une confrérie de pêcheurs à la ligne bien décidés à se nourrir de truites. Nous étions logés dans un petit hôtel paisible où « l'irish coffee » nous mit aussitôt de fort bonne humeur. Notre amie habitait avec un collègue une terrasse dans la ville. Ces femmes étaient heureuses et fières des progrès de leur pays, mais la rancune contre les Anglais demeure vive.

Un jour nous avons participé à un repas celtique dans les ruines d'un vieux château. Musique et chansons d'époque, viande débitée à la hache, danses débridées. Une autre fois on déjeuna à l'entrée d'un fjord dans un restaurant au bord de la mer. C'est là que je découvris le saumon fumé dont je suis devenu friand.

Nos amis possédaient une maison de campagne au sommet d'une colline solitaire couronnée par un enclos sacré pré-chrétien. Personne n'osait s'y promener et le lieu était hanté la nuit par les esprits des morts. Il faisait froid et le feu de « peat » (c'est à dire de tourbe) suffisait à peine. Cette tourbe, on en trouve partout dans les creux, c'est du bois fossile, une sorte de charbon. Il y eut de longues promenades le long d'une côte incroyablement découpée, par des routes étroites où viennent dormir les moutons, jusqu'à Shannon et Limerick. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la sauvagerie de l'océan déversant d'énormes vagues dans une brume d'écume, une mer hostile qui venait battre les vitres du restaurant au fond de Bantry Bay. J'ai aimé cette proximité du grand large : elle ouvre les consciences et les fait pleurer.

Nous devions ensuite nous transporter à Dublin, dans les bâtiments de Trinity College où je devais faire un cours. Une grande chambre avec des fenêtres médiévales. Le matin un gigantesque petit déjeuner transporté dans un chariot, de quoi satisfaire un appétit normal pour toute la journée. Le cours est solennel avec présentation et mondanité. Vers 11 heures, il faut se rendre à la grande salle pour le cocktail : le Xérès rituel. Après quoi tout le monde descend à la salle à manger, véritable nef gothique. Deux immenses rangées de tables dominées au fond par une estrade (trois marches). Le doyen est au centre et présente les invités. Pas de vin, mais une excellente bière. Un lecteur dans une loge lit un texte sacré. Quand le doyen se lève, tout le monde s'en va, les personnages les plus importants étant les derniers. Ces solennités médiévales ne manquaient pas de grandeur. Une bonne leçon de respect qu'il ne faudrait pas renouveler trop souvent, mais dont la fonction éducatrice et sociale est évidente.

La ville de Dublin n'offre guère d'intérêt malgré les lumineuses caresses de la Liffey¹⁸, mais il y a non loin de là un vallon sauvage avec les ruines d'une antique abbaye et ses inoubliables tours rondes dont l'ouverture est à 20 mètres de hauteur et où les gens se réfugiaient à l'approche des barbares. Pour y entrer, on déroule de l'intérieur une échelle de corde. Une chose aussi qui m'a frappé, ce sont les multiples croix celtiques en granit aux carrefours, dans les cimetières, etc. Vestige d'une puissante civilisation qui a produit, comme en Islande, des poètes, des conteurs et surtout des mystiques.

De nos voyages en Irlande, nous sommes toujours revenus émus et touchés, avec une valise pleine de livres.

4.3. Premier voyage au Canada

Bien vite le goût des voyages me reprit. A l'université de Montréal, on me demanda de parler de Péguy et de Baudelaire. L'avion était un Super-constellation qui lançait des étincelles tout au long de la nuit. C'était mon premier voyage transatlantique et la formidable puissance de ces quatre moteurs à hélices m'impressionna. Que les hommes aient été capables de construire un engin pareil me bouleversa. Depuis lors on a fait mieux et personne ne s'étonne plus.

Le Québec était encore à l'âge de Bossuet ! Emprise du clergé, nombre des églises, pullulement des sœurs grises qui servaient de tissu conjonctif à la société, rigorisme d'une pensée conformiste qui paraissait acceptée de tous... sauf par des artistes. J'en rencontrai beaucoup. Toute la création révolutionnaire s'était concentrée dans l'art ; ces audaces m'impressionnèrent, mais les idées étaient figées, intolérables. Quand mon public de soutanes et de cornettes apprit (comment l'éviter ?) que Péguy était viscéralement socialiste, cela jeta un froid. Mais quand j'abordais les Fleurs du Mal, la panique devint assez drôle. Expliquer qu'il peut y avoir de la beauté et de la profondeur dans le vice était un outrage au bon sens, un signe de décadence, la décomposition du Vieux Continent ! Vraiment une curieuse expérience ! J'étais gêné, je fus prudent mais profondément étonné. Malgré l'extrême chaleur de juillet qui me rendait malade, ces étudiants si désireux d'apprendre me changeaient des jeunes saturés et indifférents de France.

J'ai traversé d'immenses forêts dans les Laurentides et je fus invité dans un parc privé dénommé « Seigneurie ». Nuit dans l'immensité silencieuse, petit déjeuner digne d'un smorebrod suédois. Une bonne veillée aux chansons autour d'un grand feu ; dans la journée promenade en bateau à la recherche des nids de castors.

Je découvris là le sirop et le sucre d'érable dont je n'ai cessé depuis de faire une bonne consommation. Le Québec en ce temps là était cristallisé dans un bloc de valeurs qui n'avaient pas bougé depuis trois siècles : une médiocrité historique ! On s'y sentait au XVII^e siècle. Mes collègues de français étaient tous des gens d'extrême droite venus ici précisément pour se protéger des idées et de la morale d'une gauche montante, à leurs yeux destructrice de ce qu'on leur avait appris à respecter.

J'ai retrouvé plus tard le même phénomène en Nouvelle Zélande, pays plus british que la vieille Angleterre, peuplé de gens éperdument attachés à leurs traditions et farouchement hostiles à toute immigration asiatique. Le Québec, c'était encore la vieille France figée et même un peu crispée parce qu'elle sentait monter de toute part la ferveur révolutionnaire, pour

¹⁸ La rivière qui traverse Dublin.

l'instant confinée dans la création artistique, seule manière d'être libre et indépendant. Comme si la création culturelle s'était concentrée dans ce domaine !

Cette orthodoxie étouffante ne pouvait durer. Lors de mon second voyage, la remise en cause était radicale, elle dépassa bientôt les normes françaises encore bien timides. C'était un déchaînement d'excès et de scandales.

4.4. Stanford I et II (1967 et 1970)

En ce temps là, j'écrivais force livres, au moins un par an, quelquefois deux, ce qui m'avait fait connaître Outre Atlantique. Le département de français de l'université de Stanford avait coutume de faire venir tous les ans, en automne, un « visiting professor ». C'était mon collègue d'Aix, Marcel Ruff qui était normalement invité. Un jour il me téléphone : « Je suis fatigué, pourriez-vous me remplacer pour le prochain « term » ? » Pas d'hésitation ! La fonction était très bien dans mes possibilités. Je n'étais encore jamais allé en Californie : je me précipite sur un atlas pour trouver Palo Alto. Je me fais excuser par le recteur pour une brève absence et je pars pour San Francisco. C'était mon premier voyage aux Etats-Unis, j'étais intimidé : un choc culturel. Au lieu de louer une voiture, je pris un taxi (75km) et me fis déposer au seul hôtel du lieu. La prise électrique est différente, le petit déjeuner surabondant. Je loue une bicyclette et j'arrive à l'université ébahi par les bluebirds qui circulent au milieu des eucalyptus.

L'accueil fut correct mais prudent. C'était la guerre du Vietnam, les enseignants étaient farouchement divisés entre partisans de la guerre et partisans de la paix. Au département de français, on ne se parlait plus, on communiquait en déposant des bouts de papiers dans les cases. Ma position était difficile : le grand écart ! Ne jamais parler de politique, se taire. Mon bureau était très agréable, au centre du campus, à deux pas de la bibliothèque et de la cafétéria (excellente !). J'ai toujours été frappé par les facilités consenties aux étudiants dans ce pays : prêt de livres immédiat, concession éventuelle de petits bureaux pour travailler tranquille, ouverture nocturne tardive et plus que tout une fabuleuse abondance de livres en toutes langues. J'ai profité à fond de ces facilités : je n'avais jamais eu tant de livres à ma disposition ! A la Nationale, il faut commander d'avance, les portes ferment à 19 heures, pour emprunter il faut constituer un dossier, pour recevoir le livre il faut tellement attendre qu'on commence un autre travail. Avoir ainsi à sa disposition toute la littérature du monde me rendait fou. D'autant que j'avais le droit d'entrer dans les files et de prendre moi-même les livres qui m'intéressaient. On n'avait pas le droit de les replacer pour éviter le désordre et quand on sortait un livre sans être en règle, un grelot s'allumait et la porte se fermait.

Stanford est un lieu de passage pour intellectuels : mon rôle était de recevoir les professeurs de français invités. C'est ainsi que je retrouvai mon ami Garaudy venu donner quelques conférences qui, dans le contexte, risquaient d'être sulfureuses. Garaudy était un communiste comme je les aime : pur et convaincu. Ancien président des Jeunesses Catholiques de Strasbourg, c'est évidemment par générosité qu'il s'était inscrit au Parti où il devint, étant personnellement philosophe, une autorité en marxologie. Dans nos discussions, il disposait toujours d'un texte adéquat qui liquidait le problème. Plus tard j'ai rencontré Garaudy à Nice dans sa fonction d'apôtre et de missionnaire qui impressionnait ses adversaires. La force qu'exerce la sincérité est incroyable. Sa femme, directrice d'école, était un modèle de conscience professionnelle et de modestie. Plus tard encore, ce grand naïf était devenu musulman, il récitait le Coran et avait épousé une maghrébine. Il lui fallait une foi à laquelle se donner.

Deux ans plus tard, lors d'un second séjour, nous étions plus acclimatés et nous nous lancèrent dans quantité d'excursions. Visite obligée des canyons du Colorado, le grand et le petit, qui sont une fête pour les yeux et une invitation à errer en pays Hopi, achetant des céramiques et essayant d'entrer dans ces mentalités crispées. Ce sont de braves gens que le tourisme est en train de dissoudre... A Las Vegas nous avons fait fonctionner des machines à sous, quatre à la fois et avons été à une soirée « antique » dans le palais de Néron condamné à une très moderne et hautement technique décadence. Les Américains aiment s'amuser comme des enfants, mais ils le font de façon grégaire et sans effort personnel d'imagination, une passivité généralisée où s'accumulent repas, danse, théâtre et musique. : de quoi se sentir gorgé, saturé et peut-être agressé en profondeur. Lors d'un autre séjour nous étions au Standard et je dois avouer que la française Line Renaud apportait un brio qui manquait ailleurs.

Cette année là, nous avons parcouru le Yosemite et les Tuolumne Meadows en poussant jusqu'à Reno. Ces paysages sont très personnels, on les reconnaît tout de suite, le Half Dome appelle le randonneur. Il y a des cascades fines, adorables, des lodges très accueillants. Les séquoias ici vous donnent un exemple de bonheur exubérant.

J'ai beaucoup aimé et révééré les séquoias. Ce sont des arbres exceptionnels, d'abord par la taille, l'énormité des troncs, mais surtout parce qu'ils rayonnent un bonheur de vivre qui fait frissonner dès qu'on les touche. Preuve vivante que la vie est bonne et qu'il faut la pousser à ses limites. Ce sont évidemment des arbres sacrés. Ils invitent à la transcendance. Dans leur voisinage, la pensée de la mort devient impossible. On a creusé un tunnel routier à travers un tronc : c'est une curiosité qu'on oublie vite. Il y a au nord de San Francisco un ensemble de séquoias géants. Quand on les quitte, on se sent rabougri. Dans la même direction se trouve un parc national où chaque séquoia devient une pièce de musée. C'est excessif !

En poursuivant vers le nord, on trouve un cap, Point Reyes, isolé, transformé en parc naturel. Un charmant petit hôtel. Nous y sommes retournés souvent. La mer déroule ses énormes rouleaux mais la forêt en atténue le vacarme... et il n'y a personne. Beaucoup plus au nord, nous avons atteint la frontière de la Californie. Il y a là une station balnéaire, Mendocino, où un récif atténue la houle.

Toute cette côte ouest est hostile : la mer est très froide (courant de Humboldt), les falaises presque ininterrompues, ce qui entretient une brume d'eau salée qui rafraîchit et égalise l'atmosphère. Je suis resté longtemps à Big Sur pour m'émerveiller du courage de ces véritables cavaliers de la mer qui chevauchent des montagnes d'eau. Il faut se lancer avec la planche dès le retrait de la vague précédente pour se trouver prêt à affronter la paroi verticale, luisante, écumeuse de la suivante. On avance à plat ventre en ramant avec les mains. Quand la passe est franchie, le calme devient majestueux, le Pacifique mérite son nom. Le retour est encore plus périlleux, à la crête d'une vague qui domine de 15 mètres la plage vers laquelle on se précipite. Je n'avais jamais vu un pareil déploiement d'adresse, de force et d'audace. Cette côte inhospitalière est assez déserte, mais quelques originaux ont bâti de poétiques villas sur d'énormes écueils où la houle se déchaîne. On les atteint par des ponts privés. Ce sont sûrement des solitaires amoureux d'une nature extrême, souvent furieuse, perpétuellement agitée, projection émouvante d'une certaine philosophie. C'est là qu'habitait l'inventeur du Primal Scream¹⁹, un hurlement libérateur, excellent remède contre le stress des grandes villes.

¹⁹ Probablement Dr. Arthur Janov, one of the world's leading psychologists and author of 11 books, including the international bestseller, *The Primal Scream* and his newest book, *Primal Healing*, published in November 2006. He is the Founder and Director of the Primal Center in Santa Monica, California. He has been elected to the Academic Hall of Fame of Clairmont Graduate University.

La côte jusqu'à Carmel est pleine d'attraits. Les lions de mer sont assoupis, image d'un bonheur d'innocence. Une belle forêt qui tranche sur la steppe du nord où nous avons trébuché sur un serpent à sonnettes. Le chef d'œuvre c'est Carmel et le lieu de séjour c'est Pine Inn, tellement perdu au milieu des pins que nous avons de la peine à le retrouver de nuit après une promenade sous les étoiles. Il faut dire que le maire, écologiste, coupe l'éclairage public après 21 heures.

La côte est parsemée, à peu près tous les 40 km, par les anciennes missions fondées par des moines espagnols avant l'arrivée des américains. Ce chapelet de missions montait vers le nord à la rencontre des colonies de pêcheurs russes presque jusqu'à Seattle. Ces missions ont été souvent conservées. Celle de Carmel est peut-être la plus séduisante, mais celle de San Francisco, point d'origine de la ville, a aussi du charme. On s'y trouve renvoyé en plein XVI siècle au temps des Cap Horniers.

Quand on retrouve Stanford, la tentation est grande d'affronter la haute montagne, celle qu'ont franchi les pionniers venus de l'est. C'est une montagne usée, érodée, parsemée de lacs sauvages et boisée de mélèzes. J'ai évoqué plus haut les Tuolumne Meadows et la route de Rino. Plus au nord, il y a le grand lac Tahoe avec les célèbres stations de ski qui l'entourent. Dans l'auberge où nous étions descendus, il y avait une longue liste affichée de définitions de la sagesse indienne. Ces peuples n'étaient pas sauvages, mais profondément humains. Ils avaient beaucoup réfléchi sur la vie. Le film « Danse avec les loups » transmet une vérité. Les Hopis étaient des artistes : ils continuent à fabriquer de belles céramiques. Ces premiers peuples d'Amérique m'ont toujours intrigué. Répandus autour du canyon du Colorado, ils m'ont plus intéressé que le canyon lui-même. Mais dire cela est pédant : le canyon est une fête de couleurs et une indéniable splendeur. Il y a aussi dans ce pays compliqué des maisons au fond de lacs entourés de falaises : on n'y accède qu'en bateau. Ces demeures m'ont fait rêver.

Ce sont de très belles montagnes encore à demi sauvages. Je les traverserai plus tard en allant à Vancouver.

4.5. Brésil, Recife, 1968 (16 septembre – 20 octobre)

Je me demande si de tous nos voyages ceux dont nous gardons le meilleur souvenir ne sont pas ceux qui m'ont fait découvrir le Brésil. Et ce ne sont pas les paysages, le climat, la beauté des sites qui nous ont émus, c'est surtout la chaleur de l'accueil, l'atmosphère d'intimité, presque de famille qui s'établit aussitôt. On se sent vite chez soi dans un pays pareil, on a envie d'établir des relations durables, d'y lier des amitiés et, même, assez curieusement, de se mettre au service des autres pour les remercier.

Le premier voyage nous débarque à Recife, grande ville inondée d'eau boueuse dans un océan de canne à sucre. Le sucre a causé ici de la richesse et bien des malheurs. L'esclavage n'est pas loin : on voit encore la *Casa Grande*, la maison du maître sur les collines et les misérables huttes des esclaves. On y voit les fers dont ils étaient entravés comme des animaux. Il y a même dans les immenses estancias une atmosphère tenace de tristesse. Un petit train à voie étroite charge les cannes et les conduit à l'usine où le jus est hissé au plus haut du bâtiment. Puis d'étage en étage, le jus s'épaissit, devient marron tandis que les déchets entretiennent les chaudières perpétuellement fumantes. Vient enfin un système de filtration qui fait passer la pâte de sucre au blanc. Mais rien ne vaut la sève directement extraite.

Nous habitons un excellent hôtel au bord de la mer. Un ascenseur conduisait directement sur la plage où l'on pouvait dès l'aube prendre un bain presque tiède. Nous logions au 3^{ème} étage où les moustiques ne montent jamais. Tout au long de la nuit soufflait l'alizé : une caresse douce qu'ils appellent là bas le baiser des filles du ciel. Un tel climat entretient la gaieté, voire la gentillesse. Nous étions servis comme des princes avec le sourire mais sans obséquiosité. Il y avait un magnifique indigène au nez busqué, un port de grand seigneur qui a beaucoup frappé Marinette. Difficile de dire le charme de ces nuits sous les tropiques, le murmure de la mer, la caresse des alizés.

La fenêtre sur la plage permettait d'observer le départ et le retour de ces étonnantes embarcations faites de 3 ou 4 billots de balsa. Une sorte de petit radeau avec un mat et une caisse remplie de cordes, filets, lignes à pêche. Le départ est spectaculaire : il y a d'énormes rouleaux qui remontent loin sur la plage. Il s'agit de profiter d'une vague pour se lancer, avancer à force de pagaies jusqu'à la déferlante suivante. Au-delà c'est une mer d'huile. Ce bateau primitif a une très jolie allure avec sa petite voile latine.

On passe dans ce pays des heures exquises de plénitude qu'on ne rencontre plus en Europe. Les soirées sont douces, on les prolonge avec plaisir. S'étendre sous un cocotier au bord de l'eau, à l'heure où se lance l'alizé, suffit pour justifier l'existence. Un verre de Batida, cette eau de vie de sucre complète la béatitude.

Je n'oublie pas cette soirée sur la plage en compagnie du président de l'Université et de ses amis. Le jeune président chantait en s'accompagnant de sa guitare et tous reprenaient en cœur. Le frisson incessant des feuilles de cocotiers rythmait le temps. Non loin de là, on avait étalé sur une couverture une charge de graines de café qui finissaient leur journée en rendant sous forme de parfum les caresses du soleil. Ce sont des lieux où le seul contact avec les choses rend heureux.

L'immense cordon littoral qui s'étend jusqu'à Bahia n'est qu'une langue farcie de cocotiers au bord d'une mer cajoleuse, avec des lagunes solitaires où l'on oublie tout. Le hamac symbolise cet abandon de soi à la caresse des choses. C'est l'âme du Brésil qui entrouvre ses secrets. Mer enjôleuse mais aussi féconde : pour le dîner chez nos amis, nous sommes allés le soir acheter des langoustes. Elles pullulent, les fonds sont plats et peu profonds : c'est le paradis des langoustes.

Nos amis habitaient Olinda, à 5 km de Recife, une cité jardin sur la colline. « Oh linda, se seraient écriés les premiers pionniers, qu'elle est belle. » Le seul ennui c'est, comme en Jamaïque, l'audace des cambrioleurs. On vit sous un vaste grillage qui englobe le toit de la maison car il est trop facile de déplacer des tuiles et de percer le plafond.

Cela n'empêche pas les gens d'être heureux, toujours prêts à chanter, à jouer, à conter des histoires. Il y a des peintres, des poètes à foison dont les œuvres sont naturellement spontanées, gens cultivés mais sur un plan ludique car le sérieux n'est pas leur fort. Le secrétaire de l'Alliance Française donne toutes sortes d'exemples. Ainsi on veut évoluer son salaire en lui demandant de rester plus longtemps au travail, refus immédiat, ce serait le priver du bonheur de vivre ! Rapprochez cela de l'avidité d'un américains et vous avez le secret de l'indifférence aux liens de ce monde de la sagesse brésilienne. A quoi bon travailler plus dans un pays où la terre féconde regorge de sucre, d'ananas, etc. Vivre des sèves de la terre n'est-ce pas suffisant ? Aussi on ne s'intéresse à la cultiver que pour les jouissances qu'elle procure : jeux de l'imagination, expériences du cœur, etc. Mais dans la mesure où la culture est un combat contre l'absurde et une savante explication du monde elle devient ennuyeuse et inutile. Mieux vaut aller peindre, composer des poèmes et chanter la vie.

Cela frappe quand on visite (de nuit) le marché aux légumes de Sao Paulo. Les japonais y règnent. Ils ont mis de l'ordre. On traite en silence des tonnes de marchandises qui viennent de la banlieue, elle aussi aux mains des japonais. Ce n'est plus le Brésil. L'activité est frénétique, tout se passe en silence. On dit que c'est le plus grand marché du monde : une réussite, un modèle d'efficacité et d'organisation. Mais cela se passe dans un autre monde qui ressemble terriblement au nôtre. Comment superposer cette redoutable machine avec le bonheur de vivre dans un de ces hameaux qui bordent les lagunes près d'Aracaju ? On y pêche sans hâte, on y cueille tous les fruits et s'il y a trop à faire, le hamac tout proche est un bon refuge.

Le hamac épouse les formes du corps, il tient les pieds à la hauteur de la tête, on y prend la position fœtale. Il réagit au passage de l'alizé, il vous calme les nerfs. Il est très mal commode si l'on se sert d'un ordinateur, même pour écrire. On peut certes y lire le journal, mais un livre savant vous tombe vite des mains. Les civilisations du hamac n'ont rien inventé, elles n'en avaient pas besoin. Mais elles ont un bonheur allergique de l'ennui, un bonheur végétatif fait d'un demi-sommeil. Bonheur exaspérant pour les actifs que nous sommes, mais philosophiquement indiscutable parce qu'il exprime la voix même de la nature, principe de base chez Epicure.

Caruaru est assez loin de la côte, dans ce Nordeste désertique où la pluie se fait rare. C'était un jour de foire, des paysans avaient attaché leurs mulets dans le parking spécial avec un numéro et un cadenas pour chaque bête. Immense marché : l'espace ne manque pas. Au coin des rues, des attroupements pour écouter chanter un poste de radio ou suivre la narration d'un conteur. On trouve le Nordeste triste bien que ce ne soit pas vrai des habitants, certes pauvres mais toujours gais. A Caruaru nous achetons un ensemble de statuette en terre cuite qui représentent des pauvres sans terre en route vers je ne sais quel exil. C'est le thème de la Retirada qui a marqué le pays. Rien de triste, l'un porte un porcelet, l'autre un sac de miel ou un bébé, un chien les suit. Art naïf qui évoque le tragique avec humour.

Visite à Dom Helder Comara. Il est évêque mais il est loin de son palais épiscopal dans une petite case remplie de paperasses. Il parle français. « Oui, me dit-il, il y a trop de misère ici et trop de patience. On parle de la bombe atomique : elle n'éclatera jamais, mais bientôt éclatera la bombe de la misère. Ce peuple n'a pas pris conscience de son sort, il ne réagit pas, il est résigné. Notre tâche est de l'éveiller. Venez ce soir à 8 heures sur la place de l'indépendance. »

Nous y allons. L'évêque a monté une troupe d'acteurs bénévoles, une scène est dressée dans la pénombre. La pièce commence, mais est-ce une pièce ? Chaque personnage incarne un type de population : un paysan, une mère de famille, un colporteur, etc. Ils discutent et racontent ainsi leur vie quotidienne. L'un se plaint de n'avoir plus d'argent pour son loyer, l'autre a cassé un biberon et c'est devenu une catastrophe. Les auditeurs participent intensément : ce n'est plus une représentation, c'est leur propre vie dont ils prennent peu à peu conscience. Des gens pleurent, d'autres lèvent le poing, la plupart, comme honteux, baissent la tête. Je n'avais jamais encore perçu aussi nettement la facture originelle du théâtre : rejouer la vie réelle afin qu'on puisse la distancier, l'objectiver et ainsi la juger... C'est le jeu même de la conscience. Le théâtre conscientise, il projette un dehors que l'on ne perçoit que vaguement. Il redresse l'homme couché sur son destin. Le spectacle l'a rendu actif : au lieu de subir en silence, le théâtre a exacerbé ses résistances et en a fait un homme. Le théâtre, c'est la conscience qui s'éveille.

Quelque mois plus tard, la troupe formée par Dom Helder Comara était dissoute. Il ne faut pas laisser le peuple prendre conscience de sa condition. Le théâtre donne trop à réfléchir.

Je suis allé donner des conférences dans des bleds perdus. Nous sommes allés par exemple à Maceio et plus au sud à Aracaju. En ce temps là, la France entretenait des instituteurs chargés de cours dans les lycées : quel destin pour un instituteur que d'aller vivre là-bas au bord des lagons, au milieu des cocotiers ! Je ne sais si ce genre de service existe encore, mais je m'étonne qu'aucun de ceux qui ont occupé ce genre de poste ne nous a raconté son expérience. On y va de Recife par un petit avion quotidien qui se pose dans un champ en klaxonnant pour éviter tout accident. On prend son billet à bord. C'est une sorte de tramway, mais faute d'équipement de vol de nuit, il faut coucher. Coucher dans les plus poétiques maisons d'instituteurs de la planète. Maceio : une longue lagune qui longe la mer, quantité de cygnes et de canards. Quelques pêcheurs, chacun dans son île et une somptueuse forêt de cocotiers dont les racines plongent dans l'eau. Des paysages à couper le souffle. Aracaju est tout pareil, à part les coqs qui dès l'aube jouent de la trompette à travers le village. Et partout la même bonne volonté, le même bonheur de vivre.

Le départ de Recife fut un déchirement égayé par un somptueux banquet et la promesse de revenir bientôt. On sème ainsi partout des grains d'amitié qui n'ont pas le temps de germer.

La suite du voyage relève du tourisme : on ne peut pas s'arrêter partout et faire connaissance avec la réalité vivante derrière le décor. Ce que j'ai apprécié le plus au cours de ces voyages, c'est la possibilité d'établir des liens grâce aux collègues et aux élèves et de percer ainsi ce voile de curiosités superficielles dont un certain tourisme aveugle abrutit le voyageur. Au lieu de faire connaître la vie des hommes, le tourisme ne retient que les exceptions et crée une réalité artificielle.

Nous avons quitté Recife avec regret pour faire connaissance avec le Brésil des cartes postales.

Ce fut d'abord Bahia (ou plutôt Salvador à l'entrée de l'immense « baie de tous les saints ») là où atterrirent les premiers explorateurs. Cette ville merveilleuse est à deux étages : il y a la ville basse qui est un port animé. On communique avec la ville haute par un ascenseur. Il y a plus d'églises que de jours dans l'année, toutes plus dorées et peinturlurées les unes que les autres. Mais la plus belle, celle des Franciscains, l'emporte sur toutes les autres par ses dorures et décors baroques. En ouvrant la porte, on entre dans un écrin de pierres rutilantes. Cet art surchargé et sans goût atteint ici un sommet et cela, malgré tout, impressionne. Mais ce que j'aime à Bahia, ce sont les pauvres ruelles en pente raide où les gens s'entassent à l'abri des océans et des forêts vierges, dans des sortes de villages improvisés où tout le monde s'entraident et se connaît. Les environs sont adorables : d'immenses lagunes où se reflètent les cocotiers, plages de sable fin que la ville n'a pas encore polluées, mais surtout le bonheur de vivre qui se lit sur les visages. Il y a encore des ânes dans les ruelles mais pas d'autos : que faire d'une auto quand on n'a pas à fuir la ville ?

Quelque part sur la côte, je suis tombé sur un solitaire, un français, qui avait bâti une hutte au pied d'un cocotier, non loin d'une falaise où les premiers explorateurs, des hollandais, avaient gravé une inscription. Ce vieillard avait bourlingué sur toutes les mers. Il avait enfin jeté l'ancre dans un coin solitaire. La nature lui fournissait des fruits. Il ne sortait guère de son hamac. Notre visite impromptue lui a visiblement fait plaisir, mais il n'a posé aucune question sur les événements du monde dont il ignorait tout. Il était entré en léthargie dans un climat et une végétation exubérante. Il n'avait besoin de rien et ne regrettait rien. Il ne lui manquait que de quoi recoudre son hamac. Je me suis demandé si des aliments trop doux dans un paradis de fruits toujours mûrs ne risquaient pas de déliter la conscience et d'abrutir par excès de facilité.

Ce sont les gens du Nord qui ont inventé la civilisation du travail. Ce sont les moteurs de la civilisation : on s'en passerait volontiers !

Nous étions dans un excellent hôtel qui servait une copieuse « feijoada ». Il y a mille façons de préparer des haricots secs, ici c'est devenu un art. Il faut les accompagner d'une poudre blanche de racines de manioc. Après dîner on nous invite à une séance de « Capoeira ». C'est une lutte impressionnante née de l'expérience des combats d'esclaves, un affrontement mortel devenu un chef d'œuvre de mouvements. Il y a là un souvenir des anciens jeux de cirque. Avec un verre de « batida », c'est à dire d'alcool de canne et de citron, le spectateur ne sont plus le temps passer.

Il ne faut d'ailleurs pas se bercer d'illusions : il y a ici comme à Sao Paulo un syndicat de tueurs à gage qui a téléphone et pignon sur rue. L'assassinat est une nécessité quand la police renonce, il faut s'y faire. Cette société alanguie par les hamacs et la vie facile a un inévitable fond de violence. Les urubus, ces vautours carnivores, planent partout dans le ciel à l'affût d'un cadavre. Mais le ciel est toujours aussi bleu.

Rio, son golfe, son pain de sucre et le mont Corcovado où se dresse la célèbre statue du Christ Rédempteur. Ville immense et complètement désorganisée. Composée de multiples parties, d'anses, de collines sauvages, de favelas et de beaux quartiers, tout cela lié par des tunnels ou des ferries. Inoubliable coucher de soleil à bord du ferry de Niterói, étouffé par une foule bavarde, exubérante alors que la mer passait du rouge au violet. Au coucher du soleil la peau des négresses est mordorée et la lumière rouge s'attarde longuement sur un épiderme crépitant de fine sueur. On est loin des compressions du métro. Ici la beauté résiste à tout, même à la misère des favelas.

Le séjour à Sao Paulo était pris en charge par l'Alliance Française qui occupe dans cette immense ville un vaste bâtiment d'enseignement dont le directeur est un personnage important. A l'époque (1968) ils avaient plus de 7 000 étudiants. Les circonstances politiques se sont mises en travers et mes cours sont suspendus. De la fenêtre de notre hôtel, nous avons vu défiler une foule de jeunes avec calicots et hurlements adéquats. Mais à la différence des défilés français, ils étaient suivis par des automitrailleuses impressionnantes.

De cette ville formée de sept ou huit vastes estancias dont on retrouve encore la trace du plan, j'ai surtout retenu la visite au Butantan et du plus grand nombre de serpents qu'on puisse voir. A l'extérieur une série de cages où se love entre autres un petit serpent rose dont la morsure est mortelle ! Ce pays regorge de serpents de toute espèce. A l'intérieur des squelettes admirablement nettoyés qui donnent une idée de la complexité des colonnes vertébrales. Un laboratoire attenant recueille les venins dont on tire une foule de remèdes. Nous avons passé des heures à regarder vivre ces bêtes qui sont souvent d'une beauté, d'une richesse de motifs, surprenante. J'ai eu honte d'avoir eu horreur des reptiles. Comme toujours quand on voit la réalité de plus près, elle devient merveilleuse. Tel cet anaconda de 20 mètres, diamètre d'une cuisse d'homme, bête inoffensive parce que géante. Mais quand on l'irrite, elle vous saisit dans un embrassement furieux et vous brise le corps. Oui, la peau de cette terrible bête était une merveille, d'une incroyable délicatesse de dessin. Par contre, je n'arrive pas à poétiser les iguanes, peut-être faute de s'y être habitué. Car l'habitude joue beaucoup dans le jugement esthétique.

Ce besoin esthétique est mystérieux et devrait retenir l'attention. C'est un avantage biologique qui joue dans la reproduction, mais d'où provient-il ? Et pourquoi le monde est-il beau ? C'est à mon avis une question métaphysique qui ne sera jamais résolue : là se manifeste quelque chose de surnaturel.

Après Sao Paulo il fallait aller à Brasilia, ville entièrement artificielle, bâtie sur le Mato Grosso en pleine garrigue. Un barrage serait la cause la naissance d'un lac (d'où plage, club nautique et belles villas). En fait la grande ville est schématisée par un avion : la longue carlingue est formée d'une autoroute bordée de routes secondaires qui desservent des quartiers allongés où l'on trouve une ligne de résidences auxquelles on accède par des garages souterrains. Chaque résidence comporte une rue piétonne avec magasins, club de golf, tennis, petits jardins, bureaux de services publics (poste, téléphone, etc.), mais aussi église et cinéma.

A l'est de cette immense carlingue se déploient deux ailes : l'une est divisée en quartiers d'affaire, résidences de médecins, dentistes, notaires, etc. L'autre est une vaste avenue perpendiculaire où ont été installés les ministères. Les ambassades sont au bord du lac. Les ministères se reflètent dans des miroirs d'eau. Certains ont même l'air d'être sur pilotis.

Reste le centre névralgique, là où les ailes croisent la carlingue. On a centralisé à cet endroit une gare d'autobus en partie souterraine et dissimulée par des rideaux d'arbres. C'est aussi là que Niemeyer a construit son étrange cathédrale. Partout dans cette ville règne l'angle droit et la rassurante verticalité. Seule la cathédrale risque la volute, l'ovale et l'élan vers le ciel. Pour y entrer, il faut descendre par un tunnel sous le niveau d'une couronne d'eau qui entoure le monument. On émerge alors au centre rayonnant de volutes de béton qui, toutes, se rejoignent en hauteur formant une couronne. Entre les volutes, des vitraux transparents laissent la nature présente. Tous les éléments sont réunis : la Terre mère, l'eau purificatrice, la lumière qu'aucun mur ne vient interrompre. Quand on passe des longs établissements civils à cette étrange couronne de béton, couleur orange, ouverte sur le ciel, on abandonne la raison pour la poésie, le rationnel pour la transcendance, l'évidence pour l'espérance. C'est le seul bâtiment « inspiré » dans cette grande ville conditionnée par la logique. Le contraste est saisissant et la complémentarité évidente. C'est une ville faite à la mesure de l'homme. Les espaces sont immenses, il n'y a jamais ni presse, ni engorgements. On sait où sont les coiffeurs, les médecins, les fournisseurs. D'immenses étendues de terre vierge sont à portée immédiate de voiture et le lac adoucit l'atmosphère.

Pourtant dans la proche banlieue s'est formée une énorme favela avec ses ruelles malpropres, ses huttes misérables et ses lupanars. Les habitants de la ville noble y vont pour s'amuser, pour y retrouver la fécondité et le plaisir du désordre : il est saisissant de constater que la ville la plus rationnelle du monde a besoin d'un quartier chaud, un quartier ludique, un lieu de détente. A l'origine, c'est là qu'habitaient les ouvriers... et la pègre. Preuve que le rationnel n'est pas satisfaisant. On ne peut vivre dans les casernes que le régime soviétique a bâties en Russie sans éprouver une frustration qui peut aller jusqu'au dégoût. C'est la maladie de nos banlieues.

Il m'est impossible de dire ce que m'a apporté le Brésil. Une façon d'envisager la vie, un fond de confiance dans l'existence et surtout l'infinie variété des sociétés humaines. Elles diffèrent en tout mais convergent dans la conviction que le bonheur est à portée de main. Il n'y a pas de peuple plus facile à gouverner car il se contente de l'essentiel et que le climat est idéal, même dans la dessiccation du Nord et l'humidité des Amazones. Les gens vivent sans souci, confiant leurs inquiétudes religieuses à une profusion de sectes qui rivalisent d'optimisme. S'il est un pays heureux, c'est bien celui-là !

4.6. Brésil, Porto Alegre, 1969 (25 août - 4 septembre)

Nous voilà au départ pour un tout autre Brésil, celui du Sud (Rio Grande do Sul) peuplé de colons allemands, au climat froid. J'ai vu un pingouin manchot sur la plage et une végétation pauvre : c'est un Brésil austère comme les araucariens qui y pullulent. La paresse ici n'est pas de mise. Les Allemands venus sous Guillaumes II ont souvent gardé leur costume vert avec col de velours et plume au chapeau. Ils parlent bavarois et fabriquent de la très bonne bière.

Porto Alegre est une ville sans charme entourée de lagunes. Une immense langue de terre qui descend jusqu'en Uruguay la sépare de la mer. C'est une ville active : même les arbres qui bordent les rues sont utiles ; ce sont des kapokiers. L'université est neuve et les étudiants sont avides et sérieux. On y discute ferme de questions économiques et politiques brûlantes. On s'y montre au courant des grands problèmes et les gens s'engagent dans des partis plus ou moins révolutionnaires. C'est vraiment un autre Brésil.

J'ai peu visité les environs faute de temps. Ils manquent d'attraits. Ce sont tantôt des forêts d'araucariens et de fougères arborescentes, peuplées de tatous qu'on aperçoit à la tombée du jour, tantôt des clairières plantées d'arbres fruitiers ou des collines couvertes d'hortensias. Mais ce qui domine, ce sont d'immenses paturages : il y a dans ce pays trois fois plus de vaches que d'êtres humains. On sent la proximité des gauchos d'Argentine. Il y a une odeur de cuir dans les rues. Mais c'est le souvenir de la vieille Bavière qui prédomine : j'ai visité Novo Hamburgo d'où l'on exporte des chaussures. Le repas arrosé de bière était fait d'excellente charcuterie. Quand on parle allemand, les gens sont heureux : la résistance de cette ancienne culture dans une ville portugaise est émouvante.

J'ai parlé de cela avec Erico Verissimo qui achève sa vie sur une colline où il a rassemblé une véritable bibliothèque. Poète, romancier, il connut plus que les autres le choc des cultures. C'est une expérience pénible parce qu'on se cherche soi-même, on n'arrive pas à prendre racine dans sa propre vérité. Il faut dire que les Bavarois et les Brésiliens ont du mal à fusionner : les Bavarois savent qu'ils sont une infime minorité, mais précisément à cause de cela, ils aiment se rendre inassimilables.

En somme le Rio Grande do Sol ne m'a guère séduit. J'ai trouvé ce pays triste et sans grand charme. J'avais hâte de le quitter.

J'avais prévu un retour par l'Argentine et le Pérou, mais la date du mariage d'Anne-Marie a précipité ce voyage.

De Buenos Aires j'ai évidemment gardé le souvenir d'une ville immense. Le Rio de la Plata est encore plus large que je ne pensais. Mais j'ai aimé le quartier central avec ses rues piétonnes où la vie urbaine se poursuit tard dans la nuit. Magasins ouverts et animés, restaurants illuminés et là aussi un bonheur de vivre, un air de fête permanente.

La traversée des Andes jusqu'à Lima fut excitante. Un immense lac de sel éblouissant m'a intrigué. Il est presque aussi vaste que le Titicaca, mais le sel le rend d'huile. La route de l'aéroport à Lima passe en bordure de misérables huttes sans eau et grouillant de gens qui semblent résignés à une vie impossible. Par contre le quartier Miraflores avec ses parcs privés et ses beaux jardins donne une idée des richesses cachées derrière ces décors affligeants. La Plaza Mayor est une belle place entourée de bâtiments administratifs de type colonial ancien (balcon ajourés, patios, etc.). Mais l'intérêt du séjour se rencontre au musée du Pérou : des statues, des objets en or massif vestiges de ce qui émerveilla les soldats de Pizarro dont ils remplirent leurs galions. Il y a aussi le musée des tissus merveilleusement bien conservés grâce à la sécheresse. Certaines étoffes funéraires du IV^e siècle apparaissent comme neuves. Dans la cave du musée,

c'est un plaisir de caresser une vigogne toute blanche, une des plus charmantes bêtes de la création.

Ce qui déçoit, c'est le bord de mer : une eau glaciale (toujours le courant de Humbolt) et un rivage volcanique tout noir. Dans cette ville il ne pleut jamais, mais il règne en hiver un brouillard tenace qui assombrit l'existence. L'eau vient de torrents captés dans les Andes dont les pentes raides s'affirment dès qu'on s'éloigne de la ville. Ce fond de sécheresse est universel et attristant. On comprend que les Incas aient préféré vivre en montagne, à Cuzco, où la nature est plus avenante. Cette bande côtière désespérément sèche n'a été habitée qu'il y a longtemps quand le climat était différent. Le désert actuel est semé de villes mortes et de tombeaux (cf la civilisation de Chavin, 800-200 av. J.-C).

Pour revenir de Lima, le plus court était de passer par la Colombie et le Venezuela. Mais il faut d'abord survoler pendant des heures cet océan de verdure grise que traverse le courant d'eau jaunâtre de l'Amazone. Impression de panique : si par malheur l'avion était obligé de se poser là en bas, quelque part ! C'est bien pire que de survoler le Pacifique.

Après Lima où on étouffe, Bogota a un petit air de montagne, on respire mieux à 2600 mètres et l'on se hâte d'acheter un chandail de laine pour se tenir chaud. Mais dans ce pays de montagnes déchiquetées, on comprend que le banditisme soit endémique. Les maquis entretiennent les maquisards.

L'escale à St Jean de Porto Rico vous fait retrouver la chaleur des tropiques. Mais dans quelques heures, je vais me retrouver à Nice, au milieu des préparatifs du mariage d'Anne-Marie et de Guy.

4.7. Yale (1969)

Un autre séjour aux USA se profilait à l'horizon, sur la côte est cette fois. Henri Payne, à force de ténacité, avait réussi à faire de Yale le centre de recherche en littérature et civilisation française le plus réputé du Nouveau Monde. Les gradués, qui y étaient difficilement admis, étaient sélectionnés sur dossier. Il fallait avoir vraiment brillé dans d'autres universités. Le résultat était probant : je n'ai jamais eu, même en France, des étudiants plus vifs, plus intéressés et plus créatifs. Beaucoup, me proposaient des recherches personnelles pointues. J'en ai conservé d'excellentes. L'inconvénient c'est que ces jeunes m'ont aussi fait beaucoup travailler, mais j'ai l'habitude et la bibliothèque, une véritable nef de cathédrale, m'était ouverte.

Yale est une ville dans la ville de New Haven. On nous avait réservé un appartement à l'entrée de Yale, avec un super-marché à proximité. Ce n'était plus du tout l'atmosphère méridionale de Californie. La cafétéria était austère, le Faculty Club un peu guindé. Mon bureau donnait sur la cour intérieure de style ogival où un magnifique beffroi carillonnait les heures. D'ailleurs tous les jours à 17 heures, le carillon faisait entendre des fragments de musique classique. Cela a une influence apaisante sur les esprits. Au département (qui occupait tout un édifice), il y avait plusieurs professeurs invités. On déjeunait ensemble et l'on s'instruisait réciproquement.

Yale comporte un excellent orchestre étudiant, un musée (biologie, animaux, dont un gigantesque dinosaure, éthologie, etc.). Il y avait de nombreuses conférences que j'étais maintenant en état de comprendre. J'y ai rencontré Yvan Illitch. Le journal que publiait l'université était nettement plus intéressant, moins tapageur, que ceux de Stanford et de Berkeley.

L'hiver est arrivé et nous avons gelé ! Certes mon bureau, l'appartement, etc. étaient surchauffés avec des radiateurs à vapeur (il fallait ouvrir une fenêtre pour respirer), mais au dehors, malgré la pelisse ramenée de Bucarest et autres fourrures, le froid était piquant, les rues glissantes et les promenades impossibles. D'ailleurs peu de choses à voir : New Haven est une ville industrielle sans intérêt.

Par contre New York par le train était à 40 minutes. On débarquait à Grand Central juste sous l'hôtel Commodore (maintenant détruit) et l'on se trouvait à la 42^e rue, au centre palpitant de la ville. Là il faut se faire au gigantisme : on s'habitue vite, on trouve normales les falaises de béton qui masquent le ciel. On s'habitue aussi aux très commodos lignes de métro. La vie est facile à condition de disposer de dollars. Concerts au Rockefeller Center, musées (Guggenheim, etc.), excursion en bateau (le tour de Manhattan) et, parfois, de bons restaurants. Nous avons fait la connaissance, je ne sais plus comment, de J.Servan Schreiber avec qui nous avons beaucoup sympathisé.

Il y a eu à la fin de notre séjour (nous sommes restés là un mois) une formidable tempête de neige. Sur la grand route de New Haven, quatre chasse-neige travaillaient de chaque côté. Il fallait en suivre un de près sinon on se retrouvait égaré dans une blancheur sans repère. A New Haven un chasse-neige spécial ramenait les gens chez eux, mais il vaut mieux ne pas sortir de chez soi. Comment faisaient les indiens dans leurs tipis de peau ? Sans doute dormaient-ils comme des ours assoupis par le froid ?

Lors d'un autre séjour, New York était devenu « unsafe ». Il fallait prendre un taxi pour aller et revenir du théâtre. Les cambriolages se multipliaient et des gardes privés surveillaient la maison. A l'université en ébullition, les étudiants mettaient le feu à la bibliothèque de la faculté de droit. Des manifestations intempestives empêchaient les cours : c'était 1968. Ce fut parfois impressionnant.

4.8. Nouvelle Zélande (1974)

En Nouvelle Zélande, le club des professeurs de français a pris l'habitude d'inviter tous les ans à ses frais un enseignant français. Leur choix en 1974 tomba sur moi. C'est un programme très étudié et fort agréablement organisé ! Une semaine dans chacune des six universités du pays, avec les week-ends libres pour le tourisme. Après ce genre de tournée on connaît à fond le pays ! Nous avons toujours rêvé de ce lointain pays sans jamais imaginer que nous pourrions un jour le voir de près. En fait ce fut un tour du monde. Première étape à Papeete. Nous n'étions jamais allés en Polynésie : ce fut un choc, un émerveillement. L'exubérance de la végétation, l'abondance des fleurs de toute espèce, tout suggère une sorte de paradis végétal. Et puis la population : les Polynésiens ont l'air gai, heureux, détendus. Sans oublier un délicieux repas cuit dans le sol préalablement chauffé avec des pierres brûlantes et recouvert de grandes feuilles de palmier, ni le vertigineux « hula » qui vous arrache à la terre.

Auckland, quand nous y étions, était encore une petite ville semée de volcans éteints. Mais de là un hydravion nous a conduit dans un endroit magique, la Bay of Islands. Des îles à profusion où l'on n'ait pas gêné par les voisins, où poussent des lataniers, où paissent des vaches. Non loin de là, une plage de 90 miles de long où l'excès de vitesse est recommandé.

A l'extrême nord, le cap Reinga où la mer de Tasmanie rejoint le Pacifique : un endroit tabou par où passent les âmes des morts. Là un grand panneau indique la distance des principales villes du monde. C'est un endroit magique qu'on oublie pas. Au retour le vent s'est levé, le petit

avion hésite quand il émerge de l'eau. Il faut renoncer et prendre un taxi, traverser des collines d'herbage couvertes de gros moutons blancs.

Mais l'île du Nord réserve bien d'autres surprises. C'est Rotorua, ses geysers, son lac bouillant où l'on descend comme dans une étuve. En fait c'est un ancien cratère. On voit aussi des énormes fentes dans les pâturages causées par les tremblements de terre. En fait ces étrangetés, certes intéressantes, ne vont pas loin. Elles donnent une idée de la fragilité de la croûte terrestre où nous habitons, mais ne changent rien à la condition humaine. Je serai bref sur les étapes successives : Wellington la capitale sur le golfe profond qui sépare les deux îles. Il y a là un sommet qu'on atteint par un funiculaire d'où l'on embrasse la baie avec son étroite entrée et le détroit de Cook. Plus tard nous serons invités au fond de cette baie chez un entrepreneur de moutons en gros qui nous instruira sur les avantages et les déboires de cet élevage. La laine grossière ne peut pas faire de tapis et la chair, trop grasse, n'est consommée qu'en Australie.

L'île sud m'a impressionné par son relief. Là s'élève le Mont Cook plus grand que le Mont Blanc. Au pied de la montagne, nous avons une chambre louée à l'hôtel Hermitage au fond d'une vallée glacière fort sauvage. Un petit avion sur roues qui, en l'air, grâce à un câble, se retrouve sur skis. On est secoué mais c'est très pratique. Nous nous élevons le long d'un immense glacier sans crevasses (le Tasman glacier) et l'avion nous dépose à 3000m dans une plaine de neige. Ce qui me frappe, c'est la grandeur de ces montagnes, l'énormité des espaces. Sans ce petit avion, nous aurions mis des semaines pour atteindre ce désert. La neige est sèche et poudreuse, le froid vif et l'air excitant. De là le pilote s'amuse à nous faire frôler la pointe du Mont Cook, ses virages indisposent maman qui me serre le bras comme un garrot. Le lendemain une longue course de montagne nous met en forme. J'avoue que ce séjour à Hermitage Hôtel m'a laissé un meilleur souvenir que le lac bouillant et les bains de boue de Rotorua.

Il y a eu au cours de ce voyage deux haltes intéressantes. La première, c'est Christchurch, une très jolie ville au bord d'une rivière toute fleurie avec des petits cottages dans la verdure. Nous étions logés sur la place centrale et nous observions la vie quotidienne. Au coucher, s'était installé un Wizard, c'est à dire un sorcier ou magicien que les gens venaient consulter et qui la nuit chantait à tue tête. Le Shah de Perse et la Chabanou étaient là et on leur a fait une grande fête. La ville est au bord d'un ancien volcan dont le cratère n'est accessible que par la mer ce qui forme un port parfait, mais pour y pénétrer de terre, il faut gravir une pente raide et redescendre à pic de l'autre côté. On a donc creusé un tunnel étrange à travers la roche éruptive. On trouve de l'autre côté un quartier adorable, complètement isolé, avec des villas dans la verdure et le silence. Le plus curieux c'est que les rues qui se coupent à angle droit portent des noms français. C'est là en effet que débarqua le 16 août 1840 un groupe de colons français. Malheureusement ils arrivèrent trop tard. Les Anglais, présents à temps, avaient en hâte construit des maisons dans cet enclos et les Français se sont trouvés penauds. Quelques-uns ont pourtant réussi à rester. C'est vraiment un coin agréable, pour ainsi dire hors du monde avec un climat excellent. Christchurch m'a séduit. C'est une ville typiquement anglaise telle qu'on les rêve, à la campagne, avec de beaux parcs et un bonheur de vivre évident.

Je suis moins enthousiaste quand je pense à Dunedin au fond de son fjord mais exposée à de terribles bourrasques arctiques. Toujours des moutons et des gens très convaincus qu'ils maintiennent dans un monde moderne en pleine décadence une culture traditionnelle salvatrice. Ils sont à des années lumière de nos mentalités occidentales. Vestiges ? Résistance saine au service de valeurs saines ? Je ne puis en décider : leur foi est communicative.

4.9. L'Australie

Après la charmante Nouvelle Zélande, Sydney en Australie nous a fait l'effet d'un retour à New York. Une Amérique peut-être plus jeune, en pleine expansion, mais aussi plus dure, plus sévère, plus ambitieuse que l'aimable Nouvelle Zélande.

L'université donne tout de suite par ses bâtiments ce sentiment de sévérité. Les collègues sont très actifs, plein de projets et parfaitement au courant de ce qui se fait ailleurs.

Mais comment ne pas être saisi par la grandeur de Port Jackson, son animation maritime et l'énorme pont qui franchit l'estuaire ? Le restaurant tournant en haut d'une tour donne une idée de l'immensité de cette ville que rien ne vient limiter.

Nos hôtes habitent un faubourg –cité jardin– de l'autre côté du pont et nous révèlent les inconvénients du site. Les serpents fort nombreux, les araignées parfois mortelles : on n'échappe à cette peste qu'en mettant la maison sur pilotis à 70 centimètres au-dessus du sol. En revanche il y a les opossums balourds avec leur petit sur le dos qu'on protège à cause de leur belle fourrure. Il y a sûrement de la pauvreté à Sydney, mais elle n'est pas visible. Par contre les grandes propriétés s'étalent avec plages privées et voiliers personnels. Presque autant de bateaux qu'à Auckland ! La mer est couverte de voiles, sillonnée de hors-bord, quelque chose de trépidant, presque fatigant. Heureusement que les parcs d'eucalyptus surabondent. Quand un koala s'est installé dans un arbre, un écriteau au pied de l'arbre vous en averti, mais il faut chercher très haut, ces bêtes sont presque invisibles. Des réserves, çà et là, abritent des kangourous et leurs cousins de petite taille, les wallabies qui sont adorables et plein de confiance.

L'extravagante bâtisse de l'opéra, qui ressemble à un trois-mâts en partance toutes voiles dehors, m'a frappé par ses qualités acoustiques. L'intérieur est tout en bois avec des planchettes en relief qui absorbent le son. Nous y avons entendu un concert où la pureté des notes et toutes leurs nuances étaient perceptibles.

Il fallut aller par le train à Newcastle où l'accueil, l'université toute neuve et la ferveur des étudiants dans ce pays perdu dans le « bush » m'ont émerveillé. Puis ce fut Brisbane inondé comme d'habitude par son fleuve et plongée dans son atmosphère équatoriale humide. La végétation a complètement changé : jacaranda, violettes, hibiscus, bambous, bananiers et ces magnifiques tiarés qui ressemblent à de papyrus. Mais le plus intéressant fut l'excursion dans une sorte de forêt vierge (rain forest) : c'est brusquement l'obscurité, un grand silence que ne rompt qu'un jacassement de perroquet ou le brusque passage d'un oiseau lyre. Humidité pénétrante, énormes lianes qui empêchent d'avancer, sol plein de sangsues ! Non, la forêt vierge repousse l'homme : on en ressort ébloui de lumière, heureux de respirer.

Adélaïde est sur l'autre face du continent. La ville est quelconque, mais ce qui frappe, c'est la quantité d'aborigènes. Un choc. Ces gens sont horribles, à peine humains. Leur visage exprime la cruauté, la violence. Mais on s'habitue et ils se sont intégrés dans la civilisation. C'est là, au musée, que j'ai longuement contemplé une œuvre majeure de Pollock, « Blue Pôles ». Si vous voulez comprendre l'abstraction lyrique, il faut aller à Adélaïde ! Aucune reproduction ne peut donner une idée de cet immense tableau, véritable voyage dans un univers de rêves. Je ne me suis pas lassé de le contempler.

Je ne regrette pas d'avoir participé à la vie de Monash University à Melbourne, peut-être la plus active dans les domaines qui m'intéressent. 14 000 étudiants, c'est un chiffre idéal, mais ils sont isolés dans un campus immense, loin de la ville : c'est une abbaye de Thélème et les nuits sont bruyantes. Mon collègue Birenberg nous invita dans sa maison de campagne dans la proche montagne : une cabane dans une clairière, environnée d'oiseaux.

4.10. HongKong et le Japon

Il fallait revenir à Sydney, mais l'avion de Melbourne pris un énorme retard à cause d'un trou d'air que nous ne sommes pas prêts d'oublier. Une brusque chute sans fond dans un formidable désordre de vaisselle (c'était l'heure du déjeuner), une cabriole de valises et les cris des passagers. La correspondance pour HongKong attendait notre arrivée, mais ce fut une matinée d'inquiétude.

Dans l'avion de HongKong, à peine en route, le pilote nous informe qu'il y a un typhon sur HongKong et que nous ne pourrions peut-être pas atterrir. Escale fiévreuse à Manille noyée dans des eaux jaunâtres d'où n'émergent que les rizières. On nous explique que le typhon s'atténue et que nous allons pouvoir atterrir. Atterrissage inoubliable : l'avion s'enfonce dans la ville, des deux côtés des immeubles de dix étages ou plus. Il se pose après bien des soubresauts et rejoint l'aéroport. Mais il y a interdiction de sortir à cause du vent, on ne pouvait même pas ouvrir les portes. Quand la porte s'ouvre enfin, il faut se cramponner pour faire face à un courant d'air dur comme du métal. Il pleut par rafales, mais l'hôtel Hyatt n'est pas loin.

HongKong n'est pas autre chose qu'un immense « emporium », un gigantesque bazar où l'on vend de tout. Nous sommes à Kowloon, mais le ferry nous conduit au « cable car » du pic Victoria. De là on comprend l'extrême complexité de cette baie surpeuplée de jonques et de cargos. Une petite baie, Aberdeen, contient tout un village de sampans. Le soir HongKong dépense une incroyable quantité d'électricité. L'eau reflète ces lumières qui se répercutent dans le ciel. L'animation est presque terrifiante. C'est vraiment le triomphe bruyant, éblouissant du capitalisme. Mais dans l'ombre se cachent des immeubles casernes où s'entasse la misère du monde : réfugiés, chômeurs et une indescriptible pègre. Il y a là bas plus de 4 millions d'habitants, c'est à dire un million de plus sur quelques km² que dans toute la Nouvelle Zélande. De l'espace de grâce, on étouffe dans cette fourmilière. La campagne est pleine de squatters qui logent dans des taudis et cultivent de minuscules jardins (le gardien du funiculaire a repiqué des salades entre les rails !) Pas un pouce de terrain n'est perdu.

Le lendemain, excursion par hydrofoil pour Macao où, depuis quatre siècles, règne le Portugal. Dès qu'on débarque, on est dans une vieille rue de Lisbonne. Les pavés sont des galets importés comme ballast du Portugal. L'église en ruine vient tout droit de Vigo : cette vieille Europe en Chine est émouvante. Par contre le rutilant casino est tristement moderne et tape à l'œil. Le gouverneur portugais avec une troupe dérisoire de soldats fait face à la Chine où l'on pénètre par une grande porte à arcature. Mais la circulation est interdite.

Nous voilà maintenant à Tokyo où un couple d'anciens élèves nous attend : c'est Terro et Leilah. Mais à peine débarqués, nous remarquons les masques des agents de police, masques que portent beaucoup de gens tellement l'air est pollué. Un immense hôtel (l'Impérial) très confortable affirme sa nationalité par la dureté de ses fauteuils et des lits, mais le petit déjeuner est fabuleux.

Le lendemain, c'est le Bouddha de bronze géant de Kamakura, énorme et solitaire dans lequel on pénètre comme dans un sanctuaire. Le restaurant voisin nous réserve des surprises : manger avec des bâtonnets n'est pas facile. Ce qu'on nous sert à boire dans des récipients carrés en bois, c'est du saké. Il faut le savoir car l'abus est déconseillé.

Le lac Hakoné est une révélation. Par un chemin en pente, on voit lentement surgir une des plus pures montagnes du monde, le Fuji qui se reflète dans l'eau crépusculaire. Dans les bois se dissimule l'hôtel Kowakien où nous dînons d'un sukiyaki et dormons sur un tatami.

Le lendemain nous attrapons au vol le Bullet Train (un TGV) à la gare de l'Atami : on se tient en attente sur la marque blanche du quai qui indique la place où la porte du wagon correspondant aux places réservées, s'ouvrira. Cela doit gagner une minute.

Et nous voici dans la ville des contrastes : Kyoto. Ville industrielle, partout les blessures de la civilisation du travail, mais, séparée de l'autre, la ville des monastères, ville de princes, ville d'art. J'y étais préparé : les Torii ont conforté mon besoin de contemplation encadrée, la beauté des paysages m'a confirmé dans mon shintoïsme natif. Dans ce Japon là, je m'épanouis, je participe et je me sens religieux. Autant Tokyo m'a horrifié et écrasé, autant Kyoto m'a exalté. Je me demande, quand je lis la poésie japonaise, si aucun autre peuple au monde n'a su exprimer des sentiments aussi raffinés où les sens rejoignent parfaitement l'esprit. Une telle fusion de l'être est exceptionnelle, mais c'est la voie royale pour s'ouvrir à la transcendance. Une fleur, la forme très étudiée d'une branche, la place réservée à l'eau, tout vous aide à échapper à la prose et à approfondir le rêve. Vous passez des heures vides dans un jardin shintoïste et c'est ce vide qui vous remplit l'âme en y exaltant tout ce qui est là, en léthargie, dans la profondeur de votre être.

Cette rafraîchissante poésie, les japonais en abusent et en font un objet de commerce. Cela ressemble à un sacrilège. Ainsi notre International Hôtel offre une salle de restaurant beaucoup trop poétique ! Une paroi laisse voir un ruisseau, des cascades, des poissons, etc. C'en est trop ! L'excès gâte tout. En multipliant les « îles du bonheur », on crée l'indifférence et même l'opacité.

Je ne dirai rien du Nô interminable auquel nous avons assisté toute une après-midi. Ce sont des représentations mi-religieuses, mi-poétiques qui datent du Moyen-Âge. Les spectateurs ont un texte sous les yeux et vérifient si la musique est juste. Histoires édifiantes d'aide, de sacrifice pour les pauvres récompensés par les dieux. Proximité des dieux, ils s'incarnent un instant puis s'effacent. Difficile de participer. La tragédie est lente et grave.

A l'autre extrême, le Shinjuku, quartier chaud de divertissements intenses. Le sous-sol est un labyrinthe géant que rendent habitable d'énormes cheminées qui respirent et renouvellent l'air. Lumières partout, films érotiques, ruelles minuscules, échoppes, myriades de gargotes. Partout des gens pressés, véritables fourmis qui montent et descendent les escalators, une agitation vertigineuse qu'on retrouve dans le sous-sol de la gare centrale avec ses multiples couloirs où l'on risque cent fois de se perdre. Ici la ville écrase ceux qui l'ont bâti comme une termitière surpeuplée. Elle absorbe les individus comme un ogre anthropophage qui consommerait et digérerait de l'homme. On entre en léthargie, intérieurement aspiré par ce qui se passe dehors.

Le lendemain nous étions dorlotés dans un immense DC10 avec pantoufles aux pieds, ruban sur les yeux et de charmantes hôtesses aux petits soins. Une halte technique peu engageante à Moscou (entourés de gendarmes armés) et enfin retour à Paris par le Nord. Nous étions partis par l'Est.

Quand je songe à ces voyages, j'essaie de voir ce que nous y avons gagné. A la fois un élargissement et une limitation. L'élargissement est évident et je plains les gens qui n'ont jamais quitté l'ombre de leur clocher. Il se manifeste à tout point de vue dans la culture : l'art, le vêtement, le climat, les problèmes de société et les inventions pour les résoudre. L'ingéniosité humaine est sans limite. Mais justement j'ai ressenti une limitation intime car c'est toujours et partout la même misère semée de désirs inaboutis. Ce qui change est superficiel, de quoi amuser les yeux et exciter l'intelligence critique : on comprend mieux les problèmes du monde et c'est ce qui rend les voyages de plus en plus utiles et fréquents pour la jeunesse. C'est un énorme avantage culturel, on ne juge plus de la même façon, on apprend la relativité universelle, on

gagne finalement non seulement en connaissances, mais en intelligence parce que l'intelligence a le pouvoir de comparer et de choisir, elle se nourrit d'une diversité, d'expériences et de perceptions.

En revenant de ces voyages, je me suis toujours senti enrichi, non pas comme un album d'images qui s'épaissit, mais comme quelqu'un qui a lu une bibliothèque de sciences humaines, donc plus sceptique sur l'événementiel mais plus convaincu que je suis sur ce qui fait l'essentiel de la vie. Ce n'est pas l'abondance des souvenirs, mais plus profondément ce sentiment de limitation qui ne permet jamais, en aucun cas, du jardin japonais à la forêt vierge, d'être vraiment et totalement heureux. Il est bon de voyager, de faire le tour du monde, etc. mais cela ne résout aucun problème profond et vous laisse même plus désemparé que jamais.

4.11. Deuxième voyage au Canada (1975)

Laissons cela et revenons à cette grande traversée du Canada, d'est en ouest à laquelle me convia l'Alliance française. Départ pour l'Islande parce que la Cie Icelander offrait pour les Etats-Unis des billets moins cher et l'Alliance française, hélas, ne roule pas sur l'or. Ce fut un plaisir de revoir Reykjavik toujours aussi propre et actif, avide de connaissances et de discussions. Un peuple décidément exceptionnel. La veille avait eu lieu une formidable journée des femmes. Elles étaient 25 000 sur la place centrale (sur une population de 230 000) avec refus de faire la cuisine et même de soigner les enfants ! Un événement unique qui occupait toutes les conversations. Après une ou deux conférences, le voyage reprit vers New York où je fis un exposé « mémorable » sur Teilhard de Chardin, un exposé qui laissa les auditeurs troublés car la discussion fut vive. De là un bref passage à Montréal où Madame de la Tour Fondue avait préparé notre virée.

Le vrai départ eut lieu le 2 novembre 1975 pour Windsor, là où aboutit le tunnel sous-marin qui relie les USA au Canada à Detroit. Ville très agréable, côte d'Azur du Canada, la vigne y pousse et les gens ont l'air détendus comme des méridionaux. De notre hôtel Holiday Inn, nous voyons passer les cargos en route pour les grands lacs. Le temps était merveilleux. J'avais été invité à la télévision locale ce qui ne m'était plus arrivé depuis l'interview sur un de mes livres à la télévision canadienne. Prochaine escale Winnipeg dont le magnifique aéroport s'est incrusté dans ma mémoire. Ville récente (1880) mais ancien marché de fourrures au confluent de deux rivières. J'y retrouve « full professor » un de mes anciens de Yale. Une ville où l'on respire car tout y est surdimensionné.

Calgary a au contraire une université close comme une forteresse. D'une tour surmontée d'un restaurant, on voit d'un côté l'immense plaine, un océan de verdure sans un seul arbre, de l'autre les premières pentes des Rocheuses couvertes de forêts. C'est là qu'une charmante française m'a raconté la peur de sa vie. Elle campait avec son mari dans la montagne lorsqu'elle entendit un grognement, la tente fut secouée et la tête d'un grizzly apparut. Que faire ? Rien, surtout ne pas bouger. L'ours après inspection se retira.

A Calgary se déroule tous les ans le Stampede, une foire agricole et un rodéo de chevaux et de chariots à l'ancienne. Une course brutale, tout est permis. Les accidents sont nombreux. Mais c'est une fête paysanne qui compense l'empreinte industrielle omniprésente du pétrole, du gaz et du souffre.

Mais le charme de Calgary, c'est évidemment la proximité de ces belles montagnes sauvages. Nous avons pu faire une excursion dans une gorge étroite (Jackson canyon) qui s'ouvre sur un heureux vallon que domine le mont Eisenhower que j'aurais bien escaladé si j'en avais eu le

temps. Nous étions entourés d'un troupeau de chèvres sauvages plus grosses et mieux encornées que des chamois. Leur vie en hiver ne doit pas être drôle.

Tout près de là il y a un lac avec un gigantesque château hôtel pour skieurs. Banff est une simple bourgade à touristes mais l'air y est léger. Après un bref repas, l'après midi fut consacrée à un essai de pénétration dans l'immense forêt. Pays dont le climat change brutalement : voici tout à coup une lourde chute de neige. Retour par le grayhound venu de Vancouver.

Après ce séjour dans un pays pétrolier où l'université est vouée à la technique et où les sujets que j'aborde n'intéressent personne, nous partons pour le grand Nord, vers Edmonton où nous reçoit une branche de la grande famille des Monod. L'accueil est chaleureux, mais c'est le pays du froid. Devant chaque auto pend une prise qu'il faut brancher dès qu'on arrive au parking. La maison Monod est sous la neige. On y entre par le garage et aussitôt les ruisselets d'un jardin d'appartement commencent à couler dans un nid de verdure bienvenu. Il y a même des poissons rouges. Le froid est tel que la conférence a lieu dans un vaste sous sol accompagnée de Cheese and Wine (à la française). Le tout Edmonton est là et je suis vite au courant des problèmes locaux. La *Saskatchewan* qui coule vers l'est ronge ses rives. On reconstruit le fort ancien en bois qui a donné naissance à la ville. Un missionnaire raconte son récent naufrage au Grand Lac de l'Esclave où il serait mort de froid sans l'aide des esquimaux. D'ailleurs les esquimaux ne sont pas loin, les magasins ont des entrées spéciales pour commercer avec eux. L'Alliance française a ici une importante action culturelle grâce aux Monod. C'est une ville jeune (80 ans), dynamique, pittoresque grâce au fleuve, mais très isolée et donc friande de culture Occidentale.

Changement de décor : nous franchissons les Rocheuses et arrivons à Vancouver sous la pluie. Grande ville entre son port et un lac. Une magnifique Alliance française y fonctionne comme une petite université avec un public nombreux. La ville est pleine de chinois retraités qui coulent des jours paisibles dans de minuscules villas au bord de l'eau. Ce qui prédomine, c'est le bois flotté qui descend le cours de la Fraser et envahit tout. Les champs de ski sont à vingt minutes du centre ville par le tramway qui traverse deux ponts et une île pleine d'oies sauvages à tête noire. Le tramway s'arrête devant le téléphérique et la neige succède à la pluie. Ce doit être merveilleux d'habiter un pays où, après une matinée de travail, on peut aller skier toute l'après-midi. La ville a été intelligemment construite, les collines boisées sont couvertes de villas. C'est une cité jardin !

Et puis il y a la mer et les îles. Des myriades d'îles tout le long de la côte, des coins sauvages où vivent les indiens Kwakiutl, célèbres sculpteurs de totems et dans une vallée perdue des russes, les Doukabars, des anarchistes enragés qui refusent de vivre sous un toit, brûlant les maisons qu'on leur a construites et qui protestent dès qu'on s'approche en se mettant nus. Ils s'opposent ainsi à la police et font fuir les gens.

Après plusieurs conférences dans cette magnifique Alliance française, nous prenons le bus puis le bateau pour Victoria. Le trajet me rappelle la baie de Stockholm : toutes ces petites îles couvertes de forêts avec une, parfois deux habitations. Oui, il y a encore des coins tranquilles sur cette planète. Victoria est à la pointe de la grande île de Vancouver, juste en face de Seattle aux Etats-Unis. Un beau ferry illuminé fait le service. C'est une paisible petite ville de retraités au bord de la mer, le dos appuyé aux montagnes de la grande île. Je n'y ai rencontré que des charmantes vieilles dames, mon auditoire était un moutonnement de boucles grises ou blanches. Attention polie, mais il était évident que ce que j'avais à dire n'intéressait personne. C'est un bout du monde où s'accumulent le bois flottés et les bons vieillards. Je leur parlais de Beckett : c'était triste et comique. Mais il n'y avait pas de chinois à la différence de Vancouver.

Adieu à la Colombie britannique si peu canadienne et retour vers l'est, vers Regina. Ville sans intérêt, université somptueuse mais médiocre avec une remarquable collection de sculptures esquimaudes en ivoire. On découvre partout des français émus aux larmes, mais la ville est pleine de russes et d'ukrainiens. La plaine alentour est désespérante, ponctuée par les dômes rouges des silos à grains. Pas d'arbres. La nature ici est inhumaine, cela doit agir sur le moral des gens qui sont très pieux et conformistes, élèves d'un magnifique collège de jésuites. Cette ville sans usines ni activité commerciale subsiste en marge du monde actuel comme tant de petites villes du Middle West américain. Elle ne m'a laissé que des souvenirs confus.

Avec Toronto, nous retrouvons la fièvre des grandes villes. A cette époque le quartier de la gare et le port n'avaient pas encore été assainis, mais les grandes avenues sont dignes de New York. Les devantures de Noël éclairent la ville et créent un air de fête. En pleine ville, nous sommes reçus par les Schatz qui y possèdent un domaine, une ancienne ferme. Le contraste est étonnant.

Dîner avec les Michener (ancien gouverneur du Canada), dîner très officiel, aux bougies. Le gouverneur nous raconte l'arrivée et l'effet du discours de Charles de Gaulle à Montréal. Il fallut en urgence décommander le repas officiel à Ottawa. Colère du cuisinier français qui avait accumulé des provisions.

L'université est une termitière de béton. Personne dehors mais une intense activité au-dedans. Je passe à la télé : interview marrante et rencontre avec une foule de collègues. Le directeur de l'Alliance française est un mennonite, secte austère venue au XVIII siècle qui évite les autos mais possèdent par tradition de vastes domaines. La visite des magasins à l'approche de Noël était un émerveillement : une prodigieuse dépense d'imagination et d'art. Il faut souvent juger une ville sur les fêtes qu'elle est capable de monter. La parade de Noël à Toronto était bien plus belle et noble que le Carnaval à Nice.

Je ne sais pas pourquoi l'Alliance française nous a envoyés à Guelph. C'est une petite ville campagnarde qui vaut surtout par son université très réputée, concentrée autour d'un grand mur comme un château fort. Tout y est luxueux et confortable mais on se demande d'où vient l'argent ! On s'y sent enfermés et protégés comme dans un bunker.

J'ai connu plusieurs London aux USA. Il y en a un au Canada où coule même une Tamise, c'est une ville de 250 000 habitants pourvue d'une université fort prisée. Un ancien pays Huron entouré par les Iroquois. De là, nous allons en bus à Hamilton, ville sans charme au milieu des vergers, des vignes et de grandes fermes prospères. On entend au loin le tonnerre des « Chutes ». Déjeuner au restaurant tournant. Le Niagara n'est pas surfait : c'est une gigantesque puissance en mouvement. Un couloir taillé dans le rocher permet de passer derrière les chutes. On en sort abasourdi.

Nous revoici à Montréal au moment même où les Hellman se trouvent chez nous en France. On y retrouve des amis et le voyage reprend dans les provinces orientales. C'est d'abord Trois Rivières, envahi par les billots de bois qui descendent le Saint Maurice. Ville industrielle fondée en 1634, donc avant Montréal. D'énormes rouleaux de papier sont embarqués sur des cargos de toute nationalité ! Un pont suspendu enjambe l'immense fleuve.

C'est par Fredericton que nous entrons vraiment dans les provinces orientales, au milieu d'épinettes grises et de lacs gelés. Le ciel est bas, il neige, plus question de verdure. La ville est ouverte aux bêtes sauvages qui profitent des routes pour se déplacer : un orignal nous a

précédés. Les rivières sont poissonneuses, mais les étudiants se droguent et leur inculture est totale. Le trésor, c'est un gigantesque Saint Jacques de Dali lancé en plein ciel.

Nous voici maintenant à Moncton, ville où l'on parle un pur français du XVII^e. Le laïus à ce propos fut mémorable : je surveillais mon discours et la diction. Plus français que les Français ces Acadiens ! C'est le pays d'Évangéline et voici Grand-Pré, là où fut opéré la dispersion par les Anglais. Mais chacun ici est généalogiste et vous raconte l'histoire de sa famille depuis « l'Ancêtre », celui le plus anciennement débarqué. Comment ne pas être ému par cette fidélité aux origines ?

C'est un pays pauvre, pays de bûcherons et de pêcheurs de saumons, mais aussi de marins habitués aux longs voyages.

Non loin de là, Halifax était un chantier naval d'où de nobles voiliers partaient dans le monde entier. Il y a une énorme citadelle bâtie en 1750 par Cornwall qui paraît vouloir défier le temps. Je suis toujours gêné devant ce public de parler de questions littéraires qui semblent venues d'un autre monde.

Une ville qui nous a déplu, c'est Saint John dont l'air est pollué par d'immenses papeteries, des raffineries, etc. et la laideur industrielle des maisons peintes en noir. Heureusement Mademoiselle Pons, qui nous recevait, habitait de l'autre côté de la montagne dans une pinède enneigée. Cette ville est aussi british que Fredericton est français !

Retour à Québec où nous sommes logés somptueusement dans une tour du Château Frontenac (mais le vent hurle toute la nuit). J'ai toujours aimé le Québec où je suis allé souvent. Un de mes camarades, Lebal, habite Sillery. J'aime l'université Laval où j'ai fait cours en hiver et en été. En hiver, de toutes les résidences partent des couloirs chauffés qui desservent tous les services, il suffit de repérer le couloir qui vous intéresse. Pas un instant vous êtes en contact avec le froid extérieur. J'aime le Faculty Club dans la citadelle, si accueillant. Mais ce que j'aime le plus, c'est la vieille ville, toute française au bord du fleuve avec ses toits d'ardoise. L'hôtel Frontenac (devenu symbole de Québec) est prétentieux, mais il y a l'immense terrasse en bois d'où l'on domine le fleuve et la ville d'en bas. En hiver, le fleuve se traverse à pied, mais c'est sportif, on tire une barque derrière soi.

Matinée au ministère pour parler de la réforme de l'enseignement du français de Pierre Emmanuel. Je fais partie de la Commission. Déjeuner au Continental avec les gens du ministère. On discute jusqu'à 15h. Puis grande conférence à l'institut canadien sur Teilhard de Chardin. Succès assuré.

4.12. La Jamaïque (1975)

Nous voici de nouveau à New York. Henri étant à ce moment là mobilisé pour la « coopération » à l'université des Indes Orientales à Kingston en Jamaïque, nous cédon's à la tentation. Un avion de la Panam survole le Cap Hatterras et Cuba pour atterrir à Montego Bay, célèbre station touristique pour les Américains. Après tant de jours au Canada, la chaleur tropicale nous surprend. Kingston est de l'autre côté de l'île, une demi-heure de vol. Henri est là avec Dominique et sa méhari rouge. Il est très à l'aise dans ce pays (bien qu'il soit « unsafe »). Nous logeons dans la résidence universitaire, très confortable, en plein campus, mais le balcon est grillagé et même au-dessus de nous le toit. Nous allons vivre dans une cage, seule solution pour être tranquille. Henri a une très jolie maison (grillagée) sur le campus. On le sent heureux.

Son titre de professeur à l'université des Indes Orientales (qui coiffe toute la région des caraïbes) lui convient à merveille ! Il a deux chiens qui respectent et protègent Guillaume encore au berceau. La vie est facile. Le marché tout proche est surabondant : toutes sortes de fruits tropicaux, chayottes fraîches, produits d'un printemps éternel. C'est là que je découvre ces adorables colibris, grands comme de gros papillons, un chef d'œuvre de grâce.

Les gens (directeur de l'Alliance française, chairman de français, attaché culturel, collègues, etc.) sont très sympathiques, mais obsédés par le climat de violence et l'exemple du Cuba de Castro. C'est moi qui me suis invité ici, l'Alliance n'y est pour rien, mais on me demande un cours, des explications de textes, etc.

Le lendemain nous découvrons des quartiers misérables, une misère absolue : la source de la violence est là, d'autant que tout le monde a un revolver dans sa poche.

Henri nous conduit à Dragon Bay, une anse profonde où se trouve un excellent hôtel. Sur la route, première mangouste. Ces bêtes pullulent. On traverse des mines de bauxite : le minerai est ensuite traité dans le nord du Québec où l'électricité ne coûte rien. Végétation luxuriante, mais les cocotiers ont une maladie mortelle. Nous découvrons le « fruit punch » que j'aurais voulu introduire en France : bananes, oranges pressées dans un mixer, ajouter du lait froid et du sirop de fraises. C'est délicieusement rafraîchissant : que de bonnes choses sur cette planète !

Dragon Bay est un coin de paradis qu'on n'oublie plus. L'hôtel est composé d'une série de cottages indépendants où on peut faire sa cuisine. Tout est impeccablement propre, la calanque est tout à côté, on entend au dehors le murmure de la mer. C'est un rêve réalisé, une sorte de totalité de bonnes choses accumulés. Il y a un café sur la plage (apéritifs, petits déjeuners). Pour le premier soir, nous allons au super marché et nous nous faisons un dîner léger. On peut se baigner en pleine nuit dans l'eau tiède, une brise douce souffle par instant, ce que les autochtones appellent le baiser léger des fraises du paradis. Nuit infiniment douce. Le lendemain, excellent repas au restaurant de l'hôtel. Nous quittons Dragon Bay avec un immense regret. Naturellement je n'y suis jamais retourné. Car demain le retour s'impose par New York.

Conséquence des fantaisies d'Iceland Air, nous nous retrouvons à Keflavik dans une tourmente glaciale. J'achète à l'aéroport un chandail énorme. Et nous voilà bientôt de retour à Paris via Luxembourg.

Les voyages (ou tournées) organisés par l'Alliance française sont évidemment utiles pour animer les sections locales. Outre les conférences proprement dites, je crois à l'effet des rencontres personnelles et des longues conversations. Nous sommes parfois invités chez des gens, tous forts intéressants, et c'est l'occasion de parler de la France et de ses tendances culturelles, artistiques ou philosophiques, de faire des comparaisons et des suggestions. J'ai toujours pris au sérieux ce devoir de rayonnement.

Seulement c'est trop rapide : chaque jour une nouvelle ville, un nouvel horizon. C'est fatiguant et forcément superficiel. Mais comment faire ? Je suis resté sept jours à chaque étape en Nouvelle Zélande et je ne crois pas avoir marqué beaucoup d'esprits.

4.13. Madagascar

Peu après je reçois de l'ambassade de Madagascar une invitation inattendue. Un de mes anciens élèves, brillant explorateur de Paul Valery, Serge Bourgea, me demande de venir à Tana

pour assurer un cours de 3^{ème} cycle. Faute d'enseignants qualifiés, les étudiants ne peuvent dépasser la licence et sont privés de 3^{ème} cycle.

Cela ne le séduisait guère. Un jour, deux attachés d'ambassade viennent à La Pinède pour me supplier de venir. A cette époque l'avion faisait une pénible escale nocturne à Djibouti où l'on était saisi par une accablante chaleur. Arrivée matinale, installation plus que rustique dans une maison isolée d'où l'on aperçoit fièrement dressé le château presque « médiéval » de la reine Ranavaloa, aujourd'hui détrônée par un déplorable crétin. On nous avertit de prendre toujours un taxi, de ne pas emporter d'argent, de ne pas sortir seul, etc. : on risque sa vie sur les trottoirs. Dommage, les Malgaches sont un peuple accueillant et civilisé, mais très pauvre ce qui multiplie les voleurs. L'université a dû être magnifique, bâtiments modernes sur une colline, mais sans aucun entretien. Murs dégoûtants, toilettes bouchées...

Mon cours de 3^{ème} cycle sur les méthodes de la critique était assez difficile. J'étais inquiet, mais à ma surprise, les étudiants se révélèrent très intelligents et curieux, plus ouverts même que ceux d'Aix ou de Nice. Ils pratiquaient un excellent français. Le vendredi il y avait sur la grande avenue centrale un vaste marché public où nous nous sommes procuré force objets en raphia, d'admirables macramés, de grandes voiles de coton dont les femmes se drapent et des quantités de cristaux dont ce pays volcanique regorge. Il y a de véritables forêts pétrifiées dont les morceaux veinés sont du plus bel effet. Ce qui m'a frappé, ce sont les vastes chapeaux en raphia que porte tout le monde et qui créent pour nous une ambiance de fête.

Je ne vais pas détailler nos promenades à la campagne sur des routes de terre jamais réparées, encombrées de chariots à grandes roues tirés par des zèbres fatigués. Venus d'Indonésie au X^e siècle sur des pirogues à balancier, les malgaches sont naturellement friands de riz. Mais le pays sec et montagneux ne s'y prête guère. C'est par un travail pharaonique incessant qu'ils ont réussi à creuser des terrasses remplies d'eau sur le flanc des collines escarpées. Le résultat est remarquable : Madagascar produit les meilleurs riz du monde, mais le vend à l'étranger et importe du riz indien. Certaines bourgades ont encore des remparts. On y accède par des routes de terre rouge et ce rouge presque pourpre se détache sur un ciel inoubliable d'un bleu profond. Certaines rizières abondamment irriguées sont pleines de petits poissons, les tilapias. Les femmes ont un panier sur le dos, elles attrapent les poissons au filet et les rejettent dans le panier, ce qui donne pour le soir un délicieux riz au poisson.

La présence française est encore proche. Dans la grande poste un écriteau annonce encore le dernier bateau pour Marseille. Mais aucune trace de rancœur à l'égard du colonialisme. Quand nous étions là, l'excellent président du pays, Ratsimandrava, fut liquidé par un malgache, Ratsiraka, ancien officier de la marine française, un sectaire qui voulut introduire dans le pays un socialisme scientifique dont les effets furent vite catastrophiques. La misère s'accrut, le dépôt d'ordure devint noir de monde et beaucoup d'artisans cessèrent le travail, les gens ne pouvant plus acheter leur production. C'était surtout des objets en jute ou raphia de facture traditionnelle mais très réussis.

On nous conduisit au bord d'un lac grouillant de crocodiles où des pêcheurs, la nuit, risquent leur vie car la peau de crocodile est très recherchée. Ils ont une lampe électrique de poche. S'il y a un crocodile, la lumière se reflète dans ses yeux qui deviennent éblouissants. Il faut tirer juste entre les deux yeux et être prêt à plonger car le corps, lourd, s'enfonce et devient invisible. Il y a un moment délicat quand on plonge sans savoir si la bête est morte ou encore vivante et dans ce dernier cas il y a risque de mort.

Pendant un week-end avec nos amis Bourgea, un vieux coucou nous conduisit dans l'île de Nosy Bay, célèbre pour sa production de parfum (Ylongylong, un parfum de base encore très exploité) mais séduisante par son rivage sinueux et sauvage. A l'hôtel il y a une terrasse. On s'y

accoude après le dîner. Tout à coup, sans crier gare, une grosse noix de coco tombe en nous frôlant la tête : une peur rétrospective. Sur la même terrasse, une belle treille de bougainvillier accueille des caméléons aux beaux yeux qui s'y déplacent lentement. Le jeu est d'en approcher une lampe et l'animal change aussitôt de couleur, devient même rutilant. L'endroit, très isolé, vous transporte vers les origines. J'ai aimé ces longues soirées tropicales où la chaleur s'atténue mais pas la brise qui frôle les cocotiers. Ce bruit incessant des palmes dans le silence opaque des choses, je l'ai longuement écouté à Nosy Bay mais surtout sur les immenses plages du Brésil au sud de Recife.

Le lendemain le batelier nous prend à bord avec le matériel de plongée et nous voici partis vers un îlot où se trouve un vieux phare datant de 1918 (il fonctionne au pétrole). La plongée fut encore plus surprenante que je l'avais imaginée. Nous étions entourés de poissons de toutes les couleurs qui venaient nous regarder dans les yeux. Il y a des moments où l'on se demande pourquoi le monde est si beau, pourquoi tant de splendeurs inutiles que personne ne vient contempler ? J'en suis arrivé à me dire que cette beauté toute gratuite est désormais pour beaucoup la seule porte ouverte sur une transcendance : on découvre là que le monde est trop beau, qu'il y a même des excès, un surplus d'un autre ordre que tout le reste, une sorte de présence surréelle, en tout cas super-naturelle dont nous sommes normalement capables de percevoir le mystère. Pourquoi tant de beauté perdue ? Pour nous aider à vivre ? Evidemment pas, mais parce qu'il y a dans l'Evolution un principe esthétique en action. La beauté fait partie de l'Être.

Nous débarquons sur l'île inhabitée et nous effarouchons un peuple d'énormes chauves-souris furieuses. Le vieux phare est de marque française, il fonctionne encore.

Sur la plage notre bateau a à peine le temps de jeter un appas qu'une langouste se fait prendre. Soyons raisonnables : une par personne devrait suffire ! On les cuit sur des braises : je n'en ai jamais mangé de meilleures !

L'après-midi dans les bois d'Ylongylong. Le parfum est entêtant. Il n'est guère raffiné, c'est un parfum sauvage qu'il faut ensuite travailler en France.

Je suis loin d'avoir tout dit : la plus saisissante étrangeté de l'île, ce sont les lémuriens dont les yeux éblouissent quand on s'aventure la nuit dans les forêts. Singes préhistoriques, vestiges d'une faune disparue. Ils sont familiers et viennent vous embrasser le cou, on les croirait doués de sentiments. Leur beauté étonne et fait presque peur tant ils ont l'air humains. Des humains venus d'une autre planète ?

Je comprends qu'on s'attarde à ce pays, à ces petites maisons de terre au toit de chaume, toutes orientées au nord, c'est à dire vers le soleil, toutes à peu près semblables avec deux portes, celle du soleil et du bien, celle de l'ombre et du malheur. Dans chaque village, une église et un temple. On vit partout en paix, résigné à son sort, en intime contact avec la mort. J'ai suivi un cortège joyeux, musique en tête, qui allait procéder au « retournement des morts » dans une chambre funéraire, un grand tombeau, sorte de maison de pierre en pleine nature. C'est là que l'on dispose les morts. Tous les ans on ouvre la porte, on saisit les cadavres, on change leur linceul, on fait la fête et l'on retourne tout heureux, le devoir accompli. C'est un pays où les morts ne sont pas abandonnés, on pense à eux, on les soigne et c'est peut-être une façon d'écartier d'importantes angoisses.

4.14. Dakar

Un nouveau voyage s'annonçait : pour Dakar. Quel contraste avec Tananarive ! Personne pour nous accueillir. L'aéroport est loin de l'université, laquelle est loin de la ville. La résidence des professeurs a brûlé et n'a jamais été reconstruite. On découvrit une chambre avec un lit mais sans draps. Pas de cuisine. Première initiative : acheter un camping gaz et deux casseroles avec assiettes et couverts en plastique, se procurer draps et oreillers dans la ville et acheter un peu de ravitaillement.

J'avais accepté de venir ici parce qu'un ami très cher, archéologue, travaillait dans le désert à la recherche de pierres taillées. Son collègue belge Guy Thilmans (tous les deux à l'IFAN) collectionnait des crânes. Il en avait étiqueté et classé des centaines. Il s'était fait un pyjama noir avec des bandes d'argent : quand il circulait la nuit, c'était un squelette vivant qui faisait fuir les gens. Il ouvrait la porte des baobabs sacrés dont le tronc avait été évidé. C'est là que les paysans enfermaient leurs griots morts, lieux tabous par excellence, et il revenait avec un sac plein de crânes. Je n'ai jamais su à quoi ses recherches ont abouti²⁰.

Nos amis Descamps nous prirent en charge. Ils étaient logés dans une belle maison près de l'université et les repas chez eux étaient fameux (d'énormes poissons farcis par exemple). Non loin de là, un grand chasseur, nommé Jean Alhinc²¹ [par ailleurs professeur d'anglais], habitait au milieu de trophées empaillés forts impressionnants. Celui-là ne cessait de raconter ses aventures en forêt et dans la brousse. Sa raison d'être était la chasse.

On m'avait demandé un cours sur « Charmes » de Valery, texte que je connaissais à fond, mais qui reste difficile même pour un étudiant moyen. A Dakar, ce que je disais restait sans prise et je me rendis compte qu'on n'y comprenait rien. On m'avait orienté sur « Charmes » pour faire savant et moderne, mais je compris bientôt que ces textes étaient imperméables aux élèves. Ces gens là sont démonstratifs, primesautiers. Ils peuvent être adorables ou dangereux, mais ce qui leur manque c'est l'intériorité, le pouvoir de s'interroger et de pénétrer dans leur propre conscience. Ils racontent, ils adorent raconter, mais la réflexion n'est pas leur fort : c'est pour eux du temps perdu, un langage incompréhensible dont ils ne voient pas l'intérêt. De ce point de vue, Valery était un mauvais choix, il aurait fallu les convertir... Ils rient ou pleurent sans complexe, ils sont prodigieusement ouverts, ce qui fait leur charme. Ils remplacent la réflexion par la palabre, les hommes sous le baobab, les femmes au pied d'un mur. Cela dure des heures mais il ne s'agit que de constatations sans effet. C'est ce qui les prive d'améliorer leurs conditions d'existence : à quoi bon ? On fait avec. Mais on parle inlassablement d'un bouton rétif (ils détestent les boutons), d'un enfant indocile, d'une mangue hors normes. Ils ne s'ennuient pas, ils sont heureux, sans passé, sans futur, dans un présent stable. A quoi bon le progrès ? Et d'ailleurs qu'est-ce que le progrès ? On répare très bien, on ne cherche pas à construire.

La problématique de Valery butait sur ce genre de cervelle. Pas de questions, pas de travaux écrits, aucune réaction, mais l'obligation morale de mettre une bonne note à tout le monde. Un tel enseignement était sans intérêt.

Parmi mes collègues, réduits comme nous au camping gaz, se trouvait un camarade de khâgne devenu spécialiste d'Heidegger, Jean Beaufret. Son cours portait sur « l'idéalisme allemand », sujet non moins prétentieux que « Charmes » et qui ne pouvait intéresser personne

²⁰ Pour savoir à quoi ont abouti les recherches de Thilmans : « Senegalia, hommage à Guy Thilmans », Sépia, 2006.

²¹ Pour en savoir plus sur Jean Alhinc : « Camps sauvages en brousse africaine », Montbel, 2006.

parmi ces pragmatiques. Beaufret en prit son parti et parla trois semaines dans le vide. Mais grâce à lui et aux pique-niques sur camping gaz, j'appris beaucoup sur Heidegger.

Marinette s'ennuyait visiblement. Je me fis prêter pour elle une quantité de romans sénégalais ou africains qui lui permirent d'entrer dans la face cachée de la société. Celle-ci est plutôt sinistre ou d'un humour noir.

Un de mes camarades d'hypokhâgne, Léopold Senghor, était alors président de la République. Il me reçut un après-midi (entrevue limitée à 30 minutes) dans son palais gardé par des géants en uniforme rouge. Il se mit à me tutoyer, évoquant des souvenirs, mais ce qui lui tenait à cœur, c'était la négritude. A l'entendre, les Grecs (qu'il avait étudiés en classe) étaient d'origine africaine (Homère ne peut être qu'africain). Ce discours dura juste le temps prévu et nous nous quittâmes bons amis.

Dakar, quand nous y étions, était sale avec des égouts à ciel ouvert traversant la ville pour aller se déverser sur la plage. Une plage magnifique où les pirogues à éperon des pêcheurs débarquaient le soir leur récolte excellente et fraîche. Ce qui ne trouvait pas d'acheteur était étalé sur le sable et vite desséché dans une odeur immonde ou bien fumé au feu de bois pour être exporté dans la brousse. Le reste servait d'engrais.

Notre ami Descamps nous conduisit un jour au hameau de Niaga par une piste sableuse, au bord d'un lac hyper salé [dénommé depuis Lac Rose]. Là vivait une famille qu'il étudiait, une famille qui vivait dans une hutte de branchages où des journaux cousus isolaient d'un vent incessant. L'inévitable thé fut servi (attention ! Il faut en boire trois tasses, pas plus). Cette famille vivait du ramassage de l'arachide et d'un petit terrain semé de mil. Simplicité et accueil archaïque. C'était des Peul, issus, dit-on, d'une ancienne migration venue de Mésopotamie. En tout cas ils étaient moins noirs que les autres. Je me trouvais à mille lieux des faux intellectuels de l'université. Notre ami parlait peul et nous servait d'interprète.

Un jour nous sommes allés en pèlerinage sur l'îlot de Gorée, siège jadis du gouvernement colonial où les successeurs du Chevalier de Boufflers faisaient régner une vie mondaine afin d'oublier leur sauvage exil. C'est de là que partaient les bateaux chargés d'esclaves, par un long couloir ouvert sur la plage, encore imprégné d'angoisse humaine. Depuis, Gorée est restée triste, mais l'air marin y souffle et chaque jour la chaloupe de service apporte le nécessaire.

Il y eut aussi une intéressante virée en Casamance, cette province du Sénégal séparée par l'estuaire de la Gambie. Les Michels se trouvaient par hasard à Dakar pour un colloque scientifique. Ce fut l'occasion pour moi de pénétrer dans le somptueux palace des Almadies²² sur la côte Nord : immense piscine, plusieurs restaurants, chambres un peu tarabiscotées avec vue sur l'océan. Les prix sont inabordables mais cet hôtel est exceptionnel. Le colloque comportait une visite en Casamance et les Michels nous ont invités. Dès 6 heures nous étions à l'aéroport tandis qu'on préparait un zinc tout vert, un DC3 dont il fallait lancer le moteur par l'hélice. De Ziguinchor, charmant village de paillotes sous des manguiers, néfliers et gigantesques fromagers, un minibus nous conduisit vers l'ouest. Premier bac muni d'un moteur qui enroule un câble jusqu'à l'autre bout. Deuxième bac qu'on manœuvre à la main. Ces bacs émergent d'une énorme mangrove remplie de petits poissons. J'ai l'attention attirée par des poissons qui grimpent très vite aux branches, surveillent l'horizon et redescendent aussi vite pour plonger dans l'eau. Ils ont à la fois des branchies et des poumons et peuvent courir longtemps sur le sol en quête d'un lagon. Je comprends alors que mes bras sont issus de

²² Repris plus tard par le Club Méditerranée

nageoires qui deviendront des ailes chez les oiseaux. Ces poissons amphibiens auraient dû s'imposer dans l'Evolution : pourquoi sont-ils restés en marge ?

Au bord de la mer une plage sans limites et un restaurant à langoustes. En suivant la plage j'arrive à une pointe aiguë, le cap Skiring, que je franchis sans savoir où je vais. De l'autre côté un homme endormi, rouge de soleil. Etrange. Je continue : ce sont cette fois trois femmes nues côte à côte. Je comprends alors que je me trouve dans le domaine privé du Club Méditerranée. Quelques pas de plus, c'est une palmeraie. Des gens couchés dans des transats ludiques dorment ou lisent. A l'intérieur un vrai village de paillotes fort plaisantes et voici bientôt le Club House, immense buffet ouvert et solitaire d'où la sieste a chassé tout le monde. J'aurais pu me servir à satiété : tout était appétissant.

Ces gens viennent de Paris par avion spécial. Le domaine est séparé par un énorme entassement de cactus infranchissables. Ils rentreront repus de soleil sans avoir mis le pied en Afrique. J'ai constaté que tout, même la salade, arrivait directement de France. Le Club Méditerranée ne rapporte pas un sou au Sénégal.

Au retour le minibus s'arrête dans un village, Oussouye capitale des Floup, où l'on nous conduit voir au fond d'une paillote en fer à cheval une pauvre vieille femme couverte de breloques : c'est la reine des Floup²³, véritable souffre douleur de touristes imbéciles qui lui jettent de l'argent en se moquant d'elle. Je me suis éloigné, indigné, pour aller regarder de paisibles hérons et ces disgraciés de la nature qu'on appelle pélicans, debout dans un marigot.

Je ne suis jamais retourné au Sénégal et je n'en ai aucune envie. Il y a des pays qui m'ont séduit comme la Nouvelle Zélande, l'Afrique du Sud ou la Californie. Mais le Sénégal manque trop d'humanité, on s'y sent crispé faute de vraie communication. Ces gens sont trop loin de nous, il n'y a pas empathie.

4.15. Afrique du Sud (Avril 1982)

J'ai longtemps fait la sourde oreille quand notre ami Du Ry, professeur à l'université du Cap, m'invitait à aller là bas. Certes ce voyage l'intéressait mais c'était au temps de l'apartheid et ce régime absurde, sans avenir, profondément inhumain me faisait horreur.

Nous sommes partis un jour avec force visas car Du Ry nous avait préparé dans le détail un séjour effectivement passionnant.

A l'arrivée à Johannesburg, un air de montagne assez frais nous accueillis. De là un vol de 3 heures nous dépose à la ville du Cap.

Cette ville est magnifique, au fond d'une large baie. Elle s'appuie sur un cercle de montagnes dont le Table Mountain. Vers le sud, c'est à dire vers la pointe de l'Afrique, elle plonge vers la mer. Du Ry habitait hors de la ville, à Sea Point, abrité du vent du nord, tout près de la mer qui soulève là bas d'énormes rouleaux. Notre chambre fleurie de Protéa (fleur emblème de l'Afrique du Sud) donnait sur la mer et l'accueil était vraiment cordial. Du Ry et moi partageons le même enthousiasme pour Henri Bosco.

Hollandais d'origine, lui et sa femme avaient quitté le pays par dégoût du gouvernement gauchiste qui faisait fi des valeurs traditionnelles et rendait impossible une éducation saine des

²³ Sibet Diedhiou, reine des Floup. La royauté en Afrique revêt une dimension non seulement temporelle, mais elle est également couplée d'une intervention directe et musclée des forces occultes. L'exemple de la reine des Floup à Siganar en Casamance (ethnie Diola) en est une illustration probante. Sibet est décédée en 1976.

enfants. Bref c'était des gens de droite très convaincus mais charmants. Lui-même avait fait des études d'histoire de l'art et faisait du vieil art hollandais le sujet de ses cours. S'ils toléraient les noirs, c'est comme serviteurs, mais ils n'étaient pas, à leur yeux, tout à fait des êtres humains, ils étaient des gens que Dieu, parmi les fils de Noé, avait abandonné au diable. Il n'y a rien à répondre à cela. On ne peut que hausser les épaules. Mais au cours de notre voyage, nous avons pu en apprécier les terribles conséquences. La bonne était une khosa et parlait une langue qui semble presque imprononçable. Elle quittait la maison chaque soir pour aller dormir dans son township, car aucun noir ne devait dormir en ville. Le risque de copulation nocturne était très grand. Malgré toutes les précautions, il y avait beaucoup de métis. Mais ceux-là vivaient aussi dans des quartiers réservés.

Chaque matin j'allais faire mes cours. Il y avait un autobus : les blancs devant, les noirs derrière. Si par hasard je m'asseyais sur un siège réservé aux noirs, les voisins se levaient et restaient debout afin que je ne risque pas de les toucher.

Les étudiants, très cultivés et intelligents, étaient sans s'en rendre compte engagés dans cette société hermétique, d'autant plus ardents que les noirs n'y avaient pas accès. A la cafétéria, pas un noir à part les gens de service et de même dans les restaurants. On s'habitue à tout mais cela met mal à l'aise.

Il y avait cependant au Cap une université noire. Nous avons rencontré à table, chez l'ambassadeur, le président de cette université dont les ressources sont limitées. Tous les fonctionnaires doivent parler afrikaner et anglais, ce qui favorise les Afrikaners, les anglophones ayant du mal à parler cette langue. A l'université de Pretoria, le président, au début du repas qui réunissait tous les professeurs, crut devoir s'excuser de parler cette langue « que nous haïssons » !! C'était exceptionnel et à cause de nous !

De ce grand voyage, je retiendrais l'essentiel. Tout le monde connaît le Tafelberg (Montagne de la Table. On y monte par un téléphérique et c'est une vue totale sur la ville. Il y a là haut des lapins qu'on ne trouve paraît-il que là... et un bon restaurant. On nous conduisit au Koeberg, zone interdite : Framatome y construisait une centrale atomique que nous avons eu le droit de visiter. Le sol étant exposé aux tremblements de terre, cette énorme usine a été d'abord fondée sur des cubes de caoutchouc grands comme des maisons afin d'absorber les chocs. Je n'avais jamais vu une chose pareille. J'ai été aussi très frappé par les aménagements destinés à séparer absolument les zones atteintes par le rayonnement. Il semble qu'un accident comme Tchernobyl soit devenu impossible. Les techniciens qui approchent de ces zones sont vêtus comme des astronautes. Très frappé aussi par le puissant courant marin qui traverse l'usine pour la rafraîchir. Tout cela est énorme et inspire l'effroi, en tout cas le respect.

Mais le meilleur souvenir, c'est l'excursion à Stellenbosch avec ses belles demeures néo-hollandaises d'un blanc impeccable, au milieu des vignes, et l'accueil chaleureux d'un peintre-poète qui nous donna une fort belle aquarelle de la baie du Cap. Non loin de là, un somptueux repas à Franschhoek²⁴, le coin des français, où des de huguenots chassés de France sont venus s'établir et ont lancé la culture de la vigne.

Un de mes étudiants, Penny, nous emmena à la pointe du Cap pour un déjeuner à Hout Bay. La côte est très découpée. Depuis la falaise des Douze Apôtres jusqu'à la ville du Cap, la montagne semble émerger directement de la mer. Accès au cap géographique par un sentier

²⁴ L'arrivée de près de 200 huguenots chassés de France de 1688 à 1690 qui viennent s'installer principalement dans la vallée de Franschhoek (littéralement « le coin français ») donne une impulsion décisive à la viticulture du Cap.

vertigineux. Emotion : à droite l'Atlantique, d'un bleu sombre avec une houle énorme soulevée par le vent, à gauche, bleu pâle, la mer d'huile de l'Océan Indien. Tous les caps sont émouvants. Celui-ci s'est d'abord nommé Cap des Tempêtes puis Cap de Bonne Espérance. Mais le vrai point le plus au sud de l'Afrique est le cap Agulhas, à l'est. Je suis fasciné par la ligne d'écume que l'Atlantique prolonge vers le sud. Tout ce qui est directement lié aux forces cosmiques est émouvant et vous dilate l'imagination.

Une autre excursion nous fait découvrir le jardin exotique qui couvre le flanc nord de la Table. On est humilié en voyant toutes ces plantes inconnues, ces arbres dont on ne sait même pas le nom. Impression d'explorer une autre planète. Non loin de là la magnifique maison de Madame de Villiers qui s'est dévouée pour nous piloter partout. Illustre famille de huguenots qui se sont parfaitement enracinés dans le pays. C'est là que mûrit cet excellent vin de Constantia devenu si célèbre. Le thé, les gâteaux, les cygnes sur le plan d'eau : oui, il y a un bonheur de vivre en Afrique du Sud.

Il y a même un bonheur d'enseigner, une sorte d'avidité pour la culture occidentale et surtout française, un atavisme, une manière de s'affirmer. L'Alliance française dirigée par un ami, Charpentier, est en plein essor. Mais je parle d'un temps lointain, 1982...

Il a malheureusement fallu s'envoler un jour pour Durban au Natal. Un tout autre monde, au bord de l'Océan Indien. A notre réveil chez d'excellents amis, il y avait des singes dans la chambre. Ils gambadaient gentiment. Car nos hôtes habitaient en banlieue dans la forêt. Durban est une ville industrielle active et n'offre en soi pas grand intérêt. Quand nous y étions, la longue plage était divisée : une section pour les blancs, puis pour les métis, puis pour les noirs, puis plus loin pour les Indiens venus très nombreux, très actifs en divisés entre hindous et musulmans. La mosquée jouxte le temple bouddhiste.

Les gens de l'Alliance avaient choisi parmi les sujets proposés un exposé sur Le Clézio, ancien élève, que j'admire et sur qui j'ai consacré un livre. Quelle ne fut ma surprise de voir surgir après la conférence un groupe de gens qui s'appellent tous Le Clézio et en sont très fiers ! Le pionnier, navigateur fondateur du clan, avait créé une plantation à l'île Maurice qui n'est pas tellement éloignée de Durban. Il y a à Durban suffisamment de francophones pour soutenir un journal, une revue. C'est émouvant.

Johannesburg est une ville à gratte-ciel, sans intérêt. Mais il y a là deux universités remarquables, complémentaires, en pleine activité. La première est construite en forme de kraal²⁵, chaque bâtiment se touchant comme les anciennes voitures qui montaient du sud avec les premiers pionniers. L'ensemble forme un anneau de béton très travaillé : c'est l'université de Witwater (eau blanche). Je n'y ai passé qu'une journée laborieuse mais, je crois, féconde. Le lendemain était consacré à l'autre grande université où j'ai rencontré une élite de chercheurs dirigés par Madame Whittaker à qui je veux rendre hommage pour son activité au service de la littérature française et son accueil dont le souvenir ne nous a jamais quitté.

A Johannesburg, nous avons été frappés par les collines de déchets des mines d'or : une poudre où rien ne pousse, chargée de cyanure. On nous fait visiter une mise d'or désaffectée : ascenseur, longue descente, chaleur étouffante. C'est dans cette atmosphère infernale que ces malheureux maniaient le marteau-piqueur et faisaient sauter des rochers de granit pour suivre le

²⁵ kraal : Village de huttes défendu par une palissade, que construisent les Hottentots. Enclos à bétail, en Afrique du Sud.

mouvement d'un filon qui s'enfonce toujours plus profond. Après quoi, on fond un lingot. L'or coule comme de l'eau dans un nouveau moule. J'ai toujours et partout (au Brésil, en Amazonie) été horrifié par les mines d'or. Elles font le désert autour d'elles.

Pretoria est une belle ville avec ses rues plantées de Jacarandas. On s'y sent tout de suite à l'aise. C'est là qu'habitait mon très efficace organisateur, le président de l'Alliance française, dans une belle maison entourée de parcs. Tout ici est propre, bien entretenu. L'université est un modèle d'organisation, mais cela ne va pas sans une certaine austérité, voire de froideur. Le Président nous offre le déjeuner : ses premiers mots sont pour s'excuser de parler anglais (« cette langue que nous haïssons ») au lieu de l'afrikaner. C'est un sacrifice en notre honneur ! Il y a ici un parti pris qui tourne à l'étroitesse : les étudiants et les professeurs sont des purs descendants des pionniers. J'y ai rencontré un homme charmant, Monsieur Peaters, professeur de littérature et amoureux de toutes les manifestations de la poésie française, une façon peut-être de compenser la rationalité sèche du décor et de la culture. Je sens que je ne serais pas à mon aise s'il me fallait vivre ici.

Il me faut maintenant évoquer un épisode qui m'a profondément marqué : c'est la visite du parc Kruger, une immense réserve (équivalent de trois départements) à la frontière avec le Mozambique. La réserve est clôturée du côté Afrique du Sud mais ouverte du côté Mozambique, ce qui encourage, hélas, les braconniers.

Le séjour à Skukuza et à Satara a été passionnant d'un bout à l'autre. Même la nuit, quand, sortant du restaurant sans lampe de poche, nous avons erré à la recherche de notre hutte (des huttes rondes, très confortables). La première journée nous a familiarisés avec les impalas, des biches légères, élégantes. Nous avons constaté les dégâts que provoque un éléphant juste pour manger une branche qui lui a plu. D'ailleurs j'ai constaté à quel point les animaux en liberté sont gaspilleurs ! Une mare avec des hippopotames dans la boue jusqu'à la gueule. Les ravissantes girafes aux longs cils qui nous regardent de haut sans la moindre inquiétude. Les zèbres, dont on se demande pourquoi la nature a inventé des bêtes aussi belles avec leurs longues stries qui ne paraissent être que des signes de beauté. Par contre le wildebeest (ou gnou) avec ses cornes au raz du front est une sale bête. Tous ces animaux circulent en liberté, de préférence le long de la route : c'est plus commode ! Quantité de phacochères et ces curieux oiseaux appelés ici « Red-billed Oxpeckers » juchés sur le dos des impalas dont ils mangent les tiques. Tout autour la savane telle quelle à l'infini. Dans un joli coin, sous un arbre, une famille de babouins en discussion. Partout des scènes improbables et naturelles. On se sent transporté dans le premier paradis, celui que n'avait pas encore troublé l'homme. La nuit nous sommes réveillés par les rugissements d'un lion. Mais un épais rempart de ronces nous protège. Néanmoins la nuit opaque, l'isolement de la hutte, le feulement des bêtes, tout cela rend le sommeil encore plus agréable : on rit les yeux fermés.

Il faut retourner à Johannesburg, mais le contraste entre ces deux nuits dans la jungle et ces avenues, ces tramways, ces autos, etc. donne le vertige. Il restera toujours en moi quelque chose du parc Kruger, quelque chose de reviviscent et de merveilleux : la vie à l'état brut. A côté, un jardin zoologique ne laisse qu'une faible impression : c'est trop artificiel. Là on a l'impression de vivre avec. Il est certain que la proximité du sauvage rend poétique l'Afrique du Sud malgré toutes ses injustices et ses violences. J'ai l'impression que ce morceau de nature brute m'apaise, met mon esprit au repos. Il n'y a plus lieu de s'indigner, de se venger, de se battre sinon pour défendre sa vie. Tout se déroule dans l'arbre cosmique sur lequel on n'a pas prise et l'on

retrouve un peu la mentalité de l'homme des cavernes rêvant aux animaux qui hantent sa vie, prêt à en faire des démons ou des proies.

Ce qu'a réussi Nelson Mandela dans ce pays tient du prodige. Nous sommes partis avec l'impression que la situation allait exploser et qu'une révolution sociale allait éclater avec les massacres que cela implique. L'évolution des autres colonies d'Afrique a montré et montre encore la difficulté de la tâche.

Je me demande si le secret de Mandela n'est pas son sourire, un sourire désarmant. Il était sûr de son bon droit contre la loi : cela donne une force incroyable. Il savait que son jugement, sa longue prison, son isolation n'étaient pas dans la nature, ne tiendraient pas et que le bon sens qu'il incarnait finirait par triompher. Mais que l'on songe à tout l'ordre public et judiciaire, aux convictions ancrées depuis des siècles dans les consciences que les noirs avaient été créés par Dieu pour servir et obéir, que l'on songe à l'immense différence culturelle qui séparait les Afrikaners de ces êtres encore capables de sacrifices humains et même d'anthropophagisme. Le drame n'était pas le fait de la haine mais du mépris. Comment les blancs accepteraient un jour de voyager en compagnie d'un noir, d'aller au cinéma, de lire les mêmes livres et même de parler en ménage des nécessités matérielles. La situation était devenue si intolérable que l'apparition de la liberté a pris les gens de court, un miracle. On n'avait plus la force de se défendre.

L'étonnante patience évangélique de Mandela a introduit dans l'affrontement une dimension religieuse et des changements de comportement qui ressemblent à une conversion. Les blancs sont restés maîtres dans les services où ils restent irremplaçables, mais l'apparition inattendue chez les noirs d'une élite instruite et prudente a rapproché les gens qu'on s'acharnait à séparer.

Certes l'évolution est loin d'être achevée mais le fait que Mbeki ait pu succéder à Mandela de façon tout à fait légale montre une maturité qui est un modèle pour l'Afrique. Ce pays magnifique, riche de toutes sortes de ressources et bien gouverné a un immense avenir et la lourde responsabilité d'être un modèle et un guide.

LA MAREE DES SOUVENIRS

Je suis loin d'avoir évoqué tous nos voyages, mais je me rends compte que je ne fais que soulever de la poussière. Je voudrais résumer, en guise d'adieu, ce qui m'a finalement paru indubitable, ce qui a guidé mon existence et donné un peu de sens à ma vie. J'ai définitivement cessé de croire en un Dieu extérieur au monde, anthropomorphisé, capable d'aimer, de juger, doué d'un cœur sensible etc. Le monde est vide, il est inhumain et nous sommes bien seuls de notre espèce. Je n'ai pas épuisé cette cataracte de négations : elle s'impose et me coupe la parole. Il me faut, après tant d'années de naïve confiance, un gros effort pour me convaincre que le ciel est vraiment vide, qu'il ne faut en attendre ni grâce, ni pitié. Mais le ciel est aussi gros d'un avenir immense qui, à lui seul, donne sens à l'existence. Je crois que cet immense désordre répond à une « intention ». Il y a autre chose que du désordre ; la science s'en aperçoit et surtout la biologie. Avec l'apparition de la vie quelque chose a pris du sens. Ce quelque chose ne se définit que par ses effets ; ils sont évidents et crèvent les yeux. C'est là-dessus que je fonde mon espérance et ma confiance dans les pouvoirs ultimes du cosmos.

Tant qu'il n'y avait que des galaxies poursuivant au hasard leur chemin dans l'espace, au risque de s'anéantir l'une l'autre, le monde n'avait en effet aucun sens au milieu des myriades d'autres mondes possibles. Mais à partir du moment où des systèmes autoreproducteurs se sont constitués, des complexités locales ont pu croître à une vertigineuse vitesse. Nous sommes les produits de cette complexité en cours d'accroissement. Mais à quoi bon cette complexité ? D'où vient-elle ? Où va-t-elle ? Pourquoi renoncer aux simplicités originelles ? Il n'y a sans doute pas de réponse à de telles questions, mais il faut les poser si l'on ne veut pas vivre comme un animal. Cependant, s'il n'y a pas de réponse, il y a au moins une orientation : on va vers toujours plus de complexité. A travers le monde animal, la complexité commence par le plus simple. D'abord la simplicité des monocellulaires qui a duré pendant trois milliards d'années. Elle aurait pu en rester là. Et puis tout à coup, au précambrien, la vie explose et se met à créer en désordre des espèces improbables, étranges, de plus en plus complexes. Dans le cadre, pour nous presque immuables, de la nature, la vie joue, perd et gagne. Nous saurons peut-être un jour si cette frénésie de création de systèmes et de formes s'est déclenchée sur d'autres planètes, mais il s'agit bien d'un changement d'état, d'une nouvelle façon d'exister. Alors se développe un monde de relations libératrices, parce que plus il y a de relations, plus il y a de chances de désordre et donc de nouveauté : l'aléatoire est riche de nouveauté. A mon avis c'est comme cela qu'est né l'esprit. L'esprit est un avantage biologique évident, mais il n'a pas cessé d'être soutenu, dirigé par cet instinct de complexité. C'est un instinct primordial qui anime la vie depuis qu'elle existe. Ainsi le devenir est un perpétuel accroissement de l'être, un être que nous sommes voués à dépasser. Car il n'y a pas de limites à l'évolution vers la plénitude.

Nous émergeons à peine de l'âge de la pierre, notre intelligence est encore jeune, elle sera un jour capable de comprendre et de manipuler des choses qui nous sont impensables aujourd'hui. Elle cèdera alors la place à des organes infiniment plus complexes, adaptés à une réalité moins grossière. L'avenir n'existe pas encore et ne peut donc être pensé. C'est notre évolution qui le crée puisqu'elle est seule capable de transcender le présent. Pour le dire d'un mot, le monde est une machine à créer de l'être. Nous ne pouvons avoir aucune idée de ce que sera cet être (puisque son esprit n'existe pas encore). Mais ce qui est certain c'est que cet être sera toujours plus concret, plus complexe, plus proche de la plénitude de l'existence. C'est un « instinct » qui nous pousse, un instinct qui s'exerce au plus profond de notre conscience. Il suscite les dieux et

les rêves surnaturels d'une existence absolue, éternelle. Cet instinct doit faire partie d'une structure fondamentale de l'univers qui oriente tous les êtres vers plus d'existence, vers une densité, une qualité supérieure d'existence. Rien de plus dynamisant qu'une telle conviction. Il en résulte une éthique évidente, vitale : tout ce qui monte vers le plus d'être est bon, tout ce qui entrave cette montée est mauvais. Quand d'anciens adversaires se serrent la main, la paix gagne et c'est la vie. Tout ce qui marque un progrès dans cette socialisation des hommes est un bien ontologique, c'est l'Être qui progresse.

Mais la paix ne peut être que provisoire, il faut des tensions pour avancer. L'Évolution c'est l'union grâce à la diversité. Les hasards heureux font avancer, les redondances freinent et consolident. Ainsi se poursuit, sur ces deux registres, la marche en avant. Maintenant que nous avons compris ce mécanisme, nous savons que les révolutions sont indispensables tout comme les tendances conservatrices. Il faut entretenir à la fois l'esprit de révolte et le respect du passé. Aucun des deux ne peut se suffire : ce qui est fécond, c'est leur affrontement et les désordres qui en résultent. La mondialisation par exemple, malgré ses erreurs et ses insuffisances, est sur la bonne voie. Tout le monde est heureux quand un conflit se dénoue, quand des ennemis se serrent la main, quand la paix gagne du terrain, quand les éléments séparés se rejoignent ; c'est chaque fois un progrès vers cette unification. Mais cela réveille en même temps les diversités en léthargie, il se produit des tensions créatrices. C'est pourquoi la mondialisation est une bonne chose. Encore faut-il qu'elle soit naturelle, presque spontanée, comme une évidence en marche. Au cours de mon existence, j'aurai vu tomber bien des frontières idéologiques stupides. Mais le but n'est jamais l'unanimité qui est destructrice et même aliénante. La vie est diversité croissante à des niveaux sans cesse supérieurs de culture. La diversité (qui est, au début, dangereuse) libère ce qui est fondamental et commun à tous. Elle s'exerce alors sur les franges et favorise l'instinct de renouvellement.

Si j'avais à résumer le tout je parlerais de progression vers l'union à l'aide de la différence : la qualité des différences mesure le degré de la culture et le niveau de l'avancée. L'histoire des différences depuis les minéraux jusqu'à l'homme met en évidence une des constances de l'évolution. La différence s'affine jusqu'à l'imperceptible et s'approfondit jusqu'à la personnalité. C'est ce raffinement qui est l'essentiel. Il montre bien que l'évolution est en route vers l'esprit. Il y a dans tout ceci des évidences objectives indiscutables et des hypothèses qui ont l'avantage de prolonger les faits. Elles ne sont pas gratuites et ne proviennent pas de l'imagination. C'est là le plus important : ne pas mêler l'observation et le rêve. Je suis engagé dans une aventure globale dont je ne suis pas le maître, mais qui oriente ma vie. J'accepte cette orientation puisqu'elle me procure bonheur et consolation : elle est inscrite dans ma nature et j'y collabore de tout mon cœur. Je ne sais pas d'où elle provient, elle me dépasse infiniment ; je lui obéis en essayant de l'améliorer.

Sur cette base se construit un instinct religieux. Je me passe de dogmes, mais je ressens instinctivement le durable sentiment d'angoisse et de célébration dont j'ai déjà parlé. Ils sont très liés l'un à l'autre et interagissent, m'incitant tour à tour vers la peur de l'absurde et la vanité de toute chose ou bien vers un enthousiasme fait d'étonnement, d'admiration et de reconnaissance. Je me sens là au point d'origine de toutes les religions. Il m'arrive de rêver d'une religion universelle fondée sur l'évidence de cette montée vers l'esprit, qui renforcerait l'espoir collectif de l'humanité, aiderait à rêver d'un avenir de communion et préparerait le grand bond en avant que les impasses actuelles du progrès nous font présager. Une religion

joyeuse, comme celle dont rêvait Jésus, qui au lieu de se complaire à décrire le mal induirait au contraire l'Evolution à se poursuivre en direction d'une nouvelle plénitude. Ce devrait être là le rôle principal de la religion. Non pas nous sauver, ce mot a-t-il encore un sens ? Mais nous aider, nous encourager à poursuivre avec confiance l'œuvre en cours, qui est de donner naissance à l'esprit. Au lieu de nous inciter à fuir ce monde et attendre une plénitude venue d'ailleurs, elle devrait nourrir et dynamiser nos espérances.

Je vais m'en aller bientôt. Rien ne me retient plus ici, mais je vais partir plein de confiance, dans l'attente d'un être nouveau que nous contribuons tous à mettre au monde. Montrez que je n'ai pas perdu mon temps et que j'avais raison de croire au futur. C'est tout ce que je vous demande !